

L'ORIGINE DE L'HOMME SELON LES GRANDES RELIGIONS

Samedi 2 octobre 2010

SOMMAIRE

La conception de l'origine de l'Homme dans la religion juive	4
La conception de l'origine de l'Homme dans la religion chrétienne	6
La conception de l'origine de l'Homme dans la religion chrétienne orthodoxe	8
La conception de l'origine de l'Homme dans la religion musulmane	11
La conception de l'origine de l'Homme dans la religion protestante	13
Le point de vue du scientifique	16
Table ronde	18
Débats avec la salle	23

INTERVENANTS

- **Rémy BERGERET**, O.P., Prieur au couvent des Dominicains de Montpellier
- **Dalil BOUBAKEUR**, Recteur de l'Institut Musulman de la Mosquée de Paris
- **Jean-François COLOSIMO**, Professeur à l'Institut de théologie Saint-Serge, Président du Centre National du Livre
- **Roland POUPIN**, Pasteur de l'Église réformée de France
- **Henry de LUMLEY**, Préhistorien, Directeur de l'Institut de Paléontologie Humaine
- **Evelyne TEBEKA**, Journaliste à Radio Chalom

Propos introductifs

Jean-Claude GUIBAL

Merci pour votre présence à ce premier colloque, qui s'intitule « l'Origine de l'Homme selon les grandes religions ». Plusieurs intervenants évoqueront ce sujet autour du Professeur de Lumley, qui est Directeur de l'Institut de Paléontologie Humaine et qui organise nombre de chantiers de fouilles et d'études préhistoriques depuis les années 1960. Il a rédigé un grand nombre d'ouvrages, dont *Terra Amata, L'homme premier. Préhistoire, évolution, culture et La Grande Histoire des premiers hommes européens*.

Autour d'Henry de Lumley, qui est le Directeur scientifique de ces rencontres, sont réunis aujourd'hui Rémy Bergeret, Prieur du Couvent des Dominicains de Montpellier. Il est ingénieur des Mines de formation. Egalement Docteur en Sciences théologiques, il a rédigé une thèse intitulée *A l'écoute de la science, le Pape Jean-Paul II* ainsi que *Science et Foi : un lexique*.

Nous accueillons également le Recteur de l'Institut Musulman la Grande Mosquée de Paris, Dalil Boubakeur. Il a été le premier Président du Conseil Français du Culte Musulman. Il est Docteur de Médecine et, lui aussi, a rédigé plusieurs ouvrages : *Chrétiens et Musulmans ont-ils le mêmes Dieu ?*, coécrit avec François Bousquet, mais aussi *Le choc des religions : Juifs, Chrétiens, Musulmans, la coexistence est-elle possible ?* avec Paul Lambert.

Jean-François Colosimo, Président du Centre National du Livre, est spécialiste du Christianisme et de l'Orthodoxie. Depuis 1990 il enseigne l'histoire de la philosophie et de la théologie byzantine à l'Institut Saint-Serge. De 1988 à 1990 il a mené une carrière d'éditeur, et il a été le Directeur Général des éditions du CNRS de 2006 à 2010. Il est également un auteur fécond qui a écrit, entre autres, *Le paradoxe persan, L'apocalypse russe et Dieu est américain*. Il est chroniqueur au Monde des Religions et collabore régulièrement avec des médias écrits et audiovisuels. Il est l'auteur de films documentaires dont *Iran, une puissance dévoilée* et *Trois Chrétiens face à l'histoire*.

Roland Poupin, Pasteur de l'Eglise Réformée de France et Conseiller régional de l'Eglise Réformée de France en Provence, Côte d'Azur et Corse, est Docteur en Philosophie et en Théologie. Il est notamment l'auteur de *La papauté, les cathares et Thomas d'Aquin*, et de *Les cathares, l'âme et la réincarnation*.

Enfin, Evelyne Tebeka est journaliste à Radio Chalom Nice. Elle est Docteur *es* Lettres et en Histoire Contemporaine. Toutes les grandes religions monothéistes sont représentées autour de cette table. Evelyne Tebeka nous expliquera ce qu'est, pour la religion juive, la conception de l'origine de l'Homme.

Professeur Henry DE LUMLEY

La recherche du mystère des origines est ancrée chez tous les peuples de la Terre. Aujourd'hui toutes les grandes religions nous proposent, dans leurs livres sacrés, des récits sur la création. Nous avons donc souhaité réunir aujourd'hui les représentants des différentes grandes religions pour exprimer leur vision de la création de l'Homme. Nous entendrons d'abord Evelyne Tebeka,

représentante de la religion juive, puis le Père Bergeret, représentant de la religion chrétienne. Puis nous entendrons Monsieur Jean-François Colosimo, qui est Orthodoxe. Nous demanderons ensuite au Recteur Dalil Boubakeur de donner la vision de l'origine de l'Homme selon l'Islam. Monsieur Poupin évoquera la religion protestante et, pour terminer, j'essaierai de vous donner la vision du scientifique, pour tenter d'examiner ses rapports avec ces religions : ces dernières s'appuient sur des livres symboliques qui n'ont pas la prétention d'être des livres de sciences naturelles, mais qui donnent une certaine idée de l'origine de l'Homme et de sa signification. En effet les religions s'attachent au « pourquoi ? », alors que le scientifique explique plutôt le « comment ? ».

Jean-Claude GUIBAL

N'attendons pas de ce qui va nous être dit sur l'origine de l'Homme une description scientifique. Nous ne sommes pas dans le créationnisme mais dans des textes symboliques qui racontent une certaine conception de l'Homme. Evelyne Tebeka va évoquer à présent cette conception dans la religion juive.

La conception de l'origine de l'Homme dans la religion juive

Evelyne TEBEKA

Je remercie le Professeur de Lumley de m'avoir invitée, ainsi que Monsieur Guibal et toute son équipe. Je me cantonnerai à évoquer le Livre des Origines, que les Chrétiens appellent l'Ancien Testament et que nous appelons la Bible hébraïque. C'est un texte commun à toutes les religions monothéistes, juive, chrétienne et musulmane. Je ne citerai que quelques points du texte de la Genèse et vous en traduirai quelques expressions à partir de la langue originelle.

L'Homme a été créé, selon la symbolique biblique, unique : tous les hommes ont un même père ancêtre, ce qui signifie symboliquement qu'ils sont tous égaux en dignité. Ont-ils été créés une seule fois selon un ancêtre unique ? Non. Ils ont été créés par deux fois à partir d'un homme unique, Adam d'abord, Noé ensuite. Tous les hommes sont donc frères, mais qui ignore les problèmes qui sont survenus entre eux ? Je ne peux m'empêcher d'évoquer également les origines de la femme. Le texte originel recèle une expression très puissante, qui est mal traduite : on prétend que Dieu aurait dit, au moment de créer Eve, « Je vais créer pour Adam une aide enfin digne de lui ». L'expression biblique est infiniment plus forte et dit : « *Ezer kenegdo* ». « *Ezer* » signifie « aide », mais « *kenegdo* » est ambigu : cela signifie « comme contre lui ». La femme est à la fois l'opposé de l'homme, et un être digne de lui. C'est un être comme lui, mais qui n'est pas lui. Cette expression, « aide comme contre lui », est très forte.

Une autre symbolique, la plus fondamentale et fondatrice, est celle de l'Homme issu par deux fois d'une souche unique. Qu'est-ce qui fait l'Homme ? C'est une question que tous les scientifiques se posent et que toutes les religions se sont posées. Le rire est-il le propre de l'Homme ? Pas nécessairement ; certains grands singes ou animaux de compagnie donnent l'impression qu'ils rient. Est-ce l'esprit religieux ? Le fait de se tenir debout, les pieds dans la boue mais la tête dans le ciel ? Ce n'est pas encore cela. Certains singes se sont à demi-redressés, et peut-être plus qu'à demi... Le fait que l'Homme regarde les étoiles ? Dans la Genèse, Dieu dit à Abraham – l'ancêtre de tous les monothéistes – « Lève les yeux et regarde les étoiles. » Cette expression est très forte et signifie « va au-delà des étoiles, de ces conceptions astrologiques qui font du destin quelque chose d'immuable, un fatum, une fée qui vous tape sur les doigts ou vous récompense en fonction de ses caprices ». « Va au-delà, vois au delà ». La recherche de l'au-delà, c'est la recherche du monde de l'éternité par le monde de l'éphémère, c'est à dire le nôtre.

L'homme des origines est peut-être un homme qui donne une dignité égale à tous les hommes, qui reconnaît la femme comme un être digne. Cet homme devrait avoir le respect des créatures : s'il lève les yeux vers Dieu, il sait que toutes les créatures forment la création de Dieu. Il n'y a aucune créature qui soit méprisante.

Il existe une chronologie biblique dans la création, en premier lieu, un monde qui était opaque et dans lequel – tout à coup – jaillit la lumière. Il y aurait là beaucoup à dire sur le plan symbolique et scientifique. Au moment où Adam commet ce que l'on peut appeler « la faute », il s'est aperçu qu'il était nu et n'a plus voulu que la lumière entre en lui : il s'est vêtu de peaux de bête. Les textes révèlent, dans la langue originelle, tout un jeu sur la lumière. Suivent les végétaux, puis les animaux, puis l'Homme comme un couronnement, un achèvement ou un danger. L'Homme est à la

fin de toute cette échelle de la vie. L'homme des origines devient vraiment un homme lorsqu'il découvre le feu, en plus de la prière, en plus de lever ses yeux vers le ciel. Grâce au feu, peut-être autour du feu ou lorsqu'il est obligé de dialoguer avec ses frères, il dialogue avec les autres hommes. Les textes sont très forts. « Caïn parla à Abel, et il tua Abel ». Est-ce que la parole tue ? Sommes-nous là pour cela ? Non. Parce qu'après, Dieu et Abraham se parlent. Parce qu'après, des hommes vont se parler.

Est-ce que l'Homme est condamné une fois de plus ? L'homme des origines, qui est notre frère, qui est nous, se bat avec l'homme des origines : Caïn, sorti des mains de Dieu, se bat avec Abel. Est-ce cela notre destin ? Je m'en tiendrai à quelques exemples issus des textes des origines. Abraham a eu deux femmes « principales », qui ne s'entendaient pas. Chacune a eu un fils, et ces deux fils ont eu des destins différents. Mais lorsqu'Abraham meurt, on voit – si j'ose dire – la mort « belle » car Ismaël et Isaac, qui vivent des vies différentes dans des mondes différents, se réunissent pour pleurer leur père commun. Des pleurs comme cela sont des pleurs qui réconcilient le monde. Ils sont ensemble, côte à côte, et se rappellent qu'ils sont des frères. De même Jacob et Esaü, qui sont rivaux bien qu'issus de la même femme, finissent par se réconcilier.

Quelle est la prière des origines selon Abraham ? Il est « *av raham* ». « *Rahamim* » signifie, en hébreu comme en arabe, quelque chose comme « tendresse ».

Un intervenant

Cela signifie la miséricorde.

Evelyne TEBEKA

C'est donc l'être qui a aussi des tripes de femmes, un amour. Abraham est celui à qui l'on dit : « par toi seront bénies toutes les familles de la Terre ». Et ce n'est pas seulement les familles monothéistes, mais aussi les autres. Alors que devrait être l'homme des origines et peut-être l'homme de la fin, « celui par qui tous les autres seront bénis » ? Enfin, Isaac, c'est « *Itzrak* » dans le texte des origines : cela signifie « il rira ». Qu'est-ce que l'homme juif des origines ? C'est un homme qui est certes allé jusqu'au sacrifice et qui a vu la mort de très près, mais dont Dieu a refusé le sacrifice. Et c'est « celui qui rira ». Et je pense qu'Isaac rira quand tous les frères seront réconciliés et quand, par le biais de son père et de lui-même – qui sont de simples vecteurs – seront bénies toutes les familles de la terre.

La conception de l'origine de l'Homme dans la religion chrétienne

Rémy BERGERET

La Bible n'est pas un traité de physique, et les chapitres de la Genèse – 1 et 2 – ne sont pas censés nous raconter les premières secondes du Big Bang. Nous ne sommes pas en créationnisme mais dans les textes sacrés, qui à travers les mythes et leur langage symbolique veulent nous dire une vérité sur des expériences fondamentales de l'Homme. La question de l'origine de l'Homme n'est pas première chez les penseurs du peuple hébreu. Dans la mémoire et la conscience collective, c'est « Dieu sauveur » qui émerge d'abord, c'est à dire un Dieu qui est présent, qui intervient lorsque l'on se bat avec des ennemis... C'est le Livre de l'Exode. C'est ensuite seulement que la question se posera. Le croyant, dans la Bible, ne se pose pas d'abord la question de son origine à la manière de l'interrogation philosophique – « d'où est-ce que je viens ? Où est-ce que je vais ? » – mais par le biais d'une question concrète, existentielle : « Qui suis-je ? » Elle rebondit dans les psaumes : « Qu'est-ce que l'Homme, que tu t'en souviennes ? » Genèse 2 est le premier récit de la création sur le plan chronologique. C'est la création de l'homme et de la femme, d'un Adam qui est sexué et situé vis-à-vis de la femme. Genèse 1, qui est postérieur de 500 ans à Genèse 2, nous dit autre chose.

Ce premier homme est « Adam », nom masculin dont le féminin est « Adama », qui signifie « la terre ». Littéralement, Adam peut se traduire par « terrien » ou « terreux », ce qui indique un rapport immédiat d'Adam avec la nature qui l'entoure. Sa matière est composée d'hydrogène, d'oxygène, de carbone etc. En même temps ce premier chapitre Genèse 1 introduit un verbe, « *bara* » : « *Bereshit bara Elohim* », c'est à dire « Au commencement Dieu créa ». Ce verbe « *bara* » a une connotation sacrée, religieuse. A la même époque les philosophes, les scientifiques raisonneront en termes de causes et d'effet, et remonteront à une cause première. Aristote parle ainsi du « premier moteur immobile ». Cette cause première, certains l'appelleront Dieu. Pourquoi pas ? Il s'agit ici de philosophie et de science mais lorsqu'apparaît ce mot « *bara* », on change d'espace, de registre. C'est le vocabulaire propre de la création, et ce verbe « créer » nous dit autre chose qu'une simple relation de cause à effet : il désigne non pas un commencement historique et scientifique mais une relation entre l'Homme et Dieu.

Je dirai à présent un mot sur des écrits de sagesse, *sapiensio*, qui remontent au deuxième Ier siècle. Ils opèrent un basculement dans la pensée biblique. En – 300 avant Jésus Christ, sous l'empereur Alexandre, la Bible – en hébreu – est traduite en grec. Elle s'imprègne progressivement de culture grecque. Ces écrits *sapiensio* sont le Livre de la sagesse, les psaumes, les proverbes etc. Par exemple, « Dieu a créé le Monde avec sagesse, intelligence et science. Il a un projet » - et non pas simplement une émergence biologique où Dieu ferait surgir l'Homme à partir de rien. « La sagesse est créée avant toute chose » : elle préexiste à tout, ce qui lui confère un caractère éternel, divin. Ce n'est pas seulement la « *sofia* », mais le « *logos* », qui ne désigne pas seulement la parole et le verbe mais aussi la raison de toute chose (*ratio*). C'est dans ce contexte que les Chrétiens reliront, plus tard, le « créons l'Homme à notre image et à notre ressemblance ».

Je n'ai pas cité le Nouveau Testament. En effet, pour nous Chrétiens, s'agissant de la question des origines de l'Homme, tout est contenu dans les écrits précédant la venue de Jésus. Ces données prennent un relief particulier à la lumière de la révélation du Fils, « homme parfait, homme achevé, accompli ». Au moment où Dieu crée l'Homme, il a un modèle, un patron : le Fils qu'il enverra un jour. Il y a donc une continuité dans ce concept de création.

S'il fallait résumer, les récits de la création, dans la Bible, nous disent la grandeur de l'Homme en tant que créé à l'image de Dieu. Pour le théologien, l'Homme a son origine en Dieu et la précision d'un commencement historique est finalement secondaire.

Enfin, la notion de création dit l'origine. Or la création est un don. Je remarque qu'en allemand, pour dire qu'il y a quelque chose plutôt que rien, on dit « *es gibt* » : on utilise le verbe « *geben* » qui signifie donner. Ce don a d'abord une valeur d'usage, c'est le don de la vie. Il se doit d'être utile et de rendre service. Mais ce don, ce cadeau, instaure aussi une relation interpersonnelle : cela nous conduit à la pensée que l'être humain est un être social de relations. Ainsi, en clair, les textes bibliques se rapportent au présent et nous décrivent la situation de l'Humanité aujourd'hui. Ils n'indiquent pas les origines historiques et scientifiques de l'Homme mais plutôt son fondement vital, actuel et permanent à la fois.

La conception de l'origine de l'Homme dans la religion chrétienne orthodoxe

Jean-François COLOSIMO

Je remercie Monsieur Guibal et Monsieur de Lumley de m'avoir convié à ces rencontres et de nous avoir réunis autour d'une difficile question. Abordons donc la de front telle qu'elle nous a été adressée.

De l'origine, il n'y a à peu près rien à dire car s'il est une origine, nous en provenons, nous en vivons, nous l'expérimentons, mais pour l'essentiel elle nous reste impossible à saisir, ou plus précisément à ressaisir. Nous en dépendons et nous ne la maîtrisons pas. De surcroît, jetés dans le monde, nous nous découvrons vite comme des êtres en destination autant, si ce n'est plus, que des êtres en provenance. Se pourrait-il, ainsi que nous le pressentons, que nous ne découvriions le mot du début qu'à la fin ? Cette condition existentielle qui se présente comme énigmatique me semble un meilleur point de départ que les habituels débats sur « la science et la foi », auxquels je ne crois guère. Leur versant polémique est éteint. La théologie n'entend plus ordonner la science, la science ne se rêve plus religion. Une autre tentation a surgi, celle d'édifier, à la croisée de ces deux formes de discours, une sorte de gnose spiritualiste qui n'a pas plus ma faveur et qui ne tardera pas à se révéler aussi inféconde. Mais il est heureux que, toutes différences admises, porté par un respect têtu, advienne un libre dialogue entre ceux qui font profession de penser, qu'ils puissent se retrouver dans une intelligence humble parce que partagée qui n'entend pas séparer l'intelligence des choses dicibles de l'intelligence des choses indicibles. Les leçons du XXe siècle, pour certaines terribles, ne nous invitent-elles pas en effet à reconnaître que la raison ne peut exister seule, qu'elle ne peut ignorer la dimension symbolique et langagière, qu'elle ne saurait être autrement que raison plénière accordant sa part à l'histoire, à la personne, à l'incomplétude?

L'évidence, pour l'Orthodoxie, est qu'il y a un commencement. Il se trouve dans la partie de la Bible hébraïque que le Christianisme reçoit du peuple d'Israël, et c'est le *bereshit* initial du premier livre des livres que compose la Genèse. Il y a également le commencement qui est au commencement de l'Evangile de Jean et qui le réinvente comme *archè* « Au commencement, Dieu fit », « Au commencement était le Verbe ». Ces deux commencements, pour la conscience chrétienne, se répondent en résonance. Tout commencement est un recommencement. En termes dogmatiques, la Création doit se comprendre dans l'horizon de la Rédemption, dans le tournant et retournement de l'Incarnation.

Ce double commencement absolu constitue une barrière infranchissable. Il n'est pas dans la mesure de l'homme de refaire ce qui le fait exister. C'est, en quelque sorte, une preuve de la gratuité à laquelle il est invité par l'épreuve de l'humilité. Il y a un pur commencement que l'Écriture attribue à l'initiative libre de celui qui est toute-liberté, et que la tradition nomme Dieu. Il n'y a pas de nécessité de créer chez Dieu, c'est un acte de pure volonté. Lorsque cette même Écriture dit que l'homme est à l'image et à la ressemblance de Dieu, la part incessible de l'humanité de l'homme doit donc s'entendre comme sa liberté.

Pourquoi ne peut-on remonter au-delà du commencement ? C'est en raison du paradoxe parfaitement thématé par Saint-Augustin. Quand Dieu a-t-il créé le Monde ? Jamais, parce que quand Dieu a créé le Monde, il a créé le temps. L'homme est donc d'abord condition temporelle et, pour reprendre une formule de la physique contemporaine, jusqu'à l'espace qu'il habite est temps. Le « monde » n'existe pas tel que nous le percevons. Lui aussi est *viator*, en « voyage ». C'est une leçon importante qui nous vient des Pères de l'Eglise. S'y ajoute une autre dimension immédiatement dynamique. L'homme, créé temporel est aussi créé, dit encore l'Ecriture, « à l'image et à la ressemblance » : Dieu serait-il « sot » ? Ne saurait-il pas qu'il n'est pas d'image sans ressemblance ? Ou bien faut-il admettre qu'il y a écart de l'image à la ressemblance, que l'homme n'est pas créé dans un état stable, selon une nature acquise ? Précisément, parce qu'il a reçu la liberté qui le fait à l'image du Créateur, l'homme ne doit-il pas la réaliser en réalisant le monde qu'il a conjointement reçu ? Pour les Pères les plus conséquents, il n'y a pas un Adam originel, fixe, achevé, et ils représentent volontiers, au contraire, le premier homme comme un enfant appelé à grandir. Donc l'origine est impensable, l'homme est en devenir. Son seul privilège est celui de ne pas en avoir d'autre que celui de devoir se ressembler, dans une relation dynamique au temps. Or, le temps est aussi une histoire.

Dans la Genèse, l'homme est instauré économe (*eikos*) du cosmos qui a été créé avant lui et, en ce sens, le précède comme don dans le don. Voilà cependant que Dieu, une deuxième fois, fait le « sot » et demande à Adam de nommer les animaux. Dieu n'ignore pas leur nom, mais il délègue à l'homme la capacité d'imiter sa propre puissance à créer. On sait combien la fonction de nomination est importante dans les traditions anciennes, c'est le pouvoir de donner vie. L'homme est rendu au devoir, par un Dieu qui est libre, de créer sa propre destinée. En cela, le commencement de l'homme dure longtemps. Et il se découvre recommencement dans l'événement du *Logos* fait chair. L'incarnation tient entière en ce que Dieu qui, lui-même et de lui-même, veut vivre l'humanité, la liberté restreinte de l'humanité, dans les circonstances du temps, de l'histoire, en creux de cette rupture fondamentale que l'on appelle le « péché », de cette énigmatique fêlure du monde, livré au mal, que nous percevons tous les jours. Dieu vient librement dans ce monde pour expérimenter la liberté qu'il a donnée à un autre que lui, qui lui ressemble aussi étrangement que définitivement.

La tradition des Pères en retient que, au fond, il n'y a pas de cosmologie chrétienne. Il y a des cosmologies qui peuvent s'offrir comme lieux d'exégèses de cet unique message au sein des cultures qui les voient naître, qui les façonnent, et qu'elles informent. Depuis l'*Hexaemeron* de Saint Basile de Césarée au IV^e siècle jusqu'à la *Philocalie* du théologien roumain contemporain Dimitru Stăniloae, il s'agit bien, pour la pensée orthodoxe, d'essayer de rendre compte de cette irréductibilité du phénomène humain comme liberté divine au sein même de diverses représentations physiques. Basile de Césarée cite Aristote ; Dimitru Stăniloae, Einstein. Mais l'essentiel est cette notion d'un Dieu qui se donne lui-même au point de se risquer lui-même dans le devenir de sa créature. Et s'il s'y risque, pourquoi ne s'y risquerait-il pas à travers l'évolution ? Entendons par là qu'il ne saurait y avoir de contradiction *a priori* entre le récit biblique et une description scientifique donnée, en l'état de la connaissance. Et que le lien entre les deux ne peut être qu'herméneutique, relever de l'art de l'interprétation.

Intégrer le mouvement initial de l'origine en une origine continuée, tel est le schéma directeur de la tradition patristique. Un grand témoin de cette conception est Maxime le Confesseur, qui voit dans l'homme un microcosme récapitulatif de tous les ordres de la création, minéral, végétal, animal. La vocation de l'homme est alors d'instituer un nouveau mode d'exister, de dépasser les antagonismes : entre le masculin et le féminin, entre le ciel et la terre, le paradis et

l'enfer... L'homme doit s'affranchir de ces divisions et les surmonter, mais au sein d'un cosmos, d'un monde qui lui-même est marqué par la présence du *logos*, du verbe créateur, de la parole. Mais cet affranchissement passe précisément par le nouveau mode d'exister qu'institue le Verbe fait chair et qui rend la Création « nouvelle ». Grégoire Palamas, à la suite de Maxime le Confesseur, conçoit d'ailleurs le monde comme un buisson ardent, un foyer traversé par les énergies divines. Il précise comment l'accomplissement du mode d'exister inauguré par la Croix et la Résurrection rend l'homme « incréé par grâce ». Ce passage là, cette Pâques que l'homme peut expérimenter dès ici- bas détermine combien l'entier cosmos est lié à la dramaturgie de la perte ou du salut qui constitue l'histoire. Dès lors, il ne faut pas penser l'origine par rapport à l'origine, mais par rapport à la finalité. Mais une finalité sans fin, ouverte à l'infini.

Il est nombre de définitions animalières de l'homme chez les philosophes : qu'ils le disent soit animal social, soit animal rationnel, ou encore animal politique. Selon le théologien protestant Jean Brun, l'homme est le seul animal qui ait besoin d'être consolé, qui soit en quête de consolation face au mystère inguérissable de son origine. Or s'il y a un début, quoique non moins mystérieux, indatable, insituable, et pourtant certain, sur lequel peuvent s'accorder les théologiens et les scientifiques, c'est qu'on ne peut parler d'humanité là où il n'y a pas d'éveil de la compassion. C'est cet éveil des regards qui réunit les discours de la théologie et de la science dans une commune certitude. Les paléontologues nous apprennent que nos ancêtres procédaient à des sacrifices humains. Mettant à profit le paradoxal renversement entre origine et finalité que j'ai tenté de décrire, sans doute verra-t-on dans ces sacrifices une espèce de nostalgie de l'avenir, l'attente de qui s'appelle l'Eucharistie, où justement l'offertoire de nos inconsolations réciproques suspend, annule, et transfigure la fatalité du cannibalisme ancestral. Manière de dire que nous ne sommes pas en contradiction avec la figure de l'homme que nous présentent les préhistoriens. Au contraire, elle est d'un intérêt vital pour la théologie. Elle nous permet de mieux penser et vivre notre foi.

La conception de l'origine de l'Homme dans la religion musulmane

Dalil BOUBAKEUR

Je remercie Monsieur le Député-Maire pour son invitation à cette journée, ainsi que tous ses collaborateurs. Je remercie le Professeur de Lumley qui nous a invités à découvrir, sur le site Tautavel, l'une des dimensions de l'Homme dans ses origines. Merci à tous mes prédécesseurs qui ont apporté des lumières qui ne sont en rien contradictoires avec le message de l'Islam sur les origines de l'Homme. Madame Tebeka a évoqué les apports bibliques qui nous sont communs et qui ont apporté, dans ce domaine des origines de l'Homme, des lumières qu'aucune des religions n'a jamais démenties. Vous connaissez la proximité du Judaïsme et de l'Islam qui, en Arabie, ont beaucoup contribué à l'éveil religieux des populations.

L'histoire de l'Homme est l'histoire d'une longue humanisation de cet être créé par la volonté de Dieu. Du point de vue religieux l'Homme est une œuvre de Dieu, mais avant même la création d'Adam, l'éveil d'Adam à la vie, nos textes religieux mentionnent un avant-projet adamique. Ce « pré-Adam », en sommeil, virtuel, a conclu avec Dieu un pacte pré-existential. On pourrait se le représenter avec l'œuvre de Michel Ange dans la Chapelle Sixtine : Dieu, de son doigt, éveille Adam à la vie, et nous à la foi. Ce contrat pré-existential, tous les enfants d'Adam, de toute éternité, l'ont contracté. Adam, en échange de la vie, s'engage à n'adorer que Dieu. Ce pacte pré-existential est rappelé dans nos textes. C'est le rappel de ce pacte qui, dans l'Islam, est le rappel de toutes les prophéties. Chaque prophète est venu à rappeler à l'Homme son engagement vis-à-vis de Dieu, son engagement de se souvenir qu'il doit adorer Dieu. La répétition de ces rappels est pour nous toute la prophétologie de la Bible, de l'Evangile et de l'Islam.

Nous ne savons rien de cette période de somnolence d'Adam, mais d'après un verset, ce fût un laps de temps durant lequel l'Homme n'était même pas une chose mentionnable. Cette période est en dehors du temps, en dehors de l'espace. La création de l'Homme est pour nous un acte très fort de la volonté divine. Toute l'origine de l'univers passe par ce que la science nous apprend comme étant le *fiat*, le Big Bang, la conflagration, la dynamique imprimée à tout l'existant, à tout l'univers et dans lequel l'Homme lui-même allait participer à une dynamique évolutive imprimée dès l'origine. La création de l'Homme est aussi un reflet de la création du Monde. Dans l'embryologie, toute une dynamique transforme la cellule à différents stades de l'embryogénèse. Dans l'Islam et dans toutes nos religions il est dit que l'embryon, à un moment donné, fût insufflé par Dieu et reçut l'esprit de Dieu. Même dans la médecine actuelle, nous ne connaissons pas le statut de l'embryon mais nous sommes d'accord sur le fait que, dès la fécondation, c'est un être humain. Pour les religions cet être humain est accompli au moment où l'esprit de Dieu l'insuffle. Dans le Judaïsme, c'est le quarantième jour. Dans certaines écoles de l'Islam, c'est le cent dixième jour.

Cet esprit est pour nous la caractéristique essentielle de l'Homme. Les différentes étapes de son hominisation – pour devenir l'homo Sapiens – sont très importantes du point de vue paléontologique. Je retiendrai deux de ces changements. La bipédie, d'abord, qui est un axe fondamental car elle libère les deux mains. Le cerveau commence alors à acquérir des capacités considérables, notamment celle de formuler une pensée ou une attente. La main est le premier

instrument, avec ce mouvement que l'on appelle la pronation – pour prendre – mais aussi le mouvement de supination – qui permet non seulement de demander, d'attendre, et de prier. Du point de vue que je défends, c'est une hominisation toujours présente chez l'Homme : il y a pour nous un monisme existentiel, créatif, qui fait que l'Homme depuis Toumaï, Lucy, l'*homo habilis*, le Neandertal et le *sapiens sapiens*, a toujours été la même création de Dieu qui a évolué. Nos textes disent que l'Homme a été l'objet de cycles de création, qui ne sont pas en contradiction de ce que nous savons de l'évolution humaine à travers le temps et l'espace. Il est dit que « c'est lui qui commence la création puis la recommence ».

L'origine de cette vision islamique de la création toujours recommencée, bien entendue, est liée à la spiritualisation de l'Homme *in fine*. La vie n'est pas importante du point de vue de la religion, sinon par la spiritualisation, par la récapitulation de l'origine de l'Homme qui est en Dieu et qui doit revenir à Dieu. C'est cet Oméga dont parlait Teilhard de Chardin. Oméga est une lettre en cercle, où le départ est proche de l'arrivée. Pour nous aussi l'Homme vient de Dieu et va vers Dieu. L'existence éphémère de la vie humaine n'est rien par rapport à ce qui précède et à ce qui suit. Le problème de la mort a été prégnant dans les réflexions de l'homme préhistorique, *homo habilis* et surtout l'homme de Neandertal... Ce n'est plus le singe, ce n'est plus un homme illogique, paralogique ou prélogique comme le disait Levy Bruhl. La logique est la même pour tous les hommes depuis la création, et cette logique les mène à un même sentiment de l'adoration de Dieu, à une même spiritualisation. Nous ne savons pas ce qui s'est passé avant le Big Bang. Nous, religieux, disons que le Big Bang, le *fiat*, a été émis par le créateur. Appelons-le Dieu, d'autres l'ont appelé l'Architecte, d'autre Allah ou Bouddha. Dieu est donc le *primum movens* de la création. A partir de là, tout s'est animé, mis en transformation. Darwin n'a rien inventé à l'évolution des espèces, qui était déjà inscrite dans la dynamique du vivant. Il n'y a de vie que dans le mouvement, dans le changement, dans un déséquilibre toujours rattrapé. Etre stable, c'est être mort.

Enfin, un dernier problème a agité les penseurs musulmans : la liberté de l'Homme. Au VIII^e siècle de l'Islam, un grand débat s'est tenu. L'influence de la pensée grecque dans l'Islam a agité les philosophes : est-on libre ou est-on prédestiné ? Ce débat est loin d'être épuisé aujourd'hui. L'Homme est libre puisqu'il est responsable de ses actes et puisqu'il rendra compte au moment du Jugement dernier de sa responsabilité du bien et du mal. Mais il est prédestiné car tout cela entre dans un projet divin, que Dieu seul connaît. Nous mêmes, ne sommes-nous pas dans une phase évolutive de l'Homme ? L'homme sapiens, *sapiens sapiens*... sont-ils des fins ou des « inchoations », en latin, c'est à dire le commencement d'un cycle évolutif ?

Notre volume cérébral est aujourd'hui de 1 600 cm³ mais notre évolution n'est pas terminée. Nous accroîtrons plus encore nos connaissances si ce volume cérébral augmentait légèrement. Ce qu'on ne connaît pas, appelons-le avec modestie la transcendance. L'Homme pose une question transcendante, il est transcendant, Dieu est transcendant. Et l'inconnue de nos origines et de notre destinée, c'est cela la transcendance. Les religions insistent sur ce mystère. Le mystère dans le Christianisme, la transcendance dans l'Islam, et Dieu pour tous.

La conception de l'origine de l'Homme dans la religion protestante

Roland POUPIN

Je remercie Monsieur le Député Maire, Monsieur le Professeur de Lumley et toute l'équipe qui m'ont permis d'être parmi vous. Dans le texte du Professeur de Lumley qui figure sur la brochure présentant cette journée, il retrace l'évolution de l'Homme en y décelant quelques grands sauts culturels : langage articulé, sens de l'harmonie, identité culturelle, pensée symbolique, angoisse métaphysique, art... Cela nous situe dans des zones frontières et nous rapproche du religieux. L'Homme, à travers ces grands sauts, apparaît comme animal religieux d'abord au sens étymologique : en latin le terme « religion » peut se rattacher à la fois au terme « relire », ce qui relie, ce qui donne du sens, mais aussi au terme « relire » ou « recueillir à nouveau ».

Dans ces interrogations frontières, il faut veiller à ne pas tomber dans des confusions. Si ces grands sauts culturels posent la question du sens – qui est cet être, l'Homme, qui s'interroge sur le sens ? – il s'agit en retour d'aborder le « pourquoi ? » en le distinguant clairement et radicalement du « comment ? ». Il faut poser clairement les choses, d'emblée. A partir d'un propos sur l'évolution de l'Homme et les grands sauts culturels, on trouve des points d'insertion avec l'attitude religieuse de l'Homme.

Il faut donc poser ces distinctions et, pour cela, je me réfère là encore à une question posée par le Professeur de Lumley l'année dernière : « l'Homme est-il le fruit du hasard ou la réalisation d'un programme ? ». Si une telle question est posée par la science, il faut pour bien situer le domaine – et donc le domaine de la foi – d'emblée lui répondre : le hasard, bien entendu. Ce qui d'ailleurs induit la réponse à troisième question que posait le Professeur de Lumley l'année dernière : « L'Homme est-il l'aboutissement de l'évolution ? ». La réponse est non. Ou du moins, nous n'en savons rien, et nous n'avons rien à en savoir – quoi que l'on croie par ailleurs. Nous sommes aux prises avec un donné, l'Univers, le Monde, l'Homme, qui sont offerts pour la science à la réflexion, à l'étude. Il n'y a pas lieu d'en supposer un sens, sauf à confondre la science avec la tension religieuse, à confondre l'enquête factuelle avec une quête religieuse.

Poser *a priori* un sens nous place dans le domaine du « croire », au sens où la notion de création relève de la foi. Ainsi, c'est le premier point des *credo* chrétiens. « Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles » - précise le Symbole de Nicée-Constantinople. C'est une question de foi. Et les symboles chrétiens répondent à l'affirmation *a priori* de la Bible hébraïque, dans la Genèse : « Au commencement Dieu créa ». C'est une affirmation sans explication. C'est une question de foi que la notion de création. Lorsque l'on parle de sens, de quelque manière que cela soit, on est dans la tension religieuse, dans une quête du « pourquoi ? », ou au minimum dans l'intuition d'un donateur. Mais quand on s'attache à la question de la description du donné, au fruit d'une enquête sur les faits, on ne se situe plus – ou pas encore – dans la question religieuse.

Reste que l'Homme semble se caractériser aussi par sa recherche de sens. Dès les temps les plus reculés, 2,5 millions d'années pour le langage articulé et 100 000 ans pour l'angoisse métaphysique, dans cette recherche de sens, de ce qui « relie » et tend à répondre à la question du

« pourquoi ? », l'Homme est celui qui « relit ». L'Homme comme relecteur, comme chercheur d'un sens toujours recueilli à nouveau, et qui transpose à un autre plan ce qui est donné *a priori* comme effet du hasard. Et les deux plans sont à mon sens indépassables : hasard et recherche de sens sont deux choses distinctes.

Pour redire cela avec les propos de la Bible, je propose de partir du Livre de l'Ecclésiaste : « Dieu a mis dans le cœur de l'Homme la pensée de l'éternité. » Le « *Olam* », en hébreu, quelque chose comme la totalité du temps. Les premières sépultures disent quelque chose de cet ordre là. Encore faut-il préciser quoi. Madame Tebeka a évoqué les animaux. L'Ecclésiaste demande : « Qui sait si le souffle (l'esprit) des humains s'élève vers le haut et si le souffle des bêtes descend vers la terre ? » Corroborant cette question, les éthologues ont montré que des grands singes se préoccupent du corps de leurs défunts. Concernant l'Homme, il faut être attentif à la dimension de signe de son attention aux sépultures : on retrouve dans les sépultures, avec le corps, des objets, des outils, des parures, choses qui aux yeux des endeuillés ont caractérisé la vie du défunt. Cela traduit une quête de sens de la vie de celui qui est trépassé, et au-delà du sens de toute vie, et du sens tout court. C'est là que le récit de la Genèse nous donne une orientation et nous met dans la perspective du sens : il pose un créateur et un débouché. En l'occurrence, dans la Genèse, le débouché est le repos, le retrait de Dieu, comme une ouverture à la croissance de l'humain comme humain, de l'humain comme relecteur du récit. La Genèse se caractérise avec la radicalité de la notion de création.

Ce récit de la Genèse est un raccourci de ce que l'on retrouve dans d'autres traditions. Je citerai l'exemple d'un mythe Adjoukrou du sud de la Côte d'Ivoire et qui pose la question : « Pourquoi le ciel est-il éloigné de la terre ? ». Jadis, le ciel et la terre étaient très proches, et se touchaient presque en certains lieux – où il ne pouvait y avoir ni homme, ni animal, ni végétal. Même là où les hommes habitaient, le rapprochement du ciel et de la terre pouvait devenir gênant, pour ceux qui étaient de grande taille mais aussi pour les femmes qui pilaient le manioc : le haut du pilon bousculait le ciel. Le ciel a fini par reculer, de façon insensible, jusqu'au jour où l'on s'est aperçu qu'il était remonté très loin. Pris de panique ou de remords, les hommes ont prié le ciel de revenir : le ciel certes nous gênait, mais il nous couvrait et nous protégeait. Le ciel a refusé de revenir et nous voilà à présent laissés à nous mêmes sans force et sans protection. Mais nous voilà aussi appelés à la liberté et à la responsabilité, à notre tâche de relecteurs du monde.

Les exemples de jonctions de textes traditionnels d'autres religions ou d'autres traditions avec la Genèse sont nombreux. Dans le début du *Livre des Métamorphoses* d'Ovide, on passe ainsi du chaos à sa structuration selon une séquence de description qui recoupe le récit bref de la Genèse. Cette séquence, avec un début et une fin, se retrouve aussi dans le texte de Lucrèce, *De natura rerum*, qui nous rapproche de l'avenir scientifique : « Ne vois-tu pas que les pierres elles-mêmes subissent le triomphe du temps, les hautes tours s'écroulent, les rochers volent en poussière ? Les temples, les statues des dieux, s'affaissent, trahis par l'âge. Ne voyons-nous pas les monuments élevés aux héros se délabrer, tomber à terre minés par la vieillesse etc. ? » En outre, s'il n'y a pas eu de commencement pour le ciel et la terre, d'où vient qu'au-delà de la guerre des sept chefs contre Thèbes et de la mort de Troie on ne connaisse pas d'autre événement ? Comment se fait-il que les historiens ou les poètes de l'époque ne soient pas remontés plus haut ? Ainsi pour Lucrèce – qui se base sur l'observation – il y a un début et une fin. On s'aperçoit ici que le débat médiéval, entre monde éternel et monde doté d'un commencement, n'est pas tant un débat entre Aristote et la foi qu'entre des pensées comme celles d'Aristote et d'autres pensées – y compris non bibliques.

Pourquoi ce point commun entre ces exemples et le récit de la Genèse ? Cette quête du sens, dans le récit de la Genèse, n'est pas sans lien avec la future quête scientifique d'un récit des origines. Ce n'est pas tant Lucrèce qui va l'inspirer, que le texte de la Genèse : la Bible, largement diffusée notamment via la réforme, servira de manuel de base pour les premiers récits philosophiques du XVII^{ème} siècle, avec des corrections – des « relectures » – de plus en plus importantes à l'aune des découvertes (fossiles etc.) A la Renaissance, l'un des quatre sens médiévaux des écritures est le sens naturel : c'est cela qui servira de moteur à la démarche scientifique de quête d'une origine dans le temps. Nous sommes là dans la relecture, avec des récits qui font pivot d'une histoire. En Christianisme, deux récits font ainsi pivot dans l'Histoire : le récit de la Genèse et le récit de la naissance du Christ. Nous sommes en 2010 après Jésus-Christ et nous venons d'entrer en 5 771 après la création selon la date du Judaïsme. Et par la suite on reçoit un récit corrigé, de plus en plus autonome par rapport au récit de la Genèse, au fur et à mesure des découvertes et de leurs relations : selon les découvertes actuelles nous sommes à 13,7 milliards d'années environ du Big Bang.

Dès lors Juifs et Chrétiens, ou issus de ces deux religions, fussent-ils athées, oscillent entre deux dates pivot, 2010 par convention et 13,7 milliards d'année, voire trois dates (5 771 et 2010, 13,7 milliards d'année), ou encore quatre dates (en ajoutant l'Hégire). Dans la seule Europe, nous sommes cette année en 2 763 *ab Urbe condita* (après la fondation de la Ville de Rome). Nous sommes le Primidi 11 du mois de Vendémiaire, année 219 de l'ère républicaine. On peut multiplier les possibilités mais on se trouve, quoi qu'il en soit, avec des dates pivots autour de récits. Ces pivots sont dotés de sens, orientés, avec un avant et un après. Quelle que soit la date pivot que l'on donne, elle nous situe dans le temps. Ces pivots font origine dans le temps, tandis que la religion nous place ultimement face à l'au-delà du temps : nous n'avons pas accès à l'au-delà du temps, et cela se fait à l'occasion de récits qui veulent trouver un sens au donné. Un donné qui, sans cela, se retrouve sans réponse au « pourquoi ? ».

Ainsi, un sens toujours à réécrire, un sens qui advient toujours à nouveau. C'est cette leçon que reçoit l'Apôtre Paul lors de sa rencontre du Ressuscité, qui le fonde comme individu tout à nouveau. C'est un événement pivot entre le temps et l'éternité, porte de sens et de relecture du sens. Il est ainsi écrit : « Le premier homme Adam devint une âme vivante. Le dernier Adam, le Christ ressuscité, est devenu un esprit vivifiant. »

Je proposerai en conclusion, pour répondre au thème de notre rencontre, la formulation suivante : l'origine de l'Homme serait au fond dans le récit toujours renouvelé, et à renouveler, qu'il fait de son origine.

Le point de vue du scientifique

Professeur Henry DE LUMLEY

Nous venons d'entendre la vision des représentants des grandes religions, autour de l'origine de l'Homme et de sa signification, et du récit de sa création. Dans toutes les religions et les cultures du monde, il existe des récits sur la création. Je vous donnerai l'avis du scientifique, qui n'est pas incompatible avec ce que disent les grandes religions.

Je reviendrai sur les grandes étapes de l'évolution de l'Homme. Je n'évoquerai pas l'histoire de l'Univers ni l'origine de la vie, qui débute dans l'océan primitif vers 3,8 milliards d'année. L'apparition des premières cellules à noyau qui ont permis l'évolution sexuée, puis des premiers vertébrés, des premiers primates... forment un extraordinaire continuum.

J'évoquerai plus particulièrement l'acquisition de la bipédie. La station érigée bipède est très ancienne, et a permis la libération de la main. Un homme fossile a été découvert il y a quelques années au Tchad, *sahelanthropus tchadensis*, appelée familièrement Toumaï. Il date de 7 millions d'année. C'est là une étape formidable pour l'apparition. Le premier primate bipède mesurait 80 centimètres environ. Il avait une capacité crânienne faible (350 cm³), proche de celle d'un chimpanzé, mais marchait debout ; le trou occipital (*foramen magnum*) qui fait communiquer le cerveau avec la colonne vertébrale est situé sous le crâne. Marcher debout est certes une condition nécessaire, mais peut-être pas une condition suffisante pour être un Homme.

Beaucoup plus tard, à partir de 4 millions d'années, apparaissent des formes dotées d'une capacité crânienne plus importante – en particulier l'Australopithèque (450 cm³) qui marche debout mais qui n'est pas encore capable de fabriquer des outils ni d'avoir un langage articulé. Comme *sahelanthropus tchadensis*, l'Australopithèque avait un régime essentiellement végétarien.

Vers 2,5 millions d'années, apparaissent des formes plus évoluées avec l'*Homo habilis* dont la capacité crânienne atteint 600 cm³. Il est capable de fabriquer des outils. Les structures anatomiques de son crâne nous permettent de penser qu'il pouvait avoir un langage articulé. A partir de 2,5 millions d'années, on peut dire qu'a débuté – avec la fabrication d'outils et l'apparition du langage articulé – l'extraordinaire aventure culturelle des hominidés. Marcher debout, fabriquer des outils, avoir un langage articulé, est certainement une condition nécessaire pour être un homme. Est-ce une condition suffisante ? A mon sens c'est le meilleur moment pour définir l'Homme mais j'aimerais avoir votre avis. Ces hommes ont inventé des outils que l'on a retrouvés en Ethiopie par exemple à Gona, et qui datent de 2,550 millions d'années. En inventant l'outil l'Homme – ou l'hominidé – introduit dans l'histoire de l'Univers une nouvelle dimension : la dimension culturelle. Ces *Homo habilis* sont des mangeurs de viande mais ne savent pas encore chasser ; ils sont des charognards.

Vers 1,5 million d'années, en Afrique de l'Est, apparaît une autre forme d'hominidés : *Homo erectus* ou *Homo ergaster* pour les plus anciens. Son crâne est beaucoup plus grand, son front se développe, son cerveau est plus volumineux (1 100 cm³ chez l'Homme de Tautavel). Ces hommes deviennent de véritables chasseurs. Ils peuvent abattre des animaux robustes et, pour ouvrir le poitrail des animaux, fabriquent des outils au tranchant très long. Contrairement aux charognards, ils ont accès aux viscères : en les consommant, leurs os deviennent plus robustes, plus épais. En fabriquant leurs outils ils acquièrent la notion de symétrie. Ils choisissent parfois des roches de

belle couleur, pour faire de beaux outils. Cela traduit une recherche de la beauté, l'émergence du sens de l'harmonie. La recherche de la beauté est une nouvelle dimension de l'Homme. Toute l'histoire de la vie a été la loi du plus fort, du plus adapté : à partir d'*Homo erectus*, l'Homme ne recherche plus simplement la fonctionnalité. L'émergence du sens pourrait être une autre définition de l'Homme.

La domestication du feu par des hominidés, qui pour moi sont déjà des hommes, apparaît vers 400 000 ans dans de nombreuses régions du Monde. On a trouvé à Nice de magnifiques foyers, creusés dans le sable, qui étaient alimentés avec des herbes marines. Le feu a été un formidable moteur d'homínisation : il a permis à l'Homme de pénétrer dans les cavernes, où il s'abritera et peindra, mais aussi d'entrer dans les zones tempérées froides et de conquérir de nouveaux territoires. Le feu, surtout, a été un facteur de convivialité. Autour du feu, des histoires se sont racontées.

(Passage inaudible : changement de fichier audio)

Vers 100 000 ans, apparaissent les premières sépultures. Il creuse une fosse pour déposer le défunt, et y place des offrandes pour le voyage dans l'au-delà. C'est l'homme de Neandertal, dont le cerveau est aussi volumineux que celui de l'homme moderne (1 400 cm³). Son crâne reste relativement archaïque mais, en enterrant ses morts, l'Homme s'interroge sur sa place dans l'histoire de l'Univers : c'est la naissance de l'angoisse métaphysique.

Vers 40 000 ans, pour la première fois, des hommes ont une paroi verticale au-dessus des orbites : le front, qui abrite les lobes frontaux du cerveau, siège de la pensée associative. D'où l'explosion extraordinaire de la pensée symbolique. L'Homme a inventé ainsi la parure : l'Homme de Menton, il y a 28 780 ans, a été enterré (il s'agissait d'une femme) avec une magnifique coiffe funéraire. Ces hommes de Cro-Magnon ont inventé la parure, l'art pariétal, mais aussi l'art mobilier et la musique.

Vers 7 000 avant notre ère les hommes ont rompu l'équilibre avec la nature. Ils deviennent producteurs de nourriture, agriculteurs et pasteurs. L'Homme se sédentarise et construit des villages. Il invente la poterie, la céramique (pour conserver les laitages...) Dans la Genèse, lorsque Dieu crée l'Homme à son image en malaxant de l'argile, il s'inspire du potier. Cette image, cette parabole, ne peut remonter au-delà des peuples néolithiques qui ont inventé la céramique. Puis la première écriture permet à ces hominidés de transmettre un message à travers l'espace et le temps : je vous invite à lire les inscriptions au pied du mont Bégo, dans la Vallée des Merveilles. Elles nous transmettent, en langage symbolique, les préoccupations économiques et les mythes cosmogoniques des premiers peuples métallurgistes des Alpes méridionales.

Ainsi toute l'histoire des hominidés tend vers une complexité toujours plus grande, une multiplication des connexions dans le cerveau, un accroissement du volume du cerveau. Cela a permis à ces hominidés d'acquérir de plus en plus de liberté, de responsabilité. Avec l'apparition de l'angoisse métaphysique, il y a 400 000 ans, se développe la notion de transcendance. La définition de l'Homme pourrait reposer sur l'acquisition d'une liberté croissante, et la recherche de la transcendance. Je souhaite, lors du débat, que vous m'indiquiez à quel moment – selon vous – un Dieu créateur a mis un souffle dans cette longue histoire des hominidés.

Table ronde

Jean-Claude GUIBAL

Je suis frappé que, dans une époque où le créationnisme fait une tentative de recours un peu schématique aux textes sacrés, les représentants que vous êtes des différentes religions semblent tous d'accord pour épouser les thèses de l'évolutionnisme.

Rémy BERGERET

Je n'ai pas besoin d'épouser les thèses de l'évolutionnisme. Si j'étais un concordiste pur et dur, je vous dirais de relire Genèse 1 avec la création en 6 jours du minéral, du végétal, de l'animal, de l'humain : cela suit l'échelle de l'évolution des espèces de Darwin. Pour autant, là n'est pas le problème. La Bible me dit une vérité qui est d'un autre ordre, sur la réalité de la relation de l'Homme à Dieu. Pour moi, la théorie de l'évolution des espèces n'est pas en opposition frontale avec ce que disent les religions.

Henry DE LUMLEY

L'évolution est un fait d'observation. Dans nos laboratoires nous avons un grand nombre de moulages de restes humains fossiles qui le montrent. J'ai trouvé en 1971 le crâne de l'Homme de Tautavel, dans une couche de 450 000 ans : il ne ressemblait pas à un *Homo habilis*, ni à un *Homo erectus* archaïque, ni à un Néandertalien ni à un homme moderne. Les grandes étapes de l'évolution morphologiques de l'Homme sont aujourd'hui évidentes, mais cela ne contredit pas les textes sacrés. Ces derniers ne sont pas des livres de science naturelle mais un langage symbolique pour dire que l'histoire de l'Univers, de la vie, de l'Homme, a été créée par Dieu à partir de rien. C'est ce qui est écrit dans le livre des Macchabées : une femme dit à ses enfants que tout ce qu'ils voient, le ciel, la terre, les animaux et les plantes ont été créés par Dieu à partir de rien.

Evelyne TEBEKA

Je m'interroge sur le fait que l'Homme serait à l'image et à la ressemblance de Dieu, surtout lorsque je constate à quel point, quelquefois, les hommes ne ressemblent à rien ! C'est en écoutant les conférenciers que je me suis posée la question : vous avez évoqué la création comme un don de Dieu, un acte gratuit de sa part. Ce qui fait l'Homme, n'est-ce pas que lui aussi est capable de gratuité ? Ainsi, il ne se contente pas de créer des bifaces utiles : il les veut beaux. Ainsi les femmes se parent. Il en est de même pour les prières, dont certaines sont gratuites. Le serviteur d'Abraham, lorsqu'il va chercher une femme pour Isaac, qui est d'une certaine manière son concurrent, prie Dieu pour que cette femme soit la meilleure possible pour le fils de son maître. Le propre de l'Homme réside peut-être dans ces rarissimes moments de gratuité.

Jean-François COLOSIMO

Dans le mot gratuité, il y a le mot « grâce ». Pour autant, je pense que nous sommes sur un discours unanime qui ne correspond pas à l'Histoire. Ces discours sont aussi le résultat de conflits qui ont

existé. D'une part, je ne suis pas sûr d'être « monothéiste » car, pour les Chrétiens orthodoxes, Dieu est Trinité. Le monothéisme est aussi, pour partie, une notion inventée pour conquérir l'Amérique, par un certain anglicanisme, qui entendait ainsi redupliquer l'histoire sainte en prétendant apporter le « monothéisme » à des indiens « polythéistes ». C'est donc une notion diffuse historiquement.

Une autre notion diffuse historiquement est le rapport du texte sacré à la science. Sur ce point, nous connaissons certes, et fort heureusement, un climat pacifié en France. Mais dans certaines grandes démocraties cette question est traitée très violemment dans le débat public. C'est un enjeu législatif, aux Etats-Unis par exemple. Certains fondamentalistes se réfèrent au littéralisme du texte et, au nom de ce texte, contredisent la science. C'est peu le cas aujourd'hui en Europe. Mais hier encore, la théologie et la science ont entretenaient des rapports conflictuels. Et cela, pour beaucoup en raison de la façon dont les grands systèmes scolastiques médiévaux avaient édifié une notion de « Dieu vérité », cause de toutes choses, et lui-même maître de la science et de toutes les sciences : physique, biologie, politique, morale.

Je pense donc que le Recteur Boubakeur nous a présenté une version très positive des relations entre religion et science, mais sous une forme quelque peu absolutisée, et que le pasteur Poupin nous a présenté une vision apaisée également mais sous une forme quelque peu relativisée. Pour Monsieur le Pasteur il n'y a que des lectures, et pour Monsieur le Recteur la bonne lecture n'est pas si difficile à trouver. Je crois quant à moi qu'il nous faudra bien trouver une lecture innovante. En effet, l'histoire que nous présentent les préhistoriens est dérangement. Elle ne va pas de soi. Et qui plus est cette histoire a une histoire, puisque la théorie de l'évolution est elle-même évolutive. Enfin, et plus largement, n'oublions pas que tant la science que la religion sont aujourd'hui en difficulté face à la possible définition de l'humanité – d'autant que nous sommes héritiers d'un XXème siècle où les pires atrocités ont été commises. La science et la religion participent de ce trouble, même si nous aimerions pouvoir être réassurés. Cela ne se fera pas aussi facilement.

Dalil BOUBAKEUR

C'est avec *Homo habilis* qu'apparaît la voussure pharyngée, qui permet de loger le larynx et de faire apparaître le verbe. D'après les Evangiles, « au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu » : certains faits montrent que les religions ne se sont pas tellement trompées sur l'évolution humaine dans la Préhistoire. Aucune religion ne conteste le fait qu'il y a eu une Histoire avant l'Homme. L'apparition de la bipédie, de la phonation... qui sont des notions concrètes et biologiques, ont conditionné l'humanisation de l'Homme et son expression. Si l'on entre dans cette analyse historique de la Préhistoire, l'*Homo religiosus* ne date que de 5 000 ans environ – avec l'avènement de l'écriture cunéiforme entre le Tigre et l'Euphrate. Toutes nos religions sont aussi sœurs dans la Mésopotamie, dans les premiers récits que vous avez mentionnés. Et le plus fondateur de tous les récits fût l'Epopée de Gilgamesh. La première recherche du héros sumérien, le roi d'Uruk, était la recherche de l'immortalité. Pour nous, l'Homme s'est « réveillé » lorsqu'il a eu conscience de lui même. C'est là, l'humanisation : être son propre miroir, être conscient de son état dans le monde et, avant tout, être conscient de sa mort. Pour tous les êtres humains créés sur terre, le problème de la mort – jusqu'à aujourd'hui – reste le plus mystérieux. La population juive de Jérusalem, exilée à Babylone, a été au contact avec ces récits de la religion mésopotamienne et sumérienne : Adam, Eve, Noé... y étaient mentionnés bien avant l'Histoire et bien avant la Bible. Utnapishtim, le Noé sumérien, utilise une barque pour sauver sa famille et son bétail ; le Noé de la Bible sauve l'Humanité, et tout le règne animal. L'Enfer, le Paradis, le *Gan Eden* sont nés entre le

Tigre et l'Euphrate. Nous sommes donc héritiers d'une légende sumérienne et je suis très heureux de partager avec tous mes frères, Chrétiens, Juifs, Musulmans, notre appartenance au peuple sémitique : ce peuple a été le premiers à avoir la notion de Dieu unique. Akhenaton fait aussi partie de cette aire géographique. Nous avons donc une fraternité d'origine.

Enfin, le mystère et la transcendance sont des notions différentes. Je respecte infiniment le mystère, qui a son histoire dans la religion chrétienne. Lors du Concile de Nicée en 325, lorsque Constantin lui-même demande aux pères chrétiens « Quelle est votre religion ? », Athanase lui a répondu que c'était la trinité, le Dieu unique en trois, donc le mystère. Donc le mystère est créateur, et consubstantiel de la doctrine chrétienne. Pour nous en revanche, la transcendance n'est pas seulement l'inconnu ni le mystère. C'est ce qui échappe par nature à la nature humaine. Un chiffre transcendant, par exemple, est un chiffre que l'on ne peut pas calculer. De même pour ce qui concerne l'Homme : il n'y a pas de réponse au *Unde venis ?* (d'où viens-tu ?) ni au *Quo vadis ?* (Où vas-tu ?)

Ainsi la perception du fait religieux a toujours existé, depuis que l'Homme est sur Terre. Enfin, y a-t-il en chacun de nous un noyau religieux ? Les recherches ont montré que nous avons toujours été religieux et que nous le serions toujours, par nature, par création, et aussi par l'amour que nous nous devons de nous porter mutuellement – et que nous devons porter à Dieu ?

Roland POUPIN

Je m'inscris dans la perspective de Jean-François Colosimo, mais je ne me reconnais nullement dans le vocable « relativiste ». Je me reconnais en revanche – et pour d'autres raisons que lui – dans la dénonciation du terme « monothéiste ». Je crois que la conception trinitaire du Christianisme est la conception d'un Dieu un. Pour autant le terme « monothéiste » me semble une usurpation – de par les religions se réclamant d'Abraham – d'une approche du divin qui est commune dans l'Humanité. Je ne connais pas de mythe africain qui ne soit pas monothéiste. Ce vocable, qui remonte en Europe à l'histoire des religions du XIXe siècle, visait seulement à distinguer les religions abrahamiques des autres. Akhenaton n'est pas à proprement parler un adorateur du soleil : le soleil est un symbole du Dieu unique. Akhenaton désigne, à travers ce symbole, une divinité transcendante ; par exemple, « Aton fait germer les fœtus dans les ventres des femmes. » Ainsi, je préfère parler des religions « se réclamant d'Abraham » lorsque j'évoque les religions dites « monothéistes ».

Par ailleurs, l'histoire conflictuelle des rapports entre les lectures religieuses de la Genèse, et les relectures et corrections qui ont été faites à l'aune des découvertes scientifiques, nous a appris à bien distinguer les domaines. Comme croyant, lorsque je m'intéresse à la science, il faut que je comprenne que je ne m'intéresse qu'à des affaires de hasard : je ne dois pas imposer un sens que je présuppose. Le travail sur les faits est un travail qui doit postuler le hasard. Ainsi, au plan scientifique, nous sommes dans le domaine du hasard. Sous cet angle je me revendiquerais volontiers de Jacques Monod, « *Le hasard et la nécessité* ». Théodore Monod quant à lui admettait que, si l'espèce humaine continuait à se comporter ainsi, elle serait peut-être remplacée par une autre espèce – en l'occurrence les poulpes ! Ainsi, lorsque l'on se place sur le terrain scientifique, on ne doit pas postuler une fin. Et lorsque l'on parle de sens, on se situe déjà dans la foi. Je pense que les conflits entre science et foi nous ont appris à lire nos textes. Les *credo* chrétiens, en relisant la Genèse, nous permettent aussi d'admettre que lorsque l'on parle de création, on parle de foi : en effet, il est difficile – au vu de ses comportements – de voir que l'Homme est à l'image de Dieu. C'est bien un acte de foi. Le texte de la Genèse pose la notion de création comme donnée *a priori* :

« Au commencement, Dieu créa ». Les *credo* chrétiens, mais aussi les autres religions abrahamiques, et d'autres religions, sont dans la même perspective. « Je crois en Dieu créateur » est un acte de foi. Les données de la science, dont le travail postule le hasard, nous donnent la possibilité de les relire à la lumière de nos textes – qui sont des textes de foi. Par exemple, dans la Genèse, il est dit « Dieu vit que l'Homme était très bon » : Dieu avait-il un problème de vue ? Ou bien n'a-t-il pas de problème de foi ? Cette parole est une parole de foi, qui ne correspond pas forcément à ce que l'on voit. Il est important de poser cette distinction, et l'histoire du conflit science / foi nous permet de la poser. Le conflit se poursuit, à mon sens, à chaque fois que ces distinctions ne sont pas posées.

Jean-Claude GUIBAL

Nous avons parlé d'accord, sinon d'unanimité, de l'ensemble des représentants des religions, des fils d'Abraham, concernant l'origine de l'Homme. Certains, Jean-François Colosimo le premier, ont vu en l'unanimité une forme de glissement dangereux vers une forme de relativisme. Dès lors qu'on entre dans des prises de positions plus détaillées – lorsque par exemple s'exprime le Pasteur Poupin – des voix discordantes s'expriment. Ce débat prendrait beaucoup de temps. La démarche œcuménique est louable, et nous pouvons être unanimes sur ce point. En même temps, nous devons effectivement être conscients que ces discussions ont lieu dans des pays « tempérés », apaisés, entre des personnes qui ont réfléchi à ce dont elles parlent. Pour autant, nombre d'autres personnes instrumentalisent, sont peut-être moins tolérantes, et nourrissent des conflits et des débats qui font l'Histoire – comme nous en avons connu tout au long de l'histoire des religions sur tous les sujets y compris l'origine de l'Homme.

Jean-François COLOSIMO

Le peuple d'Israël, quoiqu'il ait utilisé des mythes et légendes des lieux où il était en exil, n'a pas cessé de théologiser son expérience. Lorsqu'un Dieu vous dit « Je suis ton Dieu, et j'entre avec toi en alliance », et que ce même Dieu vous envoie en exil, vous pouvez logiquement être tenté de changer de Dieu ! C'est l'expérience irréductible du peuple d'Israël, que de considérer que Dieu est encore plus grand et plus mystérieux. L'exil devient un approfondissement de l'Alliance. Ainsi, on peut trouver du Gilgamesh dans la Bible, mais on ne trouvera pas de l'Israël dans le Gilgamesh.

Qui plus est, on ne cesse d'opposer science et religion en disant : soit le discours des religions est faux et le discours de la science est vrai, soit le discours des religions est vrai et alors le discours de la science est faux. Une expérience biblique d'aujourd'hui serait de parvenir à une théologisation de cette théorie de l'évolution, qui effectivement est de l'ordre du constat. La difficulté d'y parvenir tient au fait que les religions pensent l'origine par rapport à la finalité, et non pas par rapport à l'origine – qui est censée être connue. Or la théorie de l'évolution nous propose une forte présentation de l'origine mais laisse la question de la destination complètement ouverte. D'où la tentation aujourd'hui du *creative design*, pour réintroduire du finalisme. Il nous faut peut-être apprendre, au XXI^e siècle, à vivre sans le « parachute » du finalisme, et à reconnaître que nous sommes, spirituellement parlant pas, guère plus avancés que ne l'étaient les Néandertaliens.

Evelyne TEBEKA

J'ai beaucoup apprécié d'entendre toutes les personnalités ici présentes. Accepter et garder un Dieu qui ne nous fait pas que du bien, dans un monde où il n'y a pas que le bien, c'est encore de l'ordre de la gratuité.

Débat avec la salle

De la salle

Monsieur Bergeret a dit que la Bible était écrite en hébreu. Je suis d'origine de la Terre Sainte et, d'après mes connaissances, les populations à l'époque parlaient araméen. Lorsque Paul est allé en Syrie, je pense qu'il parlait araméen et non pas en hébreu. Je pense donc que la Bible n'a pas été complètement écrite en hébreu.

Par ailleurs Evelyne Tebeka a évoqué Abraham, nom qui vient de l'arabe où il signifierait « tendresse, amour » Abraham n'avait pas deux femmes mais une seule, Sara. Abraham avait également une esclave, Agar, qui lui donnera son enfant Ismaël. Or Abraham envoie Ismaël et sa mère dans le désert, avec un peu d'eau et de nourriture seulement. Est-ce là un père tendre et plein d'amour ?

Evelyne TEBEKA

Le texte a quelque chose de paradoxal et de choquant. Le terme n'est ni arabe ni hébreu, mais *Avraham* peut être compris dans toutes les langues sémitiques. Comment expliquer ce comportement d'un père ? Quel que soit le statut d'Agar et le statut de Sara, Abraham a deux fils qui sont ses fils au même titre : Ismaël et Isaac. Abraham accepte qu'Ismaël parte dans le désert, mais Abraham est un voyant et sait qu'Ismaël ne part pas à la mort. En revanche il accepte qu'Isaac, le fils de sa femme légitime, aille jusqu'à la mort. Il ne sait pas alors si Dieu va le sauver. L'histoire d'Ismaël est douloureuse, mais celle d'Isaac est tragique. D'un côté il peut sembler paradoxal que cet homme accepte que ses deux fils lui soient arrachés. Pourtant c'est le *Avraham*, c'est-à-dire celui par qui va passer la bénédiction. Une fois de plus, il y a un paradoxe dans les textes bibliques. Mais Abraham est l'homme qui obéit à Dieu, et parce qu'il lui obéit, ses deux fils recevront une bénédiction. C'est un homme qui se sépare de ses deux fils – et c'est Isaac qui paraît le plus destiné à la mort – mais aucun d'entre eux ne part à la mort en fin de compte.

Rémy BERGERET

J'ai indiqué que la Bible était écrite en hébreu, parce qu'il s'agissait de l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament a été écrit en grec avec un substrat araméen. Il existe des liens entre l'araméen et l'hébreu, ce sont effectivement des dialectes sémitiques.

De la salle

Le mot « évolution » est revenu au long de cette conversation. Le Professeur de Lumley nous en a donné une description scientifique, mais il était intéressant d'entendre également les représentants des religions. Un paradoxe me semble exister entre leur idée de la religion, de tendre vers une évolution louable et de nécessaire, et cette volonté depuis les origines de s'accrocher à une tradition religieuse, à une lecture mot à mot de textes écrits il y a plusieurs milliers d'année. Dalil Boubakeur, comment expliquez-vous cette difficulté de l'Homme à accepter toute évolution par rapport aux textes qu'il respecte ?

(Passage inaudible : changement de fichier audio)

Dalil BOUBAKEUR

Avant Darwin déjà, avec Lamarck notamment, on parlait de transformisme, sur la base d'un certain nombre de constatations. La réflexion sur l'évolution n'est pas venue comme cela à Darwin : lors de son voyage aux Galápagos il a constaté que certaines espèces étaient en transition, en évolution, en transformation. La dynamique de la vie humaine n'est pas en contradiction avec les données religieuses que j'essaie de vivre, qui sont une vision inscrite dans le temps. Le temps et l'espace sont des dons de Dieu. Le temps et l'espace ne sont mis à la disposition de l'Homme que dans la vision d'un projet divin. Pour nous Musulmans, Adam a certes péché et été déchu sur terre, mais il a été pardonné par Dieu : le pèlerinage à la Mecque, d'ailleurs, passe par le Mont du Pardon. Ainsi Adam et ses descendants ne sont pas tenus au rachat du péché originel et nous n'avons pas, dans l'Islam, la fonction sotériologique du prophète ou – comme chez nos frères chrétiens – d'un rédempteur et d'un sauveur. C'est dans la suite de l'humanité d'Adam que va se faire cette évolution, ce rapprochement de Dieu. Pour nous, sans arrêt, il est dit « l'avenir est à Dieu ». La notion d'avenir, de ce qui est caché, de ce vers quoi nous allons, est très forte dans les données de la mystique. Le temps travaille pour une spiritualisation de l'Homme, et nous ne sommes pas encore suffisamment spiritualisés pour acquérir cette « ultra-humanité », cette humanité parfaite qui méritera la présence de Dieu. Nous sommes dans une évolution plus spirituelle que somatique et matérielle. C'est à notre esprit de progresser, de manifester l'amour de l'Humanité, de se rapprocher de Dieu par l'amour. Nous acceptons les données de la paléontologie mais pour nous, ce qui importe est de savoir ce qu'étaient ces hommes plus que de savoir ce qu'était leur forme. Leur forme nous intéresse beaucoup moins que la pensée, le langage, le récit, la croyance et la foi.

Henry DE LUMLEY

Je pense qu'il faut faire une distinction absolue entre la science de la foi. La science n'a pas pour objectif de démontrer l'existence de Dieu, mais la science ne peut démontrer l'inexistence de Dieu. La science nous permet de retracer l'enchaînement des événements qui se sont passés. Nous avons évoqué les principaux sauts culturels, qui pourraient correspondre aux cycles qui ont amené l'Homme à prendre de plus en plus de responsabilité et de liberté. Tous les peuples de la terre ont acquis au cours du temps le sens de la transcendance : ils ont cherché à savoir pourquoi il y avait quelque chose plutôt que rien. Et ils l'ont attribué à la volonté d'un créateur. Ainsi je pense que tous les textes sacrés doivent être lus comme des langages symboliques. Ces textes, de manière imagée, transmettent un message. Lorsqu'ils ont été écrits, ils n'avaient pas alors les fondements de la science pour pouvoir donner une explication scientifique. Ces textes viennent simplement montrer ce que leur foi enseignait aux hommes, que s'il y avait quelque chose, c'est qu'il y avait un Dieu créateur.

Un intervenant

Pour faire suite aux propos de Dalil Boubakeur sur l'évolution. La notion moderne d'évolution correspond au concept de « devenir » et d'histoire, qui existait avant Darwin : l'être humain est en devenir, l'Homme est une histoire sacrée. Saint Irénée, à la fin du II^e siècle, faisait une interprétation intéressante de la formule « faisons l'Homme à notre image et ressemblance » : nous partons, à notre naissance, avec un « code génétique barre », comportant la raison, la conscience, la liberté, la capacité d'aimer... C'est l'image. Quant à la ressemblance, c'est le travail de l'esprit de Dieu qui progressivement, au fil du temps, va nous faire devenir meilleurs. S'y retrouve le thème de la divinisation, cher à l'Orthodoxie.

Dalil BOUBAKEUR

Un verset du Coran indique que « tout comme nous avons commencé la première création, nous la recommencerons. C'est notre promesse, elle nous incombe. » On retrouve donc bien, dans ce texte religieux, la notion de cycles.

Jean-François COLOSIMO

Bien entendu, le discours religieux a changé de statut. Nous disons, à l'instant, qu'il semble ne jamais y avoir eu de problème là où – depuis quelques siècles – il n'y a eu que des problèmes. Les religions ont vécu un rapport très conflictuel avec la modernité. Jusqu'à la Renaissance environ, les grandes cultures ont en effet vécu une unité entre *logos* et *mythos*, entre la raison et le mythe. L'explication rationnelle du monde suivait l'ordre des représentations symboliques. Par exemple, l'Homme était au cœur de l'Univers. Il était le couronnement de la création. A partir de la Renaissance, l'essor de la science a provoqué une déstabilisation complète de cette représentation. S'est installé un rapport extrêmement difficile entre la raison et la représentation, ce que l'on appelle « révélation », « mythe », « symbole » etc. Cette opposition a connu plusieurs soubresauts importants, avec Copernic et Galilée par exemple. Le dernier soubresaut est apparu avec la théorie de l'évolution. Aujourd'hui, ce divorce entre le *logos* et le *mythos* ne touche pas seulement la science mais tous les ordres de la réalité humaine : la vie politique n'obéit pas à des représentations transcendantes. Et la transcendance n'est pas l'apanage des religions : la Troisième République, ainsi, avait des invisibles comme la Patrie, la République... Aujourd'hui, personne n'irait mourir pour cela. Se produit donc un effacement des invisibles. L'Homme est rendu à lui même dans un univers où sa propre existence ne semble pas justifiée. Cela pose question. Une des réponses – la mauvaise – des religions, et de rationaliser le texte contre tout : c'est le littéralisme ou le fondamentalisme. Tous les corps religieux qui participent de textes sacrés révélés connaissent cette tentation, et ne la connaissent pas tous de manière égale : chez certains la tentation est plus forte, cela dépend de la difficulté de la relation à la modernité.

Jean-Claude GUIBAL

C'est comme cela que j'avais compris cette question : comment se fait-il que les religions, en prônant des idées consensuelles, puissent donner lieu à des tensions ? La religion est porteuse de sens pour les humains et les groupes humains, mais la politique peut instrumentaliser la religion.

De la salle

Jean-François Colosimo nous a dit que nous étions des êtres en destination, plutôt que des êtres en provenance. Au vu de l'actualité, cette destination conduirait-elle l'Homme vers une perte progressive de ses valeurs ou de son humanité ? Pouvons-nous encore croire en l'Homme, dans nos sociétés contemporaines ? Les religions vont-elles œuvrer – alors qu'elles ont commis un certain nombre d'atrocités, avec l'Inquisition notamment – pour permettre à l'Homme de devenir un être en relation, un être de partage et de compassion, et non un être en soi enfermé dans son individualisme ?

Jean-François COLOSIMO

Nous avons appris au XXe siècle que l'on pouvait écouter Mozart à midi et torturer à 14 heures. Il y a bien lieu de désespérer de l'Homme et de la figure de l'Homme, surtout si l'on s'en tient à une conception purement humaniste qui a fait faillite. C'est l'expérience tragique du XXème siècle, et de ce point de vue nous sommes toujours au bord du précipice. Mais je crois que les grandes institutions religieuses ont appris de leurs erreurs et sont moins enclines à s'engouffrer dans une forme de confessionnalisme. Je ne crois pas néanmoins qu'elles aient toutes les réponses : ce dialogue avec la science me semble par conséquent très important. Nous sommes entrés dans un monde de l'incertitude, mais cette incertitude est peut-être ce par quoi nous nous relions le mieux à ces grands ancêtres que nous a montrés le Professeur de Lumley. Cette incertitude est peut-être l'aiguillon de l'Histoire, qui fait que nous sommes en provenance mais surtout en destination.

Un intervenant

L'Histoire nous apprend toutes les difficultés et les conflits qui ont pu exister, mais on se plaît malgré tout à faire du « positif ». Pour revenir aux textes, une phrase nous apprend beaucoup ce que doit être l'Homme, avant même sa création : « Dieu dit : que la lumière soit ! Et la lumière fût. » Cette lumière n'est pas la lumière éclairante, mais la lumière de la connaissance et de la conscience. Elle doit être avant même la naissance de l'Homme.

Evelyne TEBEKA

Dieu n'a pas dit que l'Homme était bon, mais que « la lumière » était bonne. Peut-être que la lumière de la connaissance du bien, non pas mêlée au mal, est bonne. Nous pourrions ici déboucher sur l'arbre de la connaissance du bien et du mal. N'est-ce pas l'arbre de la confusion du bien et du mal ? C'est une tout autre histoire.

Jean-François COLOSIMO

C'est la formule de Pascal : l'Homme est défini par ce qui le dépasse, qu'on l'appelle la lumière, la connaissance, l'ailleurs, l'inouï, la révélation, la prophétie, l'incarnation... Nous sommes tous dans l'attente d'autre chose que nous.

De la salle

Le temps de parole a été consacré en très grande majorité aux mythes et aux religions, et de façon minoritaire au volet scientifique de ces questionnements. Monsieur de Lumley, de toute cette histoire passée, parvenez-vous à nous donner une vision d'avenir de l'Homme ?

Henry DE LUMLEY

Toute espèce est apparue un jour, a évolué, s'est diversifiée puis a disparu. L'Homme, qui fait partie du monde vivant, doit subir cette même évolution. L'évolution de l'Homme est liée à certains facteurs, le climat par exemple. L'Homme modifie aujourd'hui le climat. Le principal facteur d'évolution qu'est la sélection naturelle est aujourd'hui contrarié, par exemple, par les

médicaments. Ainsi, l'évolution de l'Homme sera de moins en moins liée à la sélection naturelle. L'Homme est capable aujourd'hui d'agir sur son patrimoine génétique. Nous pouvons difficilement imaginer son avenir, car l'Homme est devenu un « apprenti sorcier », qui est un peu le maître de son évolution. C'est un problème d'éthique de savoir jusqu'où il peut aller.

De la salle

Les propos qui ont été tenus se fondent sur le facteur historique. Certains d'entre vous ont mentionné la notion du temps – temps qui n'aurait pas existé. Je souhaitais évoquer certaines religions qui, en Asie et en Inde en particulier, considèrent que le temps n'existe pas. Les gurus de l'hindouisme sont capables aujourd'hui de faire évoluer leur compréhension de leur environnement, et peut-être leur rapprochement avec Dieu, en transcendant l'aspect du temps et de l'espace. Cet aspect de l'évolution pourrait-il être intégré dans le cadre des religions ici présentes ?

Jean-François COLOSIMO

Le don d'ubiquité, la bilocation, le voyage inter-séculaire sont aussi connus dans les récits hagiographiques Chrétiens occidentaux et orientaux, Musulmans et Juifs. La conception du temps, effectivement, est clairement autre en Asie. Néanmoins notre principale difficulté aujourd'hui dans nos relations avec l'Asie n'est pas de débattre de nos conceptions divergentes du temps. Elles tiennent plutôt à la discussion sur nos conceptions de la personne humaine, et au fait de savoir s'il y a universellement ou non des droits de l'Homme. Les questions du temps et celles du droit s'articulent-elles ? Je ne le sais pas. Mais je sais que dans la civilisation mondiale vers laquelle nous allons, qui doit se faire dans le respect des cultures, il y a une aspiration universelle à rentrer dans quelques bienfaits considérés comme universels et qui sont issus de cette expérience des peuples de la Bible – qui n'ont pas affaire avec un temps circulaire, qui n'ont pas affaire avec un Dieu inconnu, ni avec l'évanescence des choses, mais qui ont plutôt affaire avec la croyance ferme qu'un visage humain est irréductible et n'est certainement pas un avatar ou une illusion. Pour le reste, toutes les cultures ont quelque chose à nous apprendre.

De la salle

Dans les livres saints et notamment la Bible, le personnage de Job m'a toujours étonné. Nous parlons ici de la création, et j'ai apprécié la conclusion de Dalil Boubakeur qui a parlé d'amour entre les hommes. Dieu est amour, mais Dieu est aussi justice. Comment se fait-il que, de tous temps, Dieu ait accepté qu'il y ait un esprit totalement opposé à lui – quel que soit le nom qu'on lui donne ? Comment se fait-il que Dieu communique avec lui, et permette à Job de commettre toutes les misères du monde ? Comment se fait-il que cet esprit soit présent, dès l'origine, dans le Jardin d'Eden ? Cela me questionne profondément sur la nature de Dieu, la nature du bien et la nature du mal. Il y a là, pour moi, un mystère.

Dalil BOUBAKEUR

Pour nous, Dieu est absolu en sa volonté et ne se reconnaît qu'un devoir, celui de la miséricorde. Dans la conception monothéiste en particulier celle de l'Islam, Dieu a voulu réserver à l'Homme sa liberté. Dans nos textes sacrés de la création, Dieu – par sa volonté – a voulu créer cet être. Les

anges n'étaient pas d'accord avec cette création, qui devait apporter du désordre et du mal. Dieu néanmoins a voulu créer l'Homme en le dotant de la science des noms, de la connaissance. Ainsi, Dieu inscrit en l'Homme la liberté et la connaissance. Dès lors, le sens de notre vie est d'agir, d'aller dans le sens de l'amour de Dieu et de l'amour des êtres humains. Nous sommes là pour être frères et non pour répandre le sang. Comme le disait Emile Durkheim, nous sommes là pour former des sociétés. Notre société a des problèmes et des incertitudes : en France par exemple, se pose la question de l'arrivée d'êtres humains venus de toutes les parties du monde, qui parfois n'ont pas les mêmes croyances et qui parfois dérangent. Mais les lois de Dieu pour la réunion des peuples sont le rapprochement en groupes et en sociétés. La société est un phénomène fondamental. En France, elle est particulièrement importante aujourd'hui. C'est en effet dans le cadre sociétal que forment les êtres humains que le mal peut être évincé, et que peuvent se créer les conditions de la vie commune et du partage des valeurs. Des religions, en France, ont ainsi choisi la loi républicaine comme étant le consensus commun qui nous réunit, face aux facteurs de division. Il faut réfléchir à notre société, qui est une société du vivre ensemble. Rémy Bergeret a évoqué Darwin mais le plus important pour l'Homme n'est pas l'évolution ou le transformisme : c'est l'adaptation. Et je suis d'accord pour que nous formions une société d'adaptation commune, pour que nous vivions ensemble dans la paix. Cela serait peut-être une préfiguration de cette « ultra-humanité » dont parle Teilhard de Chardin, une Humanité parvenue au stade de l'amour réciproque. C'est peut être une utopie mais il faut la garder dans le cœur. La destinée de Job a été malheureuse : la question « pourquoi, mon Dieu ? » a été posée dans toutes les religions. Dans toutes les religions, les prophètes, l'être humain, ont souffert. Ce qui le sauve, c'est sa foi en Dieu et cet amour de l'Humanité.

Evelyne TEBEKA

L'histoire de Job est une histoire d'amour, mais il n'y a pas d'amour heureux. Job est un croyant profond. Ses amis lui disent qu'il est éprouvé parce qu'il fait le mal. Cela n'est pas vrai. On peut avoir l'impression que Dieu écoute Satan et torture Job pour « s'amuser », mais ce n'est pas cela. Dieu veut démontrer qu'il y a un être qu'il aime, et qu'il aime dans la gratuité, dans la joie mais aussi dans le malheur. Job se révoltera et se mettra en colère, mais refusera de renier son Dieu. Les histoires d'amour sont souvent un cheminement très dur, et les histoires bibliques sont des coups de poing. Job ne renie pas Dieu, et Dieu ne renie pas Job. L'un et l'autre démontrent qu'ils s'aiment, dans le bonheur comme dans le malheur, dans la richesse comme dans la pauvreté.

Jean-Claude GUIBAL

Pour ma part, je relierais l'histoire de Job au bien et au mal, c'est à dire à la liberté : la nécessité du mal, c'est le prix à payer pour être libre. Quant à la relation du groupe à la victime je vous invite à relire René Girard, en particulier *La violence et le sacré*. Sa thèse met en évidence le caractère révolutionnaire du Christianisme, qui considère que la victime n'est pas responsable. Le bouc émissaire n'est pas le mauvais ; il est simplement nécessaire à la cohésion du groupe.

De la salle

Je suis un « mi-crétant » et non pas un mécréant, et j'essaierai de représenter le point de vue athée. Au Louvre sont exposées les tablettes d'Hammourabi. Le Décalogue a été écrit 15 siècles avant Moïse, ce qui fait beaucoup douter de Dieu parlant à un humain, et d'une religion révélée.

Au Louvre également, les tablettes de la bibliothèque de Ninive nous donnent 3 000 ans d'histoire de Sumer. L'histoire du Paradis ne se termine pas, dans la version non-traduite par un esclave juif, par l'éviction d'Eve coupable, chassée du Paradis. Bien au contraire, dans l'histoire sumérienne, Dieu remercie Adam et Eve d'avoir enfin la connaissance et de pouvoir l'adorer en toute connaissance de cause. De même que la lutte de Caïn et Abel, dans l'histoire sumérienne, se termine par un bon repas et non par un assassinat. Il y a là un détournement qui a plus de 3 000 ans d'histoire, qui a ostracisé les femmes à travers tous les monothéismes. Il serait peut-être temps de rectifier cette erreur historique.

On peut également voir au Louvre une tête d'homme sur un corps d'animal, avec deux ailes repliées le long du corps : le Chérubin. A partir de cette faribole, fabriquée par le roi Assuréus pour effrayer les ennemis ont été déclinées des « flopees » d'anges ont été construites (Gabriel, Emmanuel...)

Et s'agissant de l'Islam, comment pourrait-on voir Dieu envoyer Djibril (Gabriel) dans la grotte de Hira, dicter à Mahomet un texte dont on voit bien qu'il faut l'interpréter ? Dieu ne commet pas de faute d'orthographe, ne confond pas « *calb* », « *calbein* » et « *cleb* » comme c'est le cas dans le Coran. Dieu ne se trompe pas de géographie. Ainsi on peut démontrer très vite que le Coran n'est pas divin. Quant aux Chrétiens, on peut vérifier que dans les quatre Evangiles il n'est jamais question du péché originel.

Tous ces mythes sont communs à Sumer. Il est bien dommage que toutes ces religions se soient développées, étant pratiquement toutes des sectes de ce culte sumérien – que cela soit le Judaïsme, le Christianisme ou l'Islam. Chacune prétend avoir eu la révélation et prétend avoir quelque chose de divin : je mets en doute cette relation divine.

Un intervenant

Les conditions historiques d'apparition de ce que vous appelez des religions « faribole » sont de mieux en mieux connues, et c'est tant mieux. Ces connaissances ne sont pas des contre-valeurs ni des contre-preuves de quoi que ce soit. Je pense qu'aucune religion ne prétend à une positivité scientifique, et aucune science n'entend se substituer au fait religieux. Très heureusement nous avons appris beaucoup sur la constitution des textes, mais les textes ne sont rien sans les véhicules qui les portent à travers l'histoire, sans l'interprétation à laquelle ils donnent lieu. Personne ici n'a la prétention d'avoir reçu lui-même une révélation divine. Tant mieux que les sciences nous permettent de mieux comprendre les textes, leur environnement de naissance, leur signification d'alors et leur destination de signification à travers l'histoire.

Jean-Claude GUIBAL

Monsieur, vous dites être athée mais niez-vous l'apparition dans l'histoire de l'évolution humaine de la dimension religieuse, du besoin de transcendance, de la préoccupation funéraire ? Niez vous qu'il y ait, dans la composition de l'humain, cette aspiration à une explication, et cette dimension religieuse ? Les religions sont une réponse à ce besoin de religiosité, à tel point qu'on peut se demander parfois si l'athéisme n'est pas à sa manière une religion.

Roland POUPIN

Le Code d'Hammourabi est antérieur à la Torah mais il y a une différence entre les deux. Dans le premier, c'est Hammourabi le garant de la loi. Dans la Torah, Moïse n'entre pas sur la terre où la Torah va être appliquée. Ce livre est donné comme étant d'origine transcendante, parole de foi. Du fait de cette origine transcendante, on entre dans une terre qui sera régie par une loi dont aucune instance humaine – et donc totalitaire – ne sera la garante. Une synthèse finit par s'opérer dans l'Israël ancien qui est, en termes modernes, une monarchie constitutionnelle. Une différence essentielle se dessine donc entre le Code d'Hammourabi, où le pouvoir totalitaire est garant de la loi, et un système où la loi est au dessus des sujets y compris du roi. Les données légales ou mythiques de l'Antiquité sont donc sujettes à des interprétations et à des relectures, et cela vaut pour les autres exemples que vous avez cités. Le matériau mythique est le même – que cela soit chez Ovide ou dans diverses civilisations contemporaines – qui fait que l'Humanité se ressemble. Lorsque vous évoquez les textes de la Genèse, qui effectivement se retrouvent dans la littérature sumérienne, se pose la question de l'interprétation, de la façon dont le texte sera repris pour parler de l'Homme. Ainsi le texte de la Genèse précise, dans le Déluge, que Dieu se repentit d'avoir fait l'Homme : on nous présente donc une ambiguïté de la réalité, qui se traduit dans des discours comme celui du péché originel. Cela nous situe face au tiraillement dans lequel nous sommes. La lecture de cette tradition sumérienne, égyptienne également, et de cet ordre là dans le texte biblique : on nous propose autre chose, on nous propose même de « rattraper le coup » car le projet – avec ce repentir de Dieu – a quelque peu échoué. C'est une relecture qui, progressivement, nous ouvre vers la possibilité d'un monde meilleur.

Enfin je ne suis pas du tout d'accord avec vos propos sur l'ostracisme vis-à-vis des femmes.

(Passage inaudible : changement de fichier audio)

De la salle

Monsieur de Lumley, vous datez de – 33 000 ans l'apparition de la pensée mystique. A cette époque l'Europe était peuplée de Néandertaliens. Etaient aussi arrivés des hommes modernes, qui venaient d'Afrique. Le progrès dont vous faites état est-il à mettre au crédit des Néandertaliens ou bien des hommes modernes ?

Henry DE LUMLEY

Vers 35 000 ans, s'installent en Europe les premiers hommes modernes, Cro-Magnon, qui remplacent assez brutalement les Néandertaliens. Ces hommes modernes ont installé et apporté de nouvelles dimensions – la parure, l'art mobilier et pariétal, la musique – qui correspondent à l'explosion de la pensée symbolique. Néanmoins, bien avant, il existait déjà sans doute des récits mythiques et un balbutiement de la pensée symbolique. Un aven sépulcral a été trouvé en Espagne – la Sima de los Huesos – où 30 corps d'*Homo erectus* ont été précipités : au milieu des ossements, un magnifique biface en quartzite rouge a été trouvé, qui n'a jamais été utilisé ; il s'agit manifestement d'une offrande funéraire. Nous pouvons dire que les balbutiements de la pensée symbolique sont apparus il y a 300 000 ans. Toute l'histoire de l'humanité est faite d'une évolution progressive de recherche de la beauté, de la liberté, jusqu'à l'homme moderne puis avec les premiers peuples agriculteurs et pasteurs qui ont inventé la céramique. C'est un continuum avec des sauts culturels.

Jean-Claude GUIBAL

A quand remonte la première « étincelle » ?

Henry DE LUMLEY

C'est peut-être lorsqu'un *Homo habilis*, il y a 2,5 millions d'années, a voulu manger de la viande et a fabriqué un outil pour racler des os. L'outil manufacturé, qui s'inscrit dans une chaîne opératoire, est propre à l'Homme. Cet outil, fabriqué par une succession de gestes correspondant à une stratégie, en fonction d'un projet repoussé dans le temps, introduit dans l'histoire de l'Univers et l'histoire de la vie la dimension culturelle. Alors que toute cette histoire était un continuum, l'Homme y apporte il y a 2,5 millions d'années une dimension culturelle. C'est aussi l'émergence de la pensée conceptuelle dans l'histoire de l'Univers.

Jean-Claude GUIBAL

Il ne s'agissait donc pas d'une pomme, mais de viande et d'os : c'est donc aussi affaire de gourmandise.

Dalil BOUBAKEUR

La transformation anatomique du crâne, avec l'apparition du larynx, a permis au même moment l'apparition du langage qui a complètement séparé l'Homme de l'animal. Apparaît également un os ioïde, qui est absolument unique chez l'être humain, où se fixent les cordes vocales. L'Homme acquiert ainsi une possibilité de langage et de communication. Avec la libération de la main, le tour était joué. Je pense que c'est à ce stade là qu'apparaît l'Homme, un homme communiquant et peut-être un homme priant.

Henry DE LUMLEY

Depuis 2,5 millions d'années, avec l'émergence de la pensée conceptuelle, l'invention de l'outil, le langage articulé, l'Homme se construit. Toutes les conditions anatomiques sont réunies chez *Homo habilis* pour la parole. Cette évolution se construit avec l'acquisition de la beauté, l'émergence du sens de l'harmonie vers 1,5 million d'années, la domestication du feu et la mise en place des traditions culturelles régionales vers 400 000 ans, les balbutiements de la pensée symbolique avec l'offrande funéraire de la Sima de los Huesos il y a 300 000 ans, les premières sépultures vers 100 000 ans, et vers 35 000 ans l'apparition de l'art pariétal, de la parure, de la musique. Cette construction de l'Homme se poursuit. Dans nos activités de chaque jour nous contribuons à construire l'Homme. En organisant cette conférence, Monsieur le Maire, vous aidez à construire l'Homme.

De la salle

Vous nous avez exposé des connaissances religieuses et des connaissances scientifiques. N'est-il pas difficile pour une science expérimentale de concevoir un autre mode de connaissance que la voie expérimentale ? Et pour une connaissance religieuse, n'y a-t-il pas un chemin qui n'ait pas été exploré ?

En outre, lorsque les chercheurs s'exposent des faits entre eux, il y a tout un étage de connaissances et non pas simplement un exposé de faits : on dépasse très vite les lois pour arriver à d'autres niveaux. Je m'étonne donc que Monsieur le Pasteur interdise à la science d'aller plus loin ; je ne savais pas que vous étiez positiviste.

Henry DE LUMLEY

Le scientifique essaye d'expliquer ce qui s'est passé : il reconstitue le fil de l'histoire des événements. Pour autant il a le droit de se demander « pourquoi ? ». Et c'est en s'adressant aux religions que l'on peut essayer d'appréhender cette question.

Jean-Claude GUIBAL

Merci à vous tous.

Index

L'orthographe des noms et termes suivants n'a pu être vérifiée :

« *calb* », « *calbein* » et « *cleb* » 30

SOURIEZ ! VOUS ÊTES SURVEILLÉS !

Samedi 9 octobre 2010

SOMMAIRE

Alex TÜRK Sénateur, Docteur en droit public, Président de la Commission Nationale de l'Informatique et des libertés	2
Henri OBERDORFF Professeur de droit public à l'Université Pierre Mendès-France de Grenoble, Membre du Comité de rédaction de la <i>Revue du Droit Public</i>	5
Nicolas ARPAGIAN Rédacteur en chef de la revue <i>Prospective stratégique</i> , Directeur scientifique du cycle « Sécurité Numérique » à l'Institut National des Hautes Etudes de la Sécurité et de la Justice (INHESJ), et auteur du <i>Que Sais-Je ?</i> sur la cybersécurité.	7
Débat avec la salle	14

Alex TÜRK

Je vous remercie de m'accueillir pour vous exposer quelles sont les préoccupations de la CNIL face au développement de la société numérique. Je souhaite vous expliquer pourquoi mes seize collègues membres de la CNIL et moi-même sommes particulièrement angoissés face au développement de certaines technologies.

Deux mots me semblent clés dans ce contexte : transparence et opacité. Si l'on veut réellement maintenir l'idée d'une démocratie dans l'ère numérique, il est nécessaire, en matière de fichiers, notamment régaliens, d'assurer une réelle transparence. Autrement dit, la transparence de l'Etat constitue la première condition. La deuxième condition est l'opacité du citoyen, qui ne doit pas être lui-même transparent vis-à-vis de l'autorité publique ou des autorités privées. On ne doit pas entrer dans la sphère de liberté de chaque citoyen, ce que les canadiens appellent « la privacité ». Cette idée d'opacité, qui peut paraître paradoxale, est essentielle à nos yeux. Si l'Etat voit au travers du citoyen, alors il a perdu son identité, son intimité. Cela s'est produit dans un certain nombre de dictatures, avant même qu'existent les technologies que nous abordons.

Pour mesurer l'impact des technologies nouvelles sur nos libertés, il convient d'apporter deux précisions :

- il est nécessaire de mettre de côté toute idéologie politique : tout le monde a envie d'assurer le meilleur équilibre possible entre la sécurité et la liberté ; les technologies que nous évoquerons ultérieurement sont autant utilisées dans des pays de gauche que de droite ;
- il n'existe aucune bonne ou mauvaise technologie ; seul l'usage que l'on en fait peut poser problème ou non ; par exemple, la même technologie, les puces RFID, peut servir à pister un salarié dans ses déplacements 24 heures sur 24 comme une personne atteinte d'une maladie entraînant une perte partielle de conscience.

Les quatre technologies qui nous préoccupent actuellement sont les suivantes :

- la vidéosurveillance ;
- la biométrie ;
- la géo-localisation ;
- l'ensemble du réseau, c'est-à-dire la problématique des moteurs de recherche et des réseaux sociaux.

La vidéosurveillance fait l'objet de nombreux débats et est la technologie la plus ancienne. Elle se développe dans de nombreuses communes de France parce que les maires sont soucieux de la sécurité de leurs concitoyens. Sans mésestimer les problèmes qu'elle peut poser, la vidéosurveillance, contrairement aux autres technologies, peut être totalement encadrée juridiquement. Je dois ainsi prochainement signer une convention avec le Président de l'Association des Maires de France, pour adresser un guide de la vidéo-protection à l'ensemble des maires afin qu'ils puissent cadrer l'utilisation de ce système. Par ailleurs, si le texte actuellement en

discussion aboutit, la CNIL disposera d'un pouvoir de contrôle national sur la vidéosurveillance. Enfin, si demain les pouvoirs publics et l'opinion publique considéraient qu'il existe un véritable danger pour nos libertés, alors une loi permettrait d'y renoncer.

Moins connue mais se développant de manière exponentielle, la biométrie a fait l'objet de 50 dossiers en 2005 contre 4 000 en 2009. Il s'agit de l'utilisation de certains éléments du corps humain pour déterminer l'identité d'une personne. La biométrie peut-être l'empreinte de l'index comme du réseau veineux, du contour de la main, en lien avec l'ADN, la silhouette, l'iris, etc. J'ai appris que des chercheurs travaillaient sur les odeurs des personnes. En la matière, il n'existe pas de limite. Dans certains cas, des dérives peuvent être observées comme pour l'utilisation des empreintes digitales. On peut ainsi les reproduire relativement facilement, à partir de traces laissées sur un verre, et usurper de cette façon une identité numérique, sans que la personne puisse faire valoir qu'elle est victime. Nous devons donc étudier chaque système biométrique en fonction des dérives possibles. Plus l'impératif de sécurité est fort, plus nous accepterons des systèmes fiables mais intrusifs. Inversement, nous interdisons l'utilisation d'un tel système lorsque l'enjeu ne le mérite pas.

La technologie de la géo-localisation nous angoisse particulièrement. En effet, les dangers y sont les plus importants. Elle consiste à repérer une personne dans l'espace, en différé ou en temps réel, *via* différents instruments, par des utilisations indirectes comme le téléphone portable, la carte bancaire, la vidéosurveillance, la biométrie, les outils internet et les réseaux sociaux, etc. Il existe également des dispositifs de géo-localisation comme le système de repérage GSM et les puces RFID. Celles-ci ont une taille inférieure à un grain de riz. Or ces systèmes permettent de suivre des personnes à leur insu. Ces techniques se développent à une vitesse phénoménale actuellement.

Les experts affirment que d'ici dix ans, il sera possible grâce aux nanotechnologies de créer des systèmes invisibles à l'œil nu. La miniaturisation entraîne l'invisibilité, laquelle entraîne l'irréversibilité. Tel est le danger qui guette notre société numérique. Nous risquons ainsi de perdre toute certitude d'avoir le bénéfice de notre *incognito*, de notre anonymat. Nous n'aurons plus la possibilité de nous voir, nous parler dans le cercle intime sans être certains d'être seuls. Je considère qu'il s'agit d'un changement profond de notre société, qui altère de manière considérable et irréversible deux libertés fondamentales : la liberté d'expression et de circuler. Nous avons attiré l'attention du Gouvernement sur ce sujet, en lui demandant de prendre contact avec les autres gouvernements de l'Union Européenne, de se rapprocher des pays asiatiques et des Etats-Unis pour réfléchir aux impacts avant d'aller plus loin dans l'utilisation de ces technologies.

La dernière technologie qui nous préoccupe concerne le réseau : les moteurs de recherche et les réseaux sociaux. Lorsque l'on a déposé des informations personnelles dans le système, il est absolument impossible d'avoir la garantie de pouvoir en sortir ensuite.

Le danger principal est que l'homme de la rue n'a pas nécessairement conscience de ces enjeux. Aujourd'hui, les développements dans le domaine des nouvelles technologies sont silencieux, quasiment invisibles, mais néanmoins réels. Si nous n'y prenons garde, nous risquons de basculer dans une société dont on ne connaît pas les contours, avec le risque de ne plus pouvoir jouir de nos libertés fondamentales. Or les technologies doivent nous servir au contraire à mieux vivre, à profiter de nos libertés. Je suis totalement hostile à l'idée qui se répand actuellement selon laquelle nous devons adapter nos libertés fondamentales au développement des technologies nouvelles.

Jean-Claude GUIBAL

Je vous remercie d'avoir posé le problème avec autant de force. Nous sommes nombreux à partager votre point de vue.

Henri OBERDORFF

Je me demandais en écoutant vos propos si nos démocraties n'étaient pas devenues des sociétés de surveillance. Nous pouvons nous demander si nous ne sommes pas devenus des enfants d'Orwell dans la mesure où nous laissons des traces partout. Nos démocraties, qui étaient des sociétés de liberté depuis 1789, ne sont-elles pas en passe de devenir des sociétés de surveillance des personnes et de leur comportement ? Des lois se succèdent sur la sécurité. Le dernier projet de loi est intitulé « *Loi d'orientation et de programmation pour la performance de la sécurité intérieure* ».

Or dans les démocraties, il est nécessaire d'équilibrer liberté et sécurité. On peut avoir le sentiment que, au nom de la sécurité, la surveillance l'emporterait sur la liberté. La question qui se pose alors est la suivante : nos sociétés sont-elles encore démocratiques lorsque la surveillance est développée à ce niveau ? La situation est complexe en la matière car les citoyens eux-mêmes demandent beaucoup de sécurité et, d'une certaine manière, acceptent et tolèrent d'être largement surveillés. Ils considèrent en effet que n'ayant rien à se reprocher, leur surveillance ne remet pas en cause leur liberté.

Il me semble que la surveillance devient de plus en plus sophistiquée et qu'il est difficile d'y échapper. Les citoyens l'acceptent et la facilitent sans prendre la mesure du risque de dévier vers une société de surveillance. Pour l'éviter, le seul moyen est la vigilance citoyenne, qui peut rappeler la nécessité de respecter les libertés.

La surveillance généralisée se développe dans toutes les démocraties alors que l'on pouvait penser que c'était l'apanage des régimes autoritaires. Ce développement est validé par une quête de sécurité publique ou privée. Les événements du 11 septembre 2001 ont justifié que l'on recourt à tous les moyens pour garantir la sécurité. Le rejet de l'insécurité est déterminant. L'apparition de nouvelles formes de délinquance, jusqu'à la cybercriminalité, justifie également le recours à des outils permettant de prévenir très en amont. La tolérance zéro en matière de sécurité a des conséquences en matière de surveillance. Un marché privé de la sécurité se développe parallèlement aux services publics de police. Les effectifs de sécurité privé sont quasiment équivalents de ceux de la sécurité publique (180 000 pour l'un contre 220 000 l'autre).

Cette quête de la sécurité maximum est facilitée par les nouvelles technologies inventées pour certaines spécifiquement dans ce but ou utilisées aussi pour ce but comme dans la géo-localisation. La perquisition d'un disque dur à distance ou la surveillance des usages par Internet sont d'autres exemples.

Cette quête est non seulement acceptée, mais alimentée par les citoyens eux-mêmes. Au-delà de la demande, je relève un comportement inconscient, involontaire des citoyens qui acceptent de laisser beaucoup de traces. Nous sommes pistés, y compris par des informations laissées de manière ludique, sympathique, agréable. La participation aux sites sociaux est intéressante à cet égard. Les citoyens se plaignent que l'on connaisse des éléments sur eux, mais ils alimentent leur propre surveillance, en donnant des informations. Nous vivons dans une société où il est important de se montrer, de se mettre en scène. Or cela implique de diffuser des informations, sans avoir conscience qu'il est très difficile de disparaître de la planète Internet, de la société numérique lorsque l'on a commencé à y paraître. Il s'agit d'une société de transparence, avec ses aspects

pervers et ses dangers. Combien de salariés ont déjà été licenciés simplement parce qu'ils avaient laissé certaines informations sur Facebook ?

Pour équilibrer de cette société de surveillance, une certaine vigilance citoyenne est nécessaire pour empêcher son avènement et sa dimension incontrôlable. La société de surveillance est à nos portes. Certaines de nos libertés sont d'ores et déjà menacées. La liberté d'aller et venir est de plus en plus surveillée, dans les villes, les magasins, etc. Le projet de loi LOPPSI remplace modestement le terme « vidéosurveillance » par « vidéo-protection », moins agressif. Il n'en demeure pas moins dans ce projet de loi la volonté de multiplier par trois le nombre de caméras de surveillance sur le territoire français.

Dans les facultés de droit, on enseigne aux étudiants le respect de la vie privée. Or certains considèrent que, d'ici quelques années, la vie privée n'existera plus parce que les citoyens l'accepteront. L'intimité disparaît progressivement. J'évoquais le stockage de profils, mais aussi les interceptions de communications téléphoniques. De ce point de vue, le champ de la vie privée se restreint. Le projet de loi LOPPSI offre la possibilité pour les autorités de police de surveiller à distance les ordinateurs alors que la Cour constitutionnelle allemande a interdit ce moyen de surveillance.

La vigilance citoyenne et démocratique existe, mais sporadiquement. Le fichier EDVIGE témoigne d'éléments intéressants de ce point de vue, de même que la réaction des enseignants sur la base élèves. Cela suppose un encadrement de qualité des technologies de surveillance, délicat à mener. En effet, l'arsenal juridique français est développé avec une législation sur l'informatique et les libertés, sur les communications électroniques, sur la vidéosurveillance, etc. Elle est régulièrement adaptée. Cependant, le législateur reste souvent à la traîne par rapport aux avancées technologiques. En plus, il n'est pas certain qu'une législation trop pointilliste soit adaptable. Elle est peu lisible pour le citoyen. Parallèlement, les institutions qui en ont la charge disposent-elles de véritables moyens de contrôle ? Depuis 30 ans, la CNIL a observé 1 300 000 fichiers, soit environ 80 000 par an. Je doute d'un contrôle satisfaisant sur ces fichiers ou ces traitements automatisés.

Il me semble que la loi de 1978 était facile à adapter aux évolutions technologiques. Cela suppose de protéger les droits des citoyens à l'information, d'accès aux différents outils, de contester les usages qui en sont faits, etc. Peut-être faut-il aussi imaginer de nouveaux droits, comme le droit à l'oubli envisagé par le Président de la CNIL et la Secrétaire d'Etat aux prospectives. Il sera difficile à mettre en œuvre et suppose des cyber-citoyens conscients des enjeux de leur utilisation des nouvelles technologies.

Pour conclure, plutôt que d'affirmer « *Souriez ! Vous êtes surveillés !* », je préférerais : « *Souriez ! Vous êtes libres !* ».

Jean-Claude GUIBAL

Il ne vous a pas échappé que le slogan « *Souriez ! Vous êtes surveillés !* » se voulait provocateur, sinon espiègle.

Nicolas ARPAGIAN

Sans endosser le rôle d'avocat du diable, je souhaiterais apporter un autre éclairage, pas nécessairement opposé, mais en tout cas contradictoire. Il viendra compléter les précédentes interventions par petites touches pour montrer que nous pouvons avoir des interprétations différentes de la situation.

On nous a dit que le monde du contrôle s'annonçait. Or, dès 1915, bien avant la loi de 1978, la France avait créé une section de contrôle télégraphique. Ce service avait pour mission de surveiller les correspondances privées internationales en provenance, à destination ou transitant par la France, les correspondances des prisonniers de guerre, la télégraphie privée nationale et la radiotélégraphie, c'est-à-dire globalement tous les canaux de communication de l'époque. Cela signifie que ce que le philosophe allemand Ulrich Beck avait appelé « la colonisation étatique » n'avait fait que progresser, les Etats revendiquant le droit de contrôler les informations mises en circulation.

On a dit que la démocratie était en danger, que les états devenaient totalitaires. Pourtant, il est un acteur que nous n'avons absolument pas évoqué : les entreprises. L'opérateur le plus important dans le domaine de la compilation des données, de la surveillance reste avant tout un acteur privé. Une entreprise comme Carrefour gère 13 millions de cartes et dispose d'une vision exhaustive de votre vie privée. L'Etat intervient loin derrière, avec un dispositif souvent contraint par des limitations budgétaires. Par ailleurs, l'empilement, le croisement des technologies est également important. On recherche de plus en plus à utiliser des dispositifs croisés.

Nous n'avons pas non plus expliqué pourquoi nous recourons à ces dispositifs. Il s'agit de créer de la sécurité. Il convient de distinguer ici la sûreté de la sécurité. La sûreté consiste à placer des barreaux aux fenêtres pour que vous soyez à l'abri. La sécurité relève du sentiment. Selon votre âge, votre corpulence, votre état de santé, votre sexe, le sentiment de sécurité est différent. Chacun demande un dispositif à sa mesure. Pour les uns, il devra être permanent ; pour les autres, il devra être ponctuel. Il revient alors à l'écu d'assurer un équilibre entre la demande légitime de tous.

Nous avons évoqué le respect de la vie privée et avons mentionné Facebook. Sur un milliard d'internautes, 600 millions sont sur ce réseau, dont 6 millions en France. Ces personnes ont fait le choix de s'inscrire. Elles doivent donc prendre en compte les renoncements liés au fait d'être visible. Il est question dès lors d'évolution. Certains mots considérés comme des insultes par nos parents sont aujourd'hui devenus des éléments de ponctuation, de fierté. Fumer un joint était inimaginable pour nos parents ; celui qui ne l'a pas fait à l'heure actuelle est considéré - à tort ou à raison - comme médiatiquement ringard. La Société a changé. Dans ce contexte, il ne faut pas que des lois restent figées sur des technologies.

Il faut désormais prendre en compte les opérateurs commerciaux. Les entreprises ne cherchent pas à défendre une cause, mais créer des outils afin de susciter des profits. Si les personnes ne les fréquentent plus, elles modifieront leurs activités. On peut s'interroger sur une société où les gens sont prêts à renoncer à certaines valeurs en échange de l'existence numérique. Il n'existe pas de

fatalité. Les internautes s'inscrivent à un réseau selon une démarche volontaire. Certains se sont amusés à chronométrer le temps de lecture des conditions générales d'utilisation de Facebook. En temps normal, 47 minutes seraient nécessaires. On se doute que la personne qui a rédigé ce texte a fait en sorte que les utilisateurs ne le lisent pas intégralement. Il n'en demeure pas moins une responsabilité de chacun consistant à assumer les conséquences des choix réalisés. Il vaut mieux réfléchir avant de visiter ces sites, agir avec pédagogie, éducation plutôt que d'essayer systématiquement de récupérer l'inconscience. Parallèlement, il convient de ne pas écarter l'idée que les entreprises agissent selon des motivations commerciales. Il n'y a pas besoin de loi, de contrôle de constitutionnalité pour que les utilisateurs marquent leur désapprobation. Les entreprises alors s'adapteraient. Il s'agit d'un univers binaire, d'où la nécessité de s'interroger sur un phénomène de société.

J'affirme que le rôle du secteur privé est déterminant car les nouveaux entrants, les nouveaux acteurs sont essentiellement des entreprises. Google a été créé en 1998 et traite aujourd'hui d'égal à égal avec le gouvernement chinois. Ces acteurs de la sphère privée ne correspondent pas à nos critères de lente maturation politique.

Pour conclure, il est très difficile de se prémunir contre des risques que l'on ne connaît pas ou que l'on n'imagine pas. En tant que parents, vous pouvez interdire à vos enfants certaines actions ou sorties au regard de votre propre expérience. Avec Internet et les nouveaux usages numériques, il existe de nombreuses pratiques et chausse-trappes dont on ne connaît pas les conséquences. Il paraît difficile dans ces conditions de poser des règles et de faire en sorte de les faire appliquer. Il convient donc d'agir avec beaucoup de modestie en matière d'édification de règles. Idem pour le corpus législatif, les textes devront être écrits dans des termes généraux et la jurisprudence devra s'adapter ou alors être vigilante quant à la manière de les appliquer.

La dimension technologique, qui émane du secteur privé et d'opérateurs qui proposent des offres commerciales, doit être prise en compte. Il n'existe aucune volonté de fonctionner contre le marché. Les opérateurs se retirent dès lors que la demande n'existe pas. Il convient donc d'assumer son rôle de consommateur avant celui de citoyen sur certains dispositifs. Certaines compagnies d'assurance offrent par exemple aux conducteurs qui roulent peu un GPS afin de facturer leur service au réel. Or ce cadeau assure une vision exhaustive des déplacements, de leurs conditions, etc. qui permet à la compagnie d'assurance d'ajuster ses tarifs. Ainsi, en échange d'un gain envisagé qui sera réel uniquement pour un conducteur parfait, l'assuré a concédé une partie de sa liberté. Il s'agit donc de se prendre en main en étant conscient des renoncements acceptés en échange de « l'avantage » que l'opérateur semble prêt à offrir.

Nous avons évoqué Orwell. Avant de venir, j'ai relu « 1984 » et « Le Meilleur des mondes » publié en 1932. En 1946, Huxley a rédigé une nouvelle préface dans laquelle il invite les individus à prendre leurs responsabilités pour qu'ils ne se laissent pas imposer les nouvelles technologies par des opérateurs qui se présentent comme bienveillants.

Table ronde

Alex TÜRK

Je partage le fond de votre raisonnement, qui porte sur la notion de responsabilité individuelle. Cependant, pour être responsable, il faut être informé. Il est théoriquement indispensable d'avoir 13 ans pour s'inscrire sur Facebook. J'ai visité une école du nord de la France récemment et échangé avec 60 élèves de CM1 et CM2, âgé de 10-11 ans. Or 85 % d'entre eux sont inscrits sur ce réseau. Les parents pensent qu'il vaut mieux que leurs enfants soient dans leur chambre sur l'ordinateur plutôt que dehors. Cela pose un problème d'éducation des enfants et de pédagogie des parents, qui sont aujourd'hui dépassés. Un réel travail doit donc être mené vis-à-vis de ceux que j'appelle des innocents, c'est-à-dire des personnes qui ne connaissent rien en informatique et ne s'y intéressent pas. La situation est totalement différente pour les adolescents, pour qui l'ordinateur fait partie de la vie courante. Ils entrent dans un monde dont les contours n'ont pas été définis et dans lequel ils n'ont pas reçu la pédagogie. J'attire également l'attention sur les naïfs, qui pensent maîtriser, ne rien avoir à cacher ou à se reprocher. Ces personnes confondent la notion d'innocence et l'intimité. Quelle que soit la personne avec qui je suis, je ne veux pas que l'on m'entende et que l'on me voie si je n'ai pas donné mon consentement.

Nicolas ARPAGIAN

Je ne suis pas d'accord pour exonérer la responsabilité des parents dans un rôle d'éducation. Si vous considérez qu'un ordinateur ou un téléviseur doit servir de *baby sitter* ou d'élément d'éducation à part entière et autonome, cela signifie, comme le disait Shakespeare que : « *Il y a quelque chose de pourri au royaume du Danemark* ». Dès lors que vous autorisez l'accès à un ordinateur à un enfant, *a fortiori* s'il est placé dans sa chambre, en l'invitant à s'amuser ainsi plutôt qu'en jouant à l'extérieur, cela témoigne d'un échec dans le dispositif. La démarche suppose de l'éducation et une prise en charge.

Henri OBERDORFF

Je suis interpellé pour ma part par la puissance de Google, qui a discuté avec la Chine l'autorisation de rester dans ce pays. Pourtant, au final, Google a négocié pour diminuer la liberté des Chinois en acceptant de supprimer des mots clés tels que démocratie. Cette situation me paraît grave. Pour obtenir le nombre de clients suffisant, une entreprise accepte de laisser de côté certaines libertés et d'avoir des consommateurs non libres.

Nicolas ARPAGIAN

Google est une entreprise commerciale à laquelle il serait décalé de demander d'avoir un but humaniste.

Henri OBERDORFF

Il convient néanmoins de le dénoncer.

Nicolas ARPAGIAN

La meilleure pression sur Google est de renoncer à l'utiliser. En attendant, je rappelle que la France est le premier pays d'Europe où Google est utilisé comme moteur de recherche. Tout comme notre pays la première source de profit de la chaîne de restaurants Mc Donald's dans le Monde, après les Etats-Unis. Au-delà des discours incantatoires, il convient d'éviter la schizophrénie. Et d'agir en internaute-consommateur responsable.

Henri OBERDORFF

Les créateurs de Google ont considéré qu'ils devaient amener la paix et la morale dans le monde entier. Tel a été un des éléments déterminants de leur développement.

Alex TÜRK

Je considère qu'il n'existe pas de contradiction. Il me paraît grave que beaucoup de jeunes notamment n'aient pas conscience de ces éléments. En témoigne d'ailleurs la sémantique utilisée, qui s'appuie sur les termes « ami », « internaute » alors qu'il s'agit de consommateur et de client. D'ailleurs, lorsque j'utilise le terme de clients face aux dirigeants de Google, ils me répondent que je suis désobligeant et qu'il s'agit d'internautes. La querelle Hadopi repose uniquement sur ce contresens. Cette loi raisonne comme s'il existait un droit des internautes, créé depuis une dizaine d'années. Or l'enjeu d'Hadopi est de définir comment payer les œuvres. Il convient donc de revenir à une sémantique plus saine.

Par ailleurs, il faudrait faire comprendre à notre entourage que la disponibilité d'une application ou d'une technologie ne signifie pas qu'elle doit être obligatoirement utilisée. Actuellement, nous avons tendance à succomber à une sorte de fascination. Sur 1 000 applications de géo-localisation, peut-être que seules 450 sont positives et sans danger. Il faudrait trouver le courage de le dire et de le faire savoir à qui il revient. C'est pourquoi je me tourne vers les pouvoirs publics, qui doivent prendre leurs responsabilités pour faire un choix social en la matière.

Jean-Claude GUIBAL

Votre intervention s'inscrit dans le thème générique des colloques : « Science et Conscience ». Ce que vous évoquez conduit à s'interroger sur les conséquences éthiques de la société numérique. J'ai cru comprendre que l'exhibitionnisme individuel de nos contemporains les amenait à rechercher des amis et à porter atteinte lourdement à leur intimité. Cette situation renvoie à une manière de vivre, une morale, des mœurs. Parallèlement, notre société demande collectivement plus de transparence. Il me semble que cette demande a pour conséquence de tuer l'autorité, c'est-à-dire la

liberté de ceux qui à un moment donné doivent prendre une décision qui n'est pas nécessairement facile à expliquer ou à faire assumer par l'ensemble des concitoyens.

Une société où est mise en cause l'intimité d'une part et l'autorité d'autre part me semble terriblement déstabilisée. D'où ma question : qui peut intervenir ? Je vous rejoins sur le fait qu'il revient au monde politique d'affirmer que le monde marchand ne doit pas déterminer notre morale et notre éthique. Pour protéger les libertés individuelles, faudra-t-il prendre le risque de s'opposer à la démocratie puisque ces entreprises répondent à une demande d'expression des libertés individuelles ? N'existe-t-il pas un conflit entre la démocratie qui exprime une volonté générale et cette addition de volontés individuelles, qui aboutit à rendre la société plus fragile et à ne pas permettre de protéger les libertés individuelles ?

Alex TÜRK

Il convient d'être très humble par rapport à cette question. La CNIL, qui comporte de nombreux juristes et d'ingénieurs experts, a décidé de recruter des spécialistes en sciences humaines. Le fait de vouloir dire ce que l'on est, de vouloir débiller sa vie privée, de rechercher l'amitié de personnes que l'on n'a jamais vues est révélateur d'une situation. Cet écran de virtualité est le reflet d'une réalité. Jeunes et moins jeunes doivent se sentir mal dans la société actuelle. Cependant, comment traiter cet état ? Je suis d'accord avec les propos tenus concernant l'appel à la responsabilité. Cela implique une pédagogie, qui doit débiter jeune. Or je ne sens pas une motivation en ce sens au Ministère de l'Éducation nationale. C'est pourquoi la CNIL a dégagé un budget de 500 000 euros pour adresser un guide explicatif à tous les professeurs d'instruction civique. Nous cherchons à développer tous les moyens pédagogiques pour que les individus se prennent en charge afin de réduire ainsi la contradiction que vous évoquez.

Tant que nous n'aurons pas résolu le *hiatus* existant entre le droit européen et le droit américain qui conduit Google et Facebook à s'avancer en France et en Europe comme au Far West, nous ne pourrons pas assurer la défense des libertés individuelles. Ces entreprises ne reconnaissent pas l'applicabilité de notre droit.

Nicolas ARPAGIAN

Prenons l'exemple de Blackberry. Les communications qui passent par ce téléphone sont cryptées, ce qui constitue un élément de sécurité. Cette solution existe depuis 2002. En 2005, un service de Matignon a émis une note déconseillant l'usage de cet appareil dans les cabinets ministériels en raison du transit de toutes les communications par un serveur placé à l'époque au Canada. En 2010, quelques pays comme le Pakistan, l'Arabie Saoudite s'inquiétaient de la trop grande qualité du cryptage et demandaient le rapatriement des serveurs sur leur territoire au risque d'interdire toute communication Blackberry si la société RIM qui fabrique le Blackberry ne leur donnait pas satisfaction. Finalement, un accord a été trouvé et les serveurs ont été déplacés. Pourquoi l'Europe ne pratique-t-elle pas ces méthodes d'affrontement commercial ? Cela reste le meilleur moyen pour influencer sur les pratiques des entreprises.

Henri OBERDORFF

Les Etats-Unis ont développé l'idée que tous les fournisseurs d'accès qui travaillent à l'étranger avec des ressortissants américains doivent être localisés aux USA.

Par rapport à la question posée, j'aimerais souligner qu'Internet déstabilise de nombreux concepts simultanément : l'instantanéité, la rapidité, la transparence, la fin des frontières, la puissance privée par rapport au public, etc. De ce fait, il n'est pas facile d'agir en tant que puissance publique. Il vaut donc mieux être regroupé que divisé.

D'autres éléments doivent également être pris en compte. Par exemple, la gratuité d'un grand nombre d'activités a complètement remis en cause la propriété intellectuelle. Je rejoins les propos sur la nécessité d'éduquer, dès très jeune, aux usages d'Internet. En effet, la mise à disposition de quantité d'informations et d'outils gratuitement pourrait déstabiliser le système éducatif lui-même. Cela remet en cause notre conception des droits de l'Homme au sens de 1789 face à Internet. En effet, beaucoup oublient la vie privée et ne la défendent pas.

Alex TÜRK

S'agissant des différences entre le droit européen et le droit américain, je partage l'idée que l'Europe doit faire preuve de caractère. Cependant, j'ai présidé pendant deux ans à Bruxelles les 27 CNIL européennes. Je suis sorti de cette expérience désespéré. L'Union Européenne n'a absolument pas le courage politique de monter au créneau, de s'opposer à Google et à Facebook.

Nicolas ARPAGIAN

Je citerai un autre exemple parlant. Le GPS est un réseau américain. Notre armement fonctionne avec un système de géo-localisation. Or nous avons eu quelques mauvaises surprises lors de la guerre de Yougoslavie lors d'intervention de troupes de l'OTAN, qui avaient des doutes sur la qualité du signal envoyé mettant en cause la précision des informations. Suite à ces dysfonctionnements, l'Europe a décidé de mettre en place son propre système satellitaire, appelé Galileo. Un tel système coûte cher. Pour le financer, l'Europe a mis tous les pays à contribution

sauf la Grande-Bretagne et les Pays-Bas, qui ont refusé arguant du fait qu'un tel outil devait être civil. Depuis, le système européen n'existe toujours pas. La politique et l'économie se sont combinées pour aboutir à une absence de souveraineté technologique. Galileo aboutira finalement avec 10 ans de retard dans un contexte budgétaire extrêmement contraint.

Alex TÜRK quitte l'assemblée.

Jean-Claude GUIBAL

Je vous remercie, Alex Türk.

Je propose de répondre aux questions de la salle.

Débat avec la salle

De la salle

J'ai dirigé de grands centres informatiques dans la plus importante société informatique actuelle. Ne pensez-vous pas que le problème pourrait être résolu par une organisation de l'éthique du *business* ? Nous avons le même problème que les médecins, qui savent tout de notre santé, et pourraient fournir les informations à des tiers. Ils ont trouvé une parade en instituant le serment d'Hippocrate et en instaurant le secret professionnel. En informatique, il n'existe aucun système dans lequel un professionnel ne peut pas intervenir. Sans éthique et déontologie, le problème n'est pas supportable.

Nicolas ARPAGIAN

L'éthique est une notion extrêmement discutable et difficile à interpréter.

Par ailleurs, cette notion est difficile à appréhender d'un point de vue juridique. Le temps perdu à faire respecter la règle, à faire jouer la coopération judiciaire qui n'est pas adaptée, laisse de beaux jours aux pirates.

Henri OBERDORFF

Il est vrai que le temps informatique et le temps judiciaire sont de nature différente. De ce point de vue, Internet déstabilise la règle du droit. C'est pourquoi on voit poindre de nombreuses chartes, qui s'appuient sur le droit mou plutôt que le droit dur et sont donc plus difficiles à mettre en œuvre.

Nicolas ARPAGIAN

Ces démarches sont faciles avec des salariés face auxquels un employeur a un pouvoir de rétorsion. La situation reste délicate lorsqu'il s'agit d'enjeux transnationaux ou d'une personne décidée à nuire.

Henri OBERDORFF

Une charte relève du droit mou, d'autant plus que ceux auxquels elle s'adresse ne sont par définition pas dominés par un sens particulier de la discipline. Le serment d'Hippocrate suppose une population qui respecte ce à quoi elle s'est engagée. Dans le cas d'Internet, le droit mou s'adresse à des personnes qui ont tendance à le relativiser encore plus qu'il ne l'est dans la hiérarchie des sources de droit, d'où la nécessité de le doubler d'un véritable droit contraignant.

De la salle

Monsieur Arpagian a évoqué la responsabilité individuelle et la pédagogie qui pourraient permettre une prise de conscience. Il a également déploré un manque de caractère. Remettre à plat notre éducation permettrait-elle de répondre à toutes ces questions et d'envisager des solutions pérennes ?

Nicolas ARPAGIAN

La première démarche sur Internet est de comprendre l'architecture : il s'agit d'un tuyau, dont on peut plus ou moins régler le débit et sur lequel des filtres peuvent être apposés. S'y ajoutent de grandes armoires que sont les centres de stockage, renfermant des informations que l'on peut garder, qui sont rangées. La compréhension matérielle basique est nécessaire à la responsabilité. En France, historiquement, nos élites ont longtemps considéré que le fait d'avoir un ordinateur était un échec car cela signifiait l'absence de secrétaire. Cette dimension technologique n'était pas prise en compte. Avec Internet, la compétence et la connaissance n'émanent pas toujours du grade le plus élevé. Je rappelle que les deux fondateurs de Google n'ont pas terminé Stanford et que le père de Facebook n'a pas achevé son cursus à Harvard.

Henri OBERDORFF

Vous avez parfaitement raison sur la nécessité d'expliquer la technique. Cependant, il me semble que la question du contenu doit également être abordée. Internet a en effet des conséquences sur le système de transmission des connaissances. Nous disposons d'un système classique, hiérarchique. Internet s'appuie sur une dimension horizontale, en réseau, pour une diffusion de la connaissance. L'élève peut parfois en savoir plus que l'enseignant. Internet permet une autoformation, ce qui constitue une innovation considérable.

De la salle

J'ai croisé il y a peu un jeune portant un tee-shirt avec une tête de mort et sur lequel était inscrit : « *L'école tue* ». Parallèlement, j'ai appris récemment qu'il existait des addictions aux jeux sur Internet. Qui est responsable ? Qui est coupable ?

Nicolas ARPAGIAN

Il existe un service à l'Hôpital Marmottan de Paris, qui fonctionne en permanence pour traiter notamment les addictions numériques, c'est-à-dire à Internet, au téléphone et aux jeux vidéo. Comme toute addiction, il s'agit d'une pathologie réelle.

Jean-Claude GUIBAL

Quelqu'un me disait récemment de façon un peu triviale : « *Certains parents ont mis des enfants au monde, mais n'assurent pas le service après-vente* ». Force est de constater que certains parents ont perdu tout sens de la responsabilité à l'égard de leurs enfants. Personnellement, je ne trouve pas normal qu'un parent ne formule pas une remarque à son enfant qui porte un tel tee-shirt, au moins pour lui faire remarquer que réussir à l'école donne les moyens de s'épanouir et de réussir sa vie.

Concernant les addictions, je crois que le développement des toxicomanies de toute sorte répond à des intérêts marchands considérables, dont les enjeux dépassent les pouvoirs publics, qui d'ailleurs n'ont pas les moyens de s'y opposer. Cette situation révèle également une société où les individus sont un peu perdus, en quête de sens, de repères, d'équilibre, au-delà du fatras que l'on trouve sur Internet. Dans cette gangue d'informations, il faut savoir faire le tri. A mon avis, le maître, l'enseignant a ce rôle. Entre la logique marchande et le besoin de sens de notre société, il me semble qu'un besoin d'équilibre se fait jour.

Henri OBERDORFF

Tout est possible par Internet car il n'existe pas de frontières. Cependant, les personnes prennent alors des risques face aux contrôles possibles. Cela suppose qu'une coopération suffisante soit organisée entre les autorités douanières, policières. Cependant, là-encore, le processus est lent et induit de surveiller les ordinateurs pour suivre la consommation de produits de tout genre. La loi Hadopi prévoit la surveillance de films par exemple.

De la salle

Pouvez-vous expliquer ce qu'est le DPI, vers quoi Hadopi devrait évoluer ? J'aimerais savoir ce qu'en pense Monsieur Guibal.

Nicolas ARPAGIAN

Dans le dispositif en question, les moyens de contournement sont plus nombreux que les applications effectives. Cela implique une prime à la méconnaissance. Avec Hadopi, on a transposé le principe de la plaque d'immatriculation et du radar routier. Si la plaque du véhicule est flashée, le propriétaire peut parfaitement contester sa contravention en indiquant que la voiture au moment donné était conduite par telle autre personne. Sur Internet, l'ordinateur est identifié par son adresse IP. Cependant, celle-ci peut être modifiée facilement ou piratée par une personne qui dispose de quelques connaissances dans ce domaine. Face à cette pluralité de moyens de contournement, il est prévu d'augmenter le dispositif de surveillance et de contrôle pour entrer dans l'ordinateur des individus. Or cela intervient au détriment de certaines libertés. Il n'existe pas de précédent de loi où le dispositif de contrôle progresse de manière intrusive, où le cadre technique continue à être discuté pendant que le cadre juridique progresse. La difficulté est que ce sujet ne constitue pas une préoccupation générale. Pourtant, sur le principe, de nombreux éléments sont sujets à discussion.

Jean-Claude GUIBAL

J'ai voté la loi Hadopi en étant conscient qu'elle était imparfaite et probablement inappropriée. Cependant, je l'ai votée afin de ne pas laisser piller les droits d'auteur et pour défendre la propriété intellectuelle. Il me semblait prioritaire de défendre le droit des créateurs. La loi a été votée car la technologie et son évolution posaient problème et qu'il fallait introduire dans le droit français une directive européenne.

Ceci étant, je ne suis pas certain que passer en DPI et élever le niveau d'intrusion soit la solution qui convienne. Je n'y suis pas favorable. Il me semble nécessaire de trouver un autre concept. Globalement, je considère que nous sommes depuis plusieurs décennies dans une société qui favorise trop le consommateur au détriment du producteur ou du créateur. Je suis de ceux qui vont dans le sens de la protection, y compris en termes de rémunération, de celui qui crée plutôt que ceux qui préfèrent flatter le consommateur en lui laissant penser que la baisse des prix accroît ses libertés. Je pense au contraire que cela l'asservit de façon insidieuse.

Henri OBERDORFF

On retrouve un débat assez classique en matière de technologie. En effet, la plupart du temps en cas de nouvelle technologie, la volonté du Parlement a été de trouver une régulation adaptée. Internet pose d'autres questions du fait de la numérisation de certains produits, qui remet en cause le droit de propriété. Il s'agit d'une autre façon de produire la norme et peut-être faut-il revenir à une dimension plus générale, s'adaptant plus facilement. Je citais la loi informatique et libertés de 1978 en ce sens. La législation ciblant précisément un domaine n'aboutit pas nécessairement aux résultats escomptés. En l'occurrence, il existe beaucoup de moyens de contourner la loi Hadopi, qui à cet égard est un échec pour l'Europe entière.

De la salle

Depuis plusieurs décennies, nous avons intégré la notion de sécurité. Dans les années 1960, l'Angleterre était le pays où la carte d'identité n'existait pas. Aujourd'hui, ce pays regroupe le plus grand nombre de caméras de surveillance. Ma mère était concierge. Il y a quelques années, notre société a pensé que des digicodes remplaceraient les concierges à moindre coût et elles ont toutes été licenciées. Ces évolutions sont arrivées progressivement. Il arrive un moment où nous devons commencer à réfléchir, notamment aux excès, aux limites. Lorsque nous aurons défini où nous arrêter, nous saurons en quoi consiste le bon rapport entre sécurité et liberté.

Nicolas ARPAGIAN

J'ai écrit un livre intitulé : *L'Etat, la peur et le citoyen*. A partir de 2014, la France comptera deux fois plus d'agents de sécurité privés que publics. Parallèlement, notre Etat se rétracte. Nous sommes dans un comportement curatif en matière de sécurité en créant la norme *a posteriori*. Par exemple, les couteaux sont interdits en avion depuis qu'un terroriste en a utilisé un comme arme. La sécurité façonne. La difficulté qui s'annonce est que, dans un cadre de rétraction de l'appareil étatique, nous risquons de rompre avec l'égalité. Les collectivités riches disposeront d'une police

municipale. Pour les autres, la technologie peut apparaître comme une solution, au détriment du lien social. De plus en plus, le dispositif de surveillance sera maintenu, mais non l'assistance.

Lorsque j'ai écrit mon livre, j'ai cherché à établir quelques comparaisons avec des pays proches de la France. En Belgique, par exemple, un vigile est perçu avant tout comme une personne au service de la population, pouvant lui porter assistance. Ce n'est pas le cas en France. Finalement, nous disposons de la sécurité que nous méritons. Si l'on y consacre les moyens et l'éducation nécessaires, il n'existe aucune raison qu'un vigile soit vu comme un problème. Avec un peu de politesse et d'intelligence pour rendre service, le vigile devient une véritable valeur ajoutée.

Jean-Claude GUIBAL

La concierge n'a pas été supprimée uniquement pour des raisons économiques, mais aussi parce que le sentiment de sécurité ou d'insécurité a changé. Auparavant, les occupants de l'immeuble ne se préoccupaient que de leur quartier. Aujourd'hui, ils sont téléspectateurs et voient tous les faits divers du monde entier. Il existe donc une incitation à l'accroissement du sentiment d'insécurité du fait des *mass medias*.

Je reviens sur les propos précédents. Nous avons tendance à faire des lois pour montrer que l'on agit alors qu'il ne s'agit que du début de l'action, qu'il convient de mettre en œuvre. De plus en plus, les lois sont écrites par des techniciens et non plus des juristes, d'où le développement de jurisprudences qui n'ont plus beaucoup à voir avec l'esprit dans lequel la loi a été conçue.

Henri OBERDORFF

Merci de ces propos. Il est rare d'entendre un député évoquer les lois de cette façon.

Il faudrait être vigilant pour ne pas instituer des sociétés de surveillance. Les démocraties semblent s'acheminer progressivement vers de tels modèles, avec des aspects plus ou moins autoritaires. Cela s'appelle des dictatures douces. Elles s'instaurent avec le consentement des citoyens qui acceptent plus ou moins ces évolutions au nom de la sécurité.

Jean-Claude GUIBAL

Cette société de surveillance émerge à la demande des citoyens.

Nicolas ARPAGIAN

Telle est la différence avec Orwell où le personnage était victime.

De la salle

Comment, en tant que parents, peut-on protéger ses enfants et les informer sur Internet ?

Nicolas ARPAGIAN

Il est tout d'abord indispensable de comprendre comment Internet fonctionne. Par ailleurs, il faut considérer que les séances de navigation ne sont pas neutres. Un ordinateur ne doit pas être positionné dans une chambre, mais dans un salon pour contrôler le temps passé, les pages consultées, etc. Il s'agit en outre d'expliquer avant la consultation ce que l'on peut chercher, trouver. Je vous invite à cet égard à vous rendre sur le site de la CNIL qui comporte une rubrique intitulée « vos traces » qui vous montre ce qu'un site Internet connaît de vous dès lors que vous vous connectez à lui. Enfin, j'insiste sur le fait qu'il ne faut pas considérer Internet comme un élément d'éducation qui se suffirait à lui-même. L'information n'est pas la connaissance tout comme la télévision ne fait pas l'éducation des enfants. Cela suppose qu'on leur explique les tenants et aboutissants ainsi que le mode de consommation. Cela ne dispense pas du rôle de parents. Au contraire, cette pédagogie et cet accompagnement sont encore plus nécessaires.

Henri OBERDORFF

Effectivement, ce sont les parents qui éduquent et non Internet. Cependant, nous vivons seulement les débuts d'Internet. Il est intéressant de voir qu'un cours peut être diffusé largement et avoir des rétroactions de la part d'étudiants étrangers, qui réagissent. Cela change la manière d'enseigner.

De la salle

Beaucoup d'enfants n'ont pas de parents, notamment parce qu'ils sont absents. A ce titre, le rôle de la CNIL est déterminant. Cependant, comment les lois pourraient être suffisamment larges pour servir de barrières ?

Nicolas ARPAGIAN

Il n'est pas du rôle d'une loi d'intervenir en matière d'éducation.

De la salle

Hadopi constitue une première éducation.

Nicolas ARPAGIAN

Une loi ne résout pas tout. Les usages sont déterminants. Il existe des tendances, des modes. Les lois s'épuiseront à chercher à les suivre. Il ne revient pas aux lois de faire de l'éducation. En revanche, la CNIL tient ce rôle et l'on peut féliciter Alex Türk en ce sens. Cette instance dispose d'une bonne image auprès du public alors qu'elle n'a pas tous les moyens matériels utiles pour assurer ses missions.

Jean-Claude GUIBAL

La loi est toujours en décalage par rapport à la technique. Je ne suis pas certain que ce soit la réponse correcte pour réguler une problématique d'ordre audiovisuel, informatique, télécommunication.

De la salle

La technique permet de mélanger des données et de disculper certains fraudeurs. On a parfois l'impression que, sous prétexte de couvrir les libertés individuelles, on protège les fraudeurs.

Nicolas ARPAGIAN

Je pense que vous évoquez l'écrasement des données au nom de la liberté. Il s'agit de savoir où placer le curseur entre le stockage des données, la sécurité et la liberté individuelle.

Jean-Claude GUIBAL

Vous n'avez pas tort d'affirmer que la protection des libertés individuelles protège les brigands. Ils souhaitent plus que quiconque la discrétion. Le risque de ces technologies est de construire une société qui se mêle de tout du fait du grand nombre d'informations à disposition. Dans ce contexte, il est nécessaire de distinguer ceux qui respectent le Code pénal de ceux qui ne le respectent pas. Sur ce plan, la liberté individuelle n'a pas la même valeur et la place du curseur n'est pas facile à décider.

De la salle

Je remercie nos orateurs. Je suis jeune et reconnais que des éléments horribles circulent sur Internet. Une participante affirmait que le comportement des jeunes sur Internet relevait de la responsabilité des parents. Je ne le pense pas. Hadopi sanctionne les personnes qui téléchargent illégalement alors que nous vivons dans un monde qui affirme que télécharger est parfaitement normal.

Ma question est la suivante : la vidéosurveillance réduit-elle la délinquance ou la déplace-t-elle ?

Nicolas ARPAGIAN

L'éducation permet la construction de la personnalité et d'une échelle de valeurs. Cet ordonnancement interne permettra de savoir se positionner.

S'agissant de la vidéosurveillance, je suis convaincu que la vidéo n'arrêtera pas une personne décidée à commettre un larcin. Celle-ci détournera le dispositif de contrôle. En revanche, la vidéo permet de remonter la chaîne et de suivre la trace d'un individu pour identifier d'éventuels complices. L'exemple londonien est particulièrement probant à cet égard. Il me semble qu'une

cause comme la lutte contre le terrorisme justifie cette utilisation. A ce titre, je ne suis pas opposé à un fichier comme EDVIGE, qui a fait couler beaucoup d'encre. En effet, le métier de policier s'appuie sur le renseignement. Pour ma part, je préfère un fichier déclaré, dont on connaît l'existence et dont on peut demander le contrôle du contenu et de la consultation, plutôt qu'un fichier papier que chacun peut utiliser sans être identifié.

Henri OBERDORFF

A condition que la CNIL soit informée.

Jean-Claude GUIBAL

Je ne suis pas d'accord lorsque vous affirmez que les parents ne sont pas responsables, mais la société. La société n'existe pas. A nous individus d'exercer nos responsabilités.

S'agissant des caméras, je préciserai qu'elles n'ont pas vraiment un rôle curatif, mais surtout préventif vis-à-vis de personnes qui ont un sentiment d'insécurité. Elles n'empêcheront pas le méfait d'une personne qui agit sous le coup d'une impulsion ou de façon organisée, qui dans ce cas se couvre le visage.

De la salle

Il me semble que les nouvelles technologies peuvent permettre de vivre mieux.

Nicolas ARPAGIAN

Internet est une énergie, une dynamique, qu'il faut maîtriser et accompagner. Le couplage sécurité/liberté pose problème. Le même outil, la même information peut servir à la diffusion ou au contrôle. Internet n'est que ce que l'on en fait. On y retrouve toutes les turpitudes du monde réel. Il n'existe pas de méfaits spécifiques à Internet. On y pratique tous les actes délictueux ou criminels connus de longue date (chantage, vol, extorsion, recel, chantage...). C'est pourquoi j'affirmais que les dispositions légales actuelles sont suffisantes dans la plupart des cas. Seuls des aménagements techniques et de procédures sont utiles. En prenant en compte en outre la capacité à mener via le Net des offensives de grande ampleur.

Henri OBERDORFF

Nous évoquons aujourd'hui les aspects d'Internet liés à la sécurité. Il existe bien entendu d'autres utilisations.

Jean-Claude GUIBAL

Si plus personne ne souhaite intervenir, je remercie tous les intervenants qui nous ont passionnés et nous ont ouverts des perspectives sur notre univers quotidien.

9 MILLIARDS D'HUMAINS EN 2050, ET MOI, ET MOI, ET MOI...

Samedi 16 octobre 2010

SOMMAIRE

Propos introductifs	2
Interventions	2
Table ronde	9
Débat avec la salle	12

PARTICIPANTS

Sylvie BRUNEL, Géographe, Économiste, Professeur à Paris IV – Sorbonne, ancienne Présidente de l'O.N.G. *Action contre la faim*

Gérard-François DUMONT, Recteur, Géographe, Démographe, Professeur à Paris IV – Sorbonne, Institut de Géographie, Président de l'association *Population & Avenir*

Jacques PELLETAN, Maître de conférences en sciences économiques et chercheur à la *Fondation du risque* (Chaire *Transitions démographiques, Transitions économiques*), à l'Université Paris Dauphine

Propos introductifs

Jean-Claude GUIBAL
Député-Maire de Menton

Nous serons 2 milliards de plus dans les quarante ans à venir, et passerons de 6,8 milliards d'habitants que nous sommes actuellement à près de 9 milliards d'ici 2050. Cet accroissement posera peut-être des problèmes d'alimentation et de répartition des ressources en eau et en énergie.

Pour parler de ce sujet important, nous avons invité à cette tribune Gérard-François Dumont. Professeur à l'Institut de géographie de l'Université Paris IV-Sorbonne depuis 1988, il est le président de l'association *Population & Avenir* et de l'Observatoire international de prospective territoriale. De 1996 à 1998, il a été Recteur de l'académie de Nice. Gérard-François Dumont est également l'auteur de plus de cinq cents publications dans une quinzaine de langues. Parmi ses ouvrages les plus récents, citons *La France en villes* (2010), *Géopolitique de l'Europe* (2009), *Doit-on contrôler l'immigration ?* (2009), *Populations et territoires de France en 203, le scénario d'un futur choisi* (2008).

Nous avons également convié Sylvie Brunel. Agrégée de géographie et docteur en économie, Sylvie Brunel est professeur des universités en géographie à Paris IV-Sorbonne depuis 2007. Pendant dix-sept ans, elle a travaillé dans des O.N.G., notamment à Action contre la faim dont elle a été la présidente. Elle a, elle aussi, publié de nombreux ouvrages, traitant en particulier des problèmes alimentaires et de la famine, du développement durable et de la coopération : *Le développement durable* (2010), *Nourrir le monde, vaincre la faim* (2009), *A qui profite le développement durable ?* qui a obtenu le prix de l'Académie des sciences morales.

Enfin, Jacques Pelletan est maître de conférences en sciences économiques et chercheur à la Fondation du risque, chaire « Transitions démographiques, transitions économiques » de l'Université Paris Dauphine. Il est ingénieur civil des Ponts et chaussées, docteur en sciences économiques, et il a contribué à l'ouvrage collectif *Le Choc des populations, guerre ou paix* paru chez Fayard en 2010.

Chacun des intervenants fera d'abord une présentation d'un quart d'heure. Puis tous les trois participeront à une table ronde. La parole vous sera ensuite donnée et vous aurez alors le loisir de poser toutes les questions que vous souhaitez, à condition qu'elles soient relativement concises.

Gérard-François DUMONT

Le mot « démographie » peut faire peur, parce que sa connotation scientifique et parfois statistique lui donne des contours extrêmement inquiétants. Mais en vérité, de toutes les disciplines universitaires, c'est la science la plus simple qui soit puisqu'elle consiste à dire qu'une personne âgée de 20 ans en 2010 aura 30 ans en 2020 !

Je vais tout d'abord vous proposer quelques chiffres pour nous resituer dans la période actuelle : en l'an I après Jésus-Christ, il y avait sur Terre de 250 millions d'habitants. Ce chiffre n'avait pas évolué en l'an 1000, mais il atteignait presque le milliard en 1800. En 1900, nous étions 1 600 millions, et nous serons sans doute 7 milliards en 2012. Les projections moyennes nous annoncent, quant à elles, environ 9 milliards d'habitants pour 2050.

Ces deux derniers chiffres de population peuvent paraître extrêmement impressionnants et alimenter une peur démographique qui n'est pas nouvelle. Il y a 25 siècles déjà, Platon s'inquiétait du trop grand nombre d'hommes, alors qu'il y avait environ 200 millions d'habitants sur Terre. Il voulait donc le limiter dans les villes à 5 040 foyers et prévoyait très précisément des politiques de natalité et de migration à mettre en place pour maintenir ce chiffre. Dans la même logique, Machiavel conseillait le Prince pour fixer une politique démographique propre au territoire qu'il dirigeait. Malthus, à la fin du XIXe siècle, nous annonçait des catastrophes à venir dans la mesure où la croissance des possibilités nutritives de la Terre allait - craignait-il - être inférieure à celle de la population, ce qui entraînerait une surmortalité. Dans les années 1960, nous avons lu la « *Bombe P* » dont l'auteur craignait la disparition de l'humanité sous son grand nombre, avant l'an 2000. Citons aussi le commandant Cousteau qui écrivait dans un courrier de l'UNESCO qu'il faudrait tuer 350 000 personnes par jour pour que nous ne soyons pas trop nombreux ! Cette année 2010, nous avez entendu le député Yves Cochet qui préconise la pénalisation des familles nombreuses, sous prétexte qu'un enfant consomme plus qu'un aller-retour Paris New York ! La peur démographique est bel et bien une vieille histoire, toujours renouvelée.

En réalité, comment l'humanité a-t-elle pu se multiplier par quatre dans le seul XXe siècle ? La raison fondamentale de cet accroissement est une baisse historique de la mortalité. Il y a un peu plus de deux siècles, un enfant sur quatre décédait avant d'atteindre l'âge d'un an. Aujourd'hui, la mortalité infantile s'élève à 6 ‰ dans nos pays européens. Par ailleurs, le risque de décès des femmes en couches ou par suite de couches s'est considérablement amenuisé, alors qu'il constituait un phénomène majeur puisque 6 % des décès féminins y étaient liés. L'espérance de vie a également considérablement augmenté dans l'ensemble du monde. En France, un bébé qui naissait en 1750 vivait en moyenne 30 ans ; en 2010, son espérance de vie à la naissance est de 80 ans.

D'aucuns prétendent que nous sommes plus nombreux sur la Terre, parce que certaines populations se reproduisent beaucoup trop. C'est totalement faux. En 1950, une femme avait 5 enfants en moyenne mondiale. Aujourd'hui, le taux de fécondité est de 2,4 enfants par femme. En 60 ans, il a donc baissé de moitié. La raison principale de l'augmentation de la population dans le monde est bien la baisse de la mortalité et non la hausse de la natalité.

Les hypothèses moyennes nous annoncent donc le chiffre, plausible, de 9 milliards d'habitants en 2050. S'il se réalise, ce chiffre sera le résultat d'un ralentissement phénoménal de la croissance de la

population dans le monde. Cette dernière a été de 53 % dans la première moitié du XXe siècle, avant d'atteindre 137 % grâce aux progrès considérables réalisés dans la seconde partie du siècle, notamment dans les pays du Tiers-monde. L'évolution prévue pour la première moitié du XXIe siècle est de 50 %. Ce ralentissement extraordinaire de la croissance de la population mondiale est le résultat de la baisse de la mortalité combinée à la baisse de la fécondité précisée précédemment.

Pour ma part, je ponctue d'un point d'interrogation ce chiffre de 9 milliards. Nous n'y parviendrons en effet que si tous ces facteurs de risques, comme les insuffisances sanitaires, hygiéniques, les risques de sur-pollution, de sous-alimentation ou encore la survenue de conflits géopolitiques meurtriers sont éliminés. L'avenir n'est pas écrit. En revanche, ce qui est quasi-certain, c'est que le XXIe siècle est celui du vieillissement de la population, étant donné que l'espérance de vie augmente quasiment partout, au Nord comme au Sud.

Le concept même de population mondiale a-t-il une signification ? Si j'observe les différentes populations occupant la planète, j'y vois une considérable diversité. La réalité démographique est locale, régionale. Agréger ces réalités pour créer un concept qui n'existe pas, c'est, comme l'écrivait mon maître Alfred Sauvy en 1949, donner consistance à un faux problème, celui de la population mondiale.

Y a-t-il une mondialisation démographique ? Il n'y en a pas et il n'y en aura jamais. Même à supposer que les taux de natalité et de mortalité soient les mêmes dans tous les pays du monde, ils s'appliqueraient sur des populations dont la composition par âges est différente, ce qui conduirait forcément à des résultats démographiques différents.

En conclusion, je dirais qu'il n'y a pas de mondialisation démographique. En outre, la population mondiale ne peut être considérée comme une entité réelle. Par conséquent, la véritable réalité démographique est géographique.

Sylvie BRUNEL

Le problème de la faim reste une réalité dans le monde. L'année dernière, la FAO constatait dans son rapport qu'un milliard de personnes en souffrent, soit 17 % de la population des pays en développement. Les émeutes de la faim se déclenchent chaque fois que les exportations mondiales ne sont pas au rendez-vous. Selon la loi de King, toute variation dans l'offre alimentaire, même minime, se traduit par une répercussion sur les prix n'ayant aucun rapport avec la variation réelle de l'offre. Par exemple, si la production de blé mondial baisse de 10 %, comme en 2007-2008, la hausse du prix de la tonne de blé est multipliée par quatre. Cette année, la Russie a dû suspendre ses exportations de blé parce que ses récoltes étaient insuffisantes. Très vite, des émeutes de la faim se sont produites, par exemple au Mozambique. Cette situation nous montre l'extrême vulnérabilité de populations généralement trop pauvres pour pouvoir acheter une nourriture qui, pourtant, existe et est même parfois détruite.

Les quatre cinquièmes des personnes qui souffrent de la faim vivent dans des campagnes et pourraient produire de la nourriture si leurs techniques de culture étaient moins rudimentaires. Ces populations ne peuvent accéder au crédit et sont extrêmement vulnérables aux aléas climatiques. La grande différence entre les pays qui résolvent leurs problèmes alimentaires et ceux qui sont confrontés à une insécurité permanente réside dans leur capacité à mettre en œuvre des politiques de soutien à l'agriculture. C'est ce qu'a fait l'Europe au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Les malnutris dans le monde se trouvent essentiellement en Asie où ils sont environ 600 millions. Pourtant, l'Asie est le continent qui a fait les plus grands progrès en matière agricole, grâce à la diffusion de variétés à haut rendement, d'engrais, de pesticides, d'eau d'irrigation. Mais certains pays comme l'Inde, le Pakistan et le Bangladesh, n'ont pas réussi à résoudre leurs problèmes de pauvreté rurale.

Il y a deux types de faim. La malnutrition d'abord, est liée à la pauvreté et naît d'une alimentation carencée et insuffisante. Un tiers de la population d'Afrique subsaharienne et 16 à 17 % des personnes vivant en Asie en sont victimes. Les crises alimentaires ou famines, ensuite, sévissent en Afrique où des populations se voient privées de l'accès à la nourriture, non parce qu'elles ne peuvent pas la produire, mais à cause de la guerre. C'est ce qui s'est passé au Darfour en 2003-2004.

La situation est d'autant plus scandaleuse que la Terre regorge de ressources considérables. Mais il semble que personne ne veut s'occuper de la faim dans le monde. L'absence de chefs d'État lors du Sommet de l'Alimentation à Rome en novembre 2009, en est la démonstration. Aujourd'hui, la nouvelle préoccupation de l'humanité est la planète. Mais on se préoccupe trop souvent de questions environnementales sans comprendre que la relation des hommes à leur milieu sera le défi le plus grand à relever au cours des quarante prochaines années. Il faut une humanité durable sur la planète.

Ceux qui ont faim ne comptent pas, parce que la production alimentaire mondiale s'ajuste à ceux qui peuvent payer, c'est-à-dire aux consommateurs. Les « affamés » sont souvent des « sans terre », des familles monoparentales décimées, par exemple, par le sida. Certains d'entre eux sont éleveurs et ont beaucoup de mal à exister, car il ne fait pas bon aller de pays en pays aujourd'hui.

Doit-on construire une planète durable sans se préoccuper de ces pauvres qui n'ont pas de pouvoir d'achat et que l'on accuse de braconner, ou d'être à l'origine de la déforestation ? On a parfois l'impression que la lutte contre la pauvreté est la lutte contre les pauvres. Cette vision est, à mon sens, non seulement une erreur morale, mais aussi une faute économique. L'avenir d'une planète durable repose sur le bien-être de ceux qui l'habitent. Quand les besoins d'une population sont satisfaits, elle ne saccage pas son environnement. Au contraire, elle concourt à construire un développement durable sur des bases endogènes. Au cours des trente prochaines années, deux tiers de la croissance mondiale reposeront sur l'intégration des pauvres à l'économie mondiale. Quand un pauvre s'enrichit, il cesse d'être une menace et devient un partenaire.

Les affamés le sont, non parce que la planète ne peut pas les nourrir, mais parce que leurs techniques de production sont encore extrêmement rudimentaires. En Asie du Sud-est, les rendements sont passés d'une à quatre tonnes de céréales à l'hectare entre 1960 et 2005. Par contre, en Afrique subsaharienne, ces rendements restent fixés à une tonne à l'hectare depuis les indépendances, tout simplement parce que les paysans n'ont pas été stimulés dans leurs aptitudes productives. Or, quand un agriculteur reçoit une rémunération satisfaisante, sa production grimpe en flèche. C'est pour cela qu'il est important de mener des politiques agricoles.

En Afrique de l'Ouest, les réserves de terres mobilisables représentent 236 millions d'hectares. Ces réserves sont également considérables au Brésil, en Russie, en Ukraine, en Amérique du Nord, et elles augmenteront encore sous l'effet du changement climatique, notamment dans l'hémisphère nord. Je crois qu'il faut arrêter d'avoir une vision de conservation du monde : en 1960, 2 millions de kilomètres carrés étaient protégés contre 20 millions de kilomètres carrés aujourd'hui. C'est bien, mais il faut faire attention : la conservation doit être dynamique. Elle doit passer par des procédés culturels qui associent les hommes vivant sur cette terre. On ne peut pas opposer la nature à l'homme.

À chaque fois que les hommes ont été confrontés aux défis du nombre, du froid, de la sécheresse, de l'innovation, ils ont su y trouver des réponses. Aujourd'hui, ces défis sont ceux de la croissance démographique - 50 % d'hommes en plus sur la terre d'ici 2050 - et de l'urbanisation. Un homme sur deux vit actuellement en ville ; en 2050, ils seront deux sur trois. Non seulement ces nouveaux urbains ne produiront plus de nourriture, mais ils entreront dans ce que nous, les géographes, appelons la « transition alimentaire », c'est-à-dire qu'ils voudront adopter une nourriture diversifiée et abondante. La production céréalière, comme celle d'animaux d'élevage, devra donc accompagner la croissance démographique. Il faudra produire plus, mais avec moins d'engrais, moins d'irrigation, tout en rémunérant correctement les paysans et en garantissant une nourriture sûre, régulière, et à bas prix. Ce défi agricole est absolument inouï. Mais nous savons que chaque fois qu'un pays décide de prendre le problème à bras le corps, il obtient très rapidement des résultats. Regardez le Brésil de Lula ou encore le Malawi !

L'agriculture détient les clés du développement durable. C'est en cultivant un champ avec de bonnes pratiques que l'on séquestre le plus de carbone. N'oublions pas que la nature que nous aimons tant, n'existe que parce qu'elle est ouverte par des sociétés agraires qui créent des chemins, plantent des arbres, etc. Il faut arrêter de désigner les agriculteurs comme les pollueurs et au contraire, voir en eux les sauveurs de la planète. En certains endroits, les agro carburants fournissent des revenus aux paysans qui n'en avaient pas ; en d'autres, comme en Inde ou en Chine, des variétés améliorées résistantes à la sécheresse permettent de répondre au défi du changement climatique. Pour mener à bien ces projets, nous devons encourager la recherche, les brevets publics, le droit des agriculteurs à la protection face à la fluctuation des cours mondiaux. Il faut aussi permettre aux paysans de

s'organiser en coopératives, en syndicats, en filières, et privilégier, chaque fois, l'achat local des denrées à des personnes décemment rémunérées pour leur travail.

La faim dans le monde n'est pas une fatalité. Nous avons les moyens d'y faire face et de mettre en œuvre un véritable développement durable qui n'oppose pas l'homme à la nature et permet de produire, répartir, préserver. C'est souvent l'agriculture elle-même qui nous apportera des solutions.

Jacques PELLETAN

Les économistes sont à peu près certains que la population mondiale pourrait atteindre les 9 milliards, mais aussi qu'elle vieillit et qu'elle migre plus souvent. Pour le reste, nous sommes dans l'incertitude. Incertitude quant aux ressources, qu'elles soient pétrolières, alimentaires ou en eau, et surtout quant à la manière de les utiliser. Incertitude encore quant au climat et aux technologies. Certains d'entre vous ont peut-être lu le rapport Stern qui tente de prévoir les modalités de lutte contre le changement climatique. Mais en ce domaine, les prévisions ne font qu'évaluer des probabilités et ne déterminent rien avec précision. Nous ne savons pas non plus comment évolueront les technologies alors que, par exemple, un vaccin contre le paludisme pourrait avoir une influence déterminante sur la démographie.

Je voudrais parler d'un phénomène démographique que l'on observe à l'échelle mondiale, le vieillissement de la population. Dans les cinquante prochaines années, l'âge médian passera de 20 à 29 ans dans les pays les moins développés, de 26 à 37 ans dans les pays émergents et de 40 à 46 ans dans les pays les plus développés. Ce phénomène a des répercussions économiques très importantes. Nous, économistes, parlons de « dividende démographique » qui est le ratio entre la population des jeunes, ajoutée à celle des plus âgés, divisée par celles des actifs (de 15 à 65 ans). Ces dernières années, ce ratio a baissé partout. Le ratio de dépendance va, quant à lui augmenter considérablement dans les pays les plus développés, tandis qu'il diminuera dans les pays les moins avancés où d'une part, les jeunes entreront dans la vie active et d'autre part, la population ne sera pas encore trop vieillissante.

Le vieillissement de la population doit-il être considéré comme une malédiction économique ? Le vieillissement vient lui-même de l'économie, c'est-à-dire d'une augmentation des dépenses de santé et de l'amélioration du niveau de vie. Secundo, on est aujourd'hui à 50 ans, en meilleure forme qu'au même âge le siècle dernier. La productivité de chacun est donc a priori meilleure. En troisième point, vivre plus longtemps est une considérable incitation à se former plus longtemps. La question qui se pose alors est « comment et sur quelle temporalité former les individus ? », mais aussi « comment organiser au mieux les compétences dans l'entreprise ? » Celle-ci est au cœur de ma cinquième remarque. Le vieillissement a-t-il un effet négatif sur le renouvellement des entreprises ? Beaucoup d'économistes s'interrogent également sur son incidence sur le niveau d'épargne et sur la capacité des politiques publiques à encourager l'utilisation de cette épargne au profit du renouvellement des entreprises et de l'innovation. Enfin, mon dernier questionnement porte sur la création, l'émergence, le développement de nouveaux marchés. Avec le vieillissement de la population, nous pouvons penser qu'un certain nombre de secteurs seront moins largement utilisés, tandis que d'autres tels que la santé, l'électroménager, la robotique, etc., le seront plus.

Table ronde

Gérard-François DUMONT

Il faut décliner le vieillissement au pluriel. En France, la population active n'est pas appelée à diminuer, ce qui n'est pas le cas de l'Allemagne ou de l'Italie, ou d'autres pays d'Europe encore, où le taux de fécondité a fortement chuté. Le recours à une main-d'œuvre étrangère est, au plan strictement comptable, la seule possibilité de parvenir à enrayer la baisse de la population active

Je voudrais aussi rebondir sur la question des ressources évoquée tout à l'heure par Jacques Pelletan. En réalité, le terme « ressource » ne veut rien dire du tout. Imaginons-nous en 1858 ; est-ce qu'à l'époque le pétrole était une ressource ? La réponse est non. Il ne l'est devenu que lorsque l'on a appris à l'exploiter et à le diffuser. L'idée selon laquelle la Terre serait limitée en termes de ressources est par conséquent complètement fautive. Je conclurai, en pensant à Maurice Allais, que pour mieux réfléchir au futur, il faut étudier profondément l'histoire l'humanité. Sylvie Brunel a rappelé que l'homme est un être de raison et d'intelligence et qu'il est capable d'innover. C'est ce qui fait sa force.

Sylvie BRUNEL

D'ici 40 ans, l'Afrique aura 1 milliard d'habitants en plus, et deux tiers de la population auront moins de 25 ans. La notion de « dividende démographique » développée tout à l'heure par Jacques Pelletan montre que, souvent, le nombre d'hommes est un atout offrant des solutions impossibles à mettre en œuvre là où les populations sont clairsemées et vieillissantes. L'Afrique est probablement le continent qui émergera demain.

Jacques PELLETAN

Pour en revenir à la question des ressources pétrolières, je me demande si l'innovation et la découverte de nouveaux gisements seront à même de satisfaire la demande toujours croissante de pays tels que la Chine où le potentiel d'explosion est très fort.

Gérard-François DUMONT

Entre le machinisme, les avions, les bateaux et les automobiles, le taux de croissance de la consommation du pétrole après 1859 a été beaucoup plus rapide qu'aujourd'hui. Par ailleurs, la courbe d'évolution de l'amélioration des procédés industriels montre qu'en 2020, une voiture

consommerait moins d'essence qu'en 2010, ce qui, à mon sens, fera plus qu'équilibrer la situation que vous décrivez.

Jean-Claude GUIBAL

Peut-on dire que les peurs malthusiennes ont une influence sur l'innovation ou qu'au contraire, elles favorisent la créativité ? Par ailleurs, je note que vous n'avez pas évoqué la densité de population et ses effets sur les comportements humains. Y-a-t-il une relation entre la densité des hommes sur un territoire donné et le comportement individuel de ces humains ?

Gérard-François DUMONT

Un individu apeuré n'a pas les bons réflexes lui permettant d'innover. Imaginons un médecin qui aurait peur que son patient ait telle maladie et qui, pour cette raison, lui ferait une mauvaise ordonnance ! Les peurs malthusiennes sont absolument dramatiques et il faut tout faire pour les écarter.

Quant à la densité de population, chacun sait qu'elle a augmenté au cours du dernier siècle, tout particulièrement sur les terres de l'urbanisation. Celle-ci a-t-elle été une chance ou une catastrophe pour l'humanité ? Nous pouvons parfaitement assurer aux hommes une vie agréable sur un territoire dense. Seuls les problèmes de gouvernance empêchent qu'on le fasse aussi bien au Caire qu'à Londres. Max Weber enseigne que toute la réussite de l'Occident tient au fait qu'il a réussi à créer des autonomies communales et permis aux individus de gérer eux-mêmes les territoires urbains.

Certains ont expliqué que les violences urbaines de l'automne 2005 étaient dues à la densité de population trop élevée des quartiers. C'est totalement faux, car elle y est beaucoup plus faible que dans les quartiers haussmanniens. Le problème n'est donc pas la densité, mais la qualité de la gouvernance. Je citerai pour autre exemple, celui du Sahel, dont la caractéristique est d'être une terre si peu peuplée qu'elle est difficilement contrôlable par le pouvoir central.

Sylvie BRUNEL

En 1965, une économiste danoise, Esther Boserup, montrait qu'il fallait atteindre une certaine densité de population pour faire progresser l'agriculture. De même, la densité joue un rôle absolument crucial dans un développement durable permettant de concilier la production, la répartition et la préservation de l'environnement. Pendant longtemps, aux États-Unis, comme dans certains pays d'Afrique, l'urbanisation a privilégié des banlieues très consommatrices d'espaces puisqu'elles s'étendaient démesurément au ras du sol. Aujourd'hui, c'est le modèle de « villes compactes » qui suscite l'attention.

La densité est aussi déterminante en matière de transports collectifs, car, pour être rentables, ils doivent être utilisés par suffisamment de monde. Elle joue également un rôle important en matière de santé et d'éducation. Quant à l'agriculture, nous savons très bien qu'elle devra être « écologiquement intensive » pour faire face au défi du nombre.

Jacques PELLETAN

Deux images relativement fausses plaident contre la densité. La première nous donne à voir des émeutes dans les banlieues, la deuxième, les bidonvilles qui se créent aujourd'hui en périphérie des villes dans certains pays émergents. Or, le problème n'est pas la densité, mais l'insuffisance des ressources disponibles pour accueillir les individus quand la ville grossit et que la densité augmente.

Débat avec la salle

De la salle

J'ai récemment assisté à plusieurs conférences sur les thèmes des addictions et de la maladie d'Alzheimer. Ce que j'y ai entendu tend à démontrer que ces phénomènes ont une incidence sur notre espérance de vie.

Par ailleurs, nous avons parlé du pétrole, mais il y a, de mon point de vue, un autre problème grave, celui de l'eau, dont 2 % seulement est potable. À mon avis, cette situation entraînera des problèmes gravissimes pour les générations à venir.

Sylvie BRUNEL

Nous avons suffisamment d'eau pour répondre aux besoins. La vraie question est de savoir si l'eau est un enjeu marchand ou si elle est un droit garanti, même aux plus pauvres. Comment donc la faire payer à son juste prix ? L'eau est un facteur très puissant de coopération régionale ; elle oblige les pays à se concerter. Je ne dis pas qu'elle n'est pas source de tensions, bien entendu. Mais il est important de dire que nous ne sommes pas dans une pénurie.

Jean-Claude GUIBAL

Pourtant, on m'a toujours présenté la ressource en eau dans le monde comme une source de conflit potentiel. Or vous nous dites que ce n'est pas le cas et que c'est plutôt un facteur de coopération.

Sylvie BRUNEL

C'est le cas, oui. Le vrai problème, c'est l'irrégularité de la ressource. Tout doit donc s'organiser autour de la gestion du flux de façon à créer des réserves et à trouver le bon équilibre entre pénurie et surplus. Ici encore, il est question de gouvernance et de moyens financiers.

Gérard-François DUMONT

Vous avez raison, Monsieur, de dire que les addictions ont des effets sur la population. En Russie, l'espérance de vie des hommes est inférieure de 12 ans à celle des femmes, notamment à cause de ces addictions. Néanmoins, l'espérance de vie sans incapacité a augmenté plus rapidement ces dernières décennies que l'espérance de vie totale. Les années supplémentaires gagnées sont donc majoritairement des années en bonne santé, ce qui semble une bonne nouvelle.

Jean-Claude GUIBAL

Jacques, allez-vous, vous aussi, être positif ?

Jacques PELLETAN

Oui, mais sous conditions ! Apparemment, une personne sur deux serait effectivement porteuse de la maladie d'Alzheimer. Mais, vous le savez, tout le monde n'en meurt pas ; nous mourrons

principalement à cause d'autres maladies, souvent à l'origine de lourdes incapacités. Par conséquent, je dirai que prolonger l'espérance de vie en bonne santé et mourir *in fine* de la maladie d'Alzheimer est en soi une bonne nouvelle ! D'un point de vue économique, il revient moins cher de soigner la maladie d'Alzheimer quand elle est dépistée précocement, — ce que permettent les dernières technologies —, car alors ses effets sont moindres. Néanmoins, compte tenu de la multiplication des cas, cette pathologie risque quand même de coûter cher à la collectivité. La question qui se pose alors est celle de la prise en charge de la dépendance. Faut-il la financer en créant à la Sécurité sociale une branche spécifique ? Il s'agit d'un véritable débat public. En conclusion, je pense que l'augmentation des cas d'Alzheimer est plutôt le signe d'une amélioration de la santé ; reste à savoir comment financer la dépendance consécutive à cette maladie.

De la salle

Je voudrais féliciter notre panel d'intervenants pour son optimisme à toute épreuve. L'innovation permettra toujours de résoudre tous les problèmes et de faire en sorte que les êtres humains vivent confortablement. Mais des autres espèces qui forment la biosphère, vous ne dites mot. Elles n'ont aucun droit d'exister, si j'ai bien compris.

Gérard-François DUMONT

La superficie disponible sur la terre pour les autres espèces ne fait que croître. En effet, jamais la population humaine n'a été aussi nombreuse, mais paradoxalement, jamais elle n'a été autant concentrée sur ces territoires petits et étroits que sont les villes. Imaginons, chère Madame, le scénario suivant : nous sommes en 2050, et installons la totalité de nos 9 milliards d'humains sur le seul territoire des États-Unis. La densité de ce pays serait alors celle de la région Île-de-France, ce qui n'a rien d'extraordinaire, vous en convenez.

Tout dommage porté à une espèce ou à un territoire est un dommage porté à nous-mêmes. Quand l'homme abuse de l'utilisation de la terre, de la nature et des autres espèces, des pollutions catastrophiques surviennent inévitablement. La région la plus polluée en Europe était, jusque dans les années 1990, le sud de la Pologne et le nord de la République tchèque. La conséquence en était une surmortalité humaine. L'homme ne pourra bîne vivre que s'il respecte des règles de développement durable intégrant les grands équilibres.

Sylvie BRUNEL

La biodiversité est l'objet d'un discours extrêmement alarmant en ce moment. Certes, il nous permet de nous mobiliser sur cette question, mais je voudrais quand même rappeler la progression impressionnante d'aires naturelles et de superficies protégées, sur terre comme sur mer. Ce qui ne signifie pas du tout que nous vivons dans le meilleur des mondes. Néanmoins, chaque fois que les humains ont dressé une liste des espèces menacées, comme le fait par exemple l'Union Mondiale pour la Nature, ils ont pu, par une politique volontariste, sauvegarder certaines de ces espèces et contrôler leur prolifération. Les plus beaux périmètres de biodiversité sont en effet ceux où les sociétés humaines sont interventionnistes et exercent un contrôle permanent. On ne peut pas opposer une nature qui serait bienveillante, respectueuse et un homme qui serait proliférant et nuisible. Il faut au contraire garantir leur interaction mutuelle, car c'est à cette condition-là seulement que la biodiversité sera respectée.

Jean-Claude GUIBAL

Êtes-vous rassurée, Madame ?

De la salle

Pas du tout ! Sans vous offenser, je trouve que l'information présentée manque d'honnêteté intellectuelle.

Sylvie BRUNEL

Je crois que ceux qui manquent d'honnêteté intellectuelle, ce sont plutôt les organismes qui font du catastrophisme pour polariser les crédits environnementaux ! En tant que professeurs, nous n'avons, nous, aucun intérêt à défendre. Nous essayons juste d'étudier les phénomènes et d'y porter un regard neutre, non idéologique, ce qui nous permet de vous dire qu'au regard de l'Histoire et de la géographie, le discours catastrophiste a été démenti par les faits.

De la salle

Vous disiez que la nature avait besoin de l'être humain et que sans lui, la biodiversité en souffrirait. Or, la biosphère se portait très bien avant que l'humain n'apparaisse et n'avait pas besoin que ce dernier y mette de l'ordre.

Sylvie BRUNEL

99 % des espèces qui vivaient il y a des milliards d'années n'existent plus aujourd'hui ! L'histoire de l'humanité n'est qu'une suite de cycles de création et de disparition. Il faut donc essayer de voir les phénomènes sur la longue durée. Il y a 800 ans, l'Amazonie et la forêt du Congo étaient des savanes. Encore une fois, je ne nie pas les considérables problèmes d'eau potable et d'alimentation. Il faut juste retrousser nos manches et nous atteler à trouver des solutions, tous ensemble, sur la même planète

De la salle

Curieusement, le mot de « contraception » n'a jamais été prononcé au cours du débat. Par ailleurs, le développement de la médecine néonatale et de la vaccination a modifié les équilibres antérieurs. Certes, aujourd'hui, les enfants survivent, mais ils ne peuvent être ni éduqués, ni nourris. Un chercheur américain aurait même démontré que la guerre au Rwanda aurait été consécutive à une extraordinaire pression démographique du pays et à une lutte pour des terres. Quel est votre point de vue sur ces problèmes ? Quant à la contraception, je sais pour avoir travaillé avec Médecins sans frontières qu'elle n'est pas particulièrement encouragée par les médecins occidentaux, souvent pour des raisons morales.

Sylvie BRUNEL

Dans tous les pays du monde, à chaque fois que vous permettez aux femmes d'accéder à l'éducation et d'avoir le choix de leur contraception tout en leur garantissant que leurs enfants survivront, elles restreignent d'elles-mêmes la taille de leur famille. Pour ces raisons, des pays qui étaient considérés comme des « roches dures » de la natalité comme la Tunisie, l'Iran ou l'Arabie Saoudite ont vu chuter considérablement leur taux de natalité. Le meilleur contraceptif est le développement.

Les pays riches ont toujours eu peur de l'explosion démographique des pays pauvres. Or le progrès entraîne un mouvement très rapide de réduction de la natalité. Je crois, pour ma part, qu'empêcher les enfants de mourir de maladies qui les décimaient jusque-là est plutôt une bonne nouvelle. Quant à l'Afrique, elle était effectivement sous-peuplée dans les années 60 et elle est juste en train de rattraper la proportion qui était la sienne dans l'Histoire. Ce continent a, en effet, connu un désastre démographique considérable puisque, à cause des maladies, de la traite, de la colonisation etc., sa population n'a absolument pas augmenté entre 1500 et 1900. Dans le même laps de temps, l'Europe et l'Asie voyaient leur population multipliée par cinq. Nous assistons donc aujourd'hui à un phénomène de rattrapage d'un continent qui représentait environ 20 % de la population mondiale en 1500, est tombé à 9 % et qui tout doucement, est en train de revenir à 20 %. Ce n'est ni une bonne ni une mauvaise nouvelle. C'est juste une nouvelle qui devrait inciter les organismes de coopération internationale à davantage s'intéresser à elle.

De la salle

Je n'ai pas dit qu'il fallait laisser mourir les enfants, loin de là ! Mais, à partir du moment où ils survivent en nombre, il faut que les familles puissent leur assurer un avenir. Les nombreux reportages sur l'Afrique que j'ai vus montrent que la surpopulation vient toujours plus remplir les bidonvilles.

Gérard-François DUMONT

Il n'y a pas de surpopulation en Afrique. Sa densité de population est même bien inférieure à celle d'autres régions du monde. Ce qui s'y est passé depuis deux siècles et que nous nommons « transition démographique » est toujours difficile à comprendre. Je vous la résume ainsi : ce n'est que lorsque la mortalité des enfants et des adolescents s'avère durablement abaissée que les populations adaptent leur comportement de fécondité. Il y a trois siècles, pour que, dans une famille française, deux enfants deviennent adultes, il fallait qu'une femme en ait quatre. Comme depuis, la mortalité a reculé grâce au progrès, les populations ont compris qu'elles pouvaient se contenter de deux enfants, puisque leurs chances de devenir tous deux adultes sont devenues extrêmement élevées. Ce mécanisme est vrai partout et son moteur est donc la mortalité.

Pour le prouver, regardons les subventions attribuées par les organisations internationales aux différents pays du monde en matière de planification familiale et de contraception. Les États-Unis ont été, à certaines périodes, particulièrement généreux en la matière ! En 1974, le rapport Kissinger indiquait noir sur blanc qu'il fallait freiner par la contraception, la croissance démographique de pays tels que le Brésil, la Chine ou l'Inde qui, bientôt, risqueraient de remettre en cause le leadership mondial des États-Unis. Pourtant, les pays qui ont touché les plus généreuses subventions pour développer la contraception n'ont pas vu leur fécondité baisser rapidement. Ce cas s'est au contraire produit dans les pays ayant massivement investi dans le suivi maternel des grossesses, dans les maternités, dans les soins aux enfants, dans les hôpitaux, etc. Ces progrès ont été possibles, parce que les populations ont considéré que les taux de survie de leurs enfants étaient devenus élevés et qu'elles pouvaient ajuster leur fécondité.

Le problème est que certains gouvernements n'investissent pas assez dans la lutte contre la mortalité et privilégient « les canons au beurre ». Je ne citerai qu'un exemple, le Tchad. À une époque, la Banque Mondiale a aidé à ce pays à obtenir le crédit des banques lui permettant d'exploiter et d'importer son pétrole, à condition qu'il consacre une partie de l'argent reçu à des

investissements sanitaires et éducatifs. Aujourd'hui, le Tchad vend son pétrole ; malheureusement, il ne respecte pas les autres clauses du contrat.

Les conflits au Rwanda, en Somalie, au Congo sont-ils liés à la densité de population, comme vous l'avanciez, Monsieur ? La réponse est négative. La situation particulière du Rwanda est liée à son histoire, à la façon dont il a été colonisé, puis décolonisé. Ce pays, qui était effectivement l'un des plus denses d'Afrique, jouit de conditions climatiques exceptionnelles qui assurent sa richesse et l'exposent nettement moins qu'ailleurs en Afrique, aux risques épidémiques.

De la salle

Il y a 60 ans, les chiffres annonçaient 300 à 400 millions d'individus affamés et pauvres dans le monde. En 2010, ils sont plus de 1 milliard. La FAO n'a donc pas été en mesure de résorber ce gigantesque problème. Je me demande par conséquent, comment travailler ensemble pour permettre à ces « affamés » de passer du statut de victimes à celui de partenaires.

Sylvie BRUNEL

Je rappelle que la FAO a trois fonctions : activer des systèmes d'alerte précoce, assurer la sécurité alimentaire et soutenir la production agricole. C'est sur ce dernier point que le bât blesse. Comme je vous l'ai déjà dit, nous savons que quand un pays investit dans l'agriculture, il réussit très vite à enrayer la pauvreté rurale, ainsi que la faim. Or, les stratégies mises en place dans les pays du Tiers-monde, notamment au moment des indépendances, misaient sur un développement par les villes et l'industrie, tout en délaissant les paysans. À la fin des années 70, les décideurs ont tout de même pris conscience qu'il fallait aussi investir dans l'agriculture et reposer le développement sur les bases d'un marché intérieur. Au même moment, hélas, est survenue la crise de la dette entraînant ce que l'on a appelé la « décennie perdue du développement ». Les paysans se sont retrouvés plus démunis que jamais, la part de l'aide publique octroyée à l'agriculture passant de 20 % des crédits en 1980, à 3 % aujourd'hui. C'est dans ce contexte que les émeutes de la faim de 2007-2008 ont permis de révéler le problème de l'approvisionnement des villes. Un autre phénomène, né du développement durable, c'est-à-dire de l'idée que nous vivons sur une planète finie et que les ressources risquent de manquer, a lui aussi contribué à remettre l'agriculture au premier rang des priorités. Ce phénomène, c'est la ruée vers les terres du Sud et la délocalisation des productions agricoles.

Les statistiques de la FAO sont toutefois plutôt encourageantes. Elles indiquent que le pourcentage des individus souffrant de la faim dans les années 2040 — 2050 devrait se limiter à 3 % de la population mondiale. Cette réduction ne s'opèrera pas automatiquement et il faudra agir dans les trois domaines que sont le foncier, la juste rémunération et la transformation locale des productions agricoles, laquelle permettra de créer de l'emploi. Pour servir ces objectifs, des moyens financiers ainsi qu'une coopération forte sont bien entendu nécessaires. Nous savons qu'alors tout peut très vite évoluer favorablement, ce qui dément toute fausse hypothèse liée à la densité ou une prétendue surpopulation. Grâce à la mobilisation à la fois des gouvernements, des ONG et les populations, le paysage peut complètement changer. Partout, les gens réfléchissent, partout les gens innovent. Le développement durable a ceci de très stimulant qu'il permet d'ouvrir des pistes et de trouver des solutions locales qui changent réellement le destin des individus et des paysages.

De la salle

Ne pensez-vous pas que le marché puisse introduire des troubles dans le développement harmonieux que vous décrivez, en particulier par les phénomènes de spéculation pesant sur les échanges de denrées alimentaires ? Par ailleurs, je voudrais connaître votre point de vue sur le phénomène de l'accaparement des terres.

Jacques PELLETAN

À mon avis, la spéculation met en évidence le fait que les marchés fonctionnent très mal. Elle naît lorsque des personnes détiennent une information pouvant avoir une influence sur les prix et se mettent d'accord pour léser celles qui ne disposent pas de cette même information. En économie, l'idée de « perfection des marchés » est liée à celle d'« information complète ». Quand on spéculé, il n'y a pas d'information complète et les marchés ne fonctionnent pas. Et quand les marchés ne fonctionnent pas, il faut que la puissance publique intervienne pour, notamment, mettre en place des opérations de régulation et rendre plus difficile la spéculation sur les produits vitaux pour l'humanité : les terres, l'eau, le logement... En réalité, la question n'est pas de savoir si le marché spéculé ou non, si c'est bien ou mal ; elle est d'empêcher, par des actions de régulation, que la spéculation contre la vie des gens soit rémunératrice.

Sylvie BRUNEL

La volonté d'un État de tout contrôler autoritairement mène à une impasse complète. Mais un marché sans contrepouvoirs conduit tout autant à la catastrophe. Il faut donc parvenir à un juste équilibre entre un interventionnisme d'État guidé par l'intérêt général et l'investissement privé. Dans un grand nombre de pays du Sud, le problème auquel nous devons faire face est la faiblesse des États, tant sur le plan des ressources que sur celui du contrôle des territoires. Le résultat est qu'aujourd'hui, de très grandes réserves de terres ne sont pas du tout valorisées, puisque les populations manquent cruellement de moyens techniques appropriés. La tentation est donc grande de concéder ces terres sur un très long terme, à des puissances ou à des entreprises étrangères. Cette option n'est pas en soi « scandaleuse » à condition que les États puissent exercer un contrôle sur les investissements réalisés et que des cahiers des charges fixent les devoirs des concessionnaires au point de vue de l'emploi local, de la rémunération et des droits des populations en matière syndicale et foncière, etc. Si ces questions peuvent être réglées à l'aune d'une démocratie participative, alors nous pourrions tous ensemble encadrer ce phénomène de ruée agricole et faire en sorte qu'à ces conditions seulement, il permette de valoriser des terres qui étaient jusqu'alors totalement sous-employées et dégradées.

De la salle

Pensez-vous que la dénatalité observée actuellement en Russie trahisse un sentiment d'inquiétude ? Dans l'affirmative, que peut-on y faire ?

Gérard-François DUMONT

Effectivement, la Russie est dans une situation que l'on peut juger très inquiétante. Premièrement, elle est un des rares pays où l'espérance de vie a diminué en raison de la détérioration du système sanitaire, du comportement des populations en matière d'hygiène et de la surconsommation d'alcool. Deuxièmement, la fécondité y a également extrêmement baissé, la Russie perdant environ

500 000 habitants chaque année. Par conséquent, sa population active décroît assez rapidement, alors que le potentiel économique de ce pays est absolument prodigieux. Comme le processus de dénatalité est très ancien, il aura des effets pendant de nombreuses années encore. Aujourd'hui, La Russie est donc obligée de faire appel à une main-d'œuvre étrangère, venue d'Asie centrale notamment. Mais ce pays n'a pas de tradition d'accueil de l'immigration, d'où l'apparition d'un certain nombre de difficultés sociales, notamment dans les régions d'Extrême-Orient. Dans cette partie du pays, la population autochtone a considérablement diminué et a été remplacée par une très forte immigration chinoise qui y occupe aujourd'hui la plupart des positions économiques.

La situation démographique et géopolitique de la Russie est en effet inquiétante. Or, nul n'a intérêt à voir ce pays déstabilisé. Au contraire, il vaudrait mieux, pour tout le monde, que la Russie se développe, qu'elle soit dynamique économiquement et qu'elle sache mieux exploiter ses ressources. Toutefois, je le répète, les conditions démographiques régnant aujourd'hui en Russie ne sont pas favorables à la stimulation d'un bon développement.

Jean-Claude GUIBAL

Merci à tous. Je vais demander à présent à chacun d'entre vous d'apporter en deux minutes une conclusion à ce débat.

Jacques PELLETAN

Nous l'avons vu, le contexte de l'évolution démographique est marqué par un grand nombre d'incertitudes. Nous savons néanmoins que les modifications démographiques actuelles conduisent à des conflits de répartition des ressources naturelles, énergétiques, financières qui sont souvent plus problématiques que la question de la quantité de ces mêmes ressources. Pour anticiper sans drame majeur ces conflits, il nous faut interroger l'exercice de la démocratie entre le consommateur, le producteur, les générations, les pays. Si nous ne nous interrogeons pas sur la manière de régler ces conflits de répartition, nous prenons le risque de problèmes majeurs. Je conclurai sur une note d'espoir quand même : en vivant plus longtemps, les populations gagnent un peu plus de bien-être.

Sylvie BRUNEL

Je crois qu'il est aujourd'hui nécessaire de faire coïncider développement durable et intérêt général. Il ne faut pas regarder l'espèce humaine comme nuisible et proliférante. La planète est le cadre de vie de l'humanité. Nous devons juste nous retrousser les manches et tous ensemble, trouver des solutions. Nous ne les trouverons ni dans la religion de la peur, ni dans les fausses prédictions ou dans de faux indicateurs. Il faut donc mettre en place une coopération internationale forte, fondée sur le dialogue et sur des organismes supranationaux. La démocratie participative et éclairée repose sur le concept de citoyenneté, citoyenneté à laquelle on ne peut accéder que par une éducation généralisée et par une bonne gouvernance. Je terminerai sur une note encourageante : les pays les mieux développés sont ceux qui n'avaient pas de ressources au départ. Alors, revenons à cet aphorisme que nous connaissons depuis longtemps : « Il n'est de richesses que d'hommes. »

Gérard-François DUMONT

Nous n'insisterons jamais assez sur le fait que l'humanité s'est multipliée par six en deux siècles parce qu'elle a réalisé des progrès qui lui ont permis de vivre plus longtemps. De la même manière, nous n'atteindrons demain les 9 milliards d'habitants que si nous mettons en place les conditions

permettant de nourrir autant d'individus. J'ai noté que nombre d'entre vous considéraient que nous étions optimistes. En réalité, nous sommes simplement réalistes et rejetons la fatalité. Pour mieux construire l'avenir, il faut essayer de mieux comprendre les enjeux qui se posent, de mieux analyser les populations, les territoires, la diversité de ces derniers. Pour ma part, je vous propose la conclusion suivante : « La peur est un enfermement. En revanche, la connaissance est la liberté de l'homme. La refuser, ce serait cesser d'être. »

Jean-Claude GUIBAL

Merci aux intervenants et à vous qui avez posé de très belles questions. À samedi prochain.

ALBERT CAMUS, L'HOMME RÉVOLTÉ

Samedi 23 octobre 2010

SOMMAIRE

Interventions	3
Table ronde	10
Débat avec la salle	13

PARTICIPANTS

Jean-Yves GUÉRIN, Professeur de littérature française, Directeur de l'École doctorale de Littérature française et comparée, Paris III – Sorbonne Nouvelle

Jean-François MATTÉI, Philosophe, Professeur émérite de l'Université de Nice Sophia-Antipolis, Professeur à l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence, Membre de l'Institut universitaire de France

Jean-Claude GUIBAL
Député-Maire de Menton

Je considère Camus, certes comme une référence littéraire et philosophique, mais également comme un modèle en tant qu'homme. Il est pour moi, dans l'après-guerre, l'intellectuel défenseur de la mesure, des positions justes et du respect de l'homme. Il a su exposer des vérités à la fois simples et fortes, bien que qualifiées de philosophies de classe terminale par l'*intelligentsia* française. Il s'inscrivait donc à l'opposé du conformisme ambiant, tel un résistant de la pensée dominante.

Tout au long de sa vie, Camus a su rester au juste équilibre, entre lucidité et révolte. Pour le définir, je dirais qu'il était à l'opposé de Jean-Paul Sartre. Cela constitue pour moi un grand mérite en tant qu'humaniste, car je considère que l'homme reste la mesure de toute chose, quelles que soient les évolutions technologiques ou sociétales. Camus m'a toujours ému de par son empathie pour l'homme, laquelle lui a fait aborder le destin collectif à travers le destin individuel, et non l'inverse. Il s'est opposé de ce fait à Sartre, en tant qu'homme révolté et non révolutionnaire. Il avait le sens de la limite, et par conséquent l'humilité de ne pas prétendre qu'il détenait la clef tant philosophale que politique pour changer la condition humaine. Camus avait cette tendresse d'une langue pure sans mots inutiles, où les vides de l'écriture avaient également du sens.

Il parvenait ainsi, à travers l'ascétisme de l'écriture, à exprimer une approche lyrique et sensuelle de l'être humain et de ses émotions. Je n'oublie pas que Camus était également un méditerranéen dans sa dualité. Il a assumé la tragédie de la vie de l'homme, ce que notre modernité refuse. Nos sociétés ont en effet aujourd'hui la prétention de maîtriser la vie. Pour Camus, il s'agissait de retrouver les valeurs et les perceptions de l'époque antique, celle où le destin est dirigé par les Dieux. C'est cette dimension tragique qui, pour moi, fait la grandeur de l'homme, celle d'assumer ce qu'il n'a pas voulu.

Au risque de choquer, Camus était également l'homme sans choix. Issu d'un quartier pauvre, journaliste, écrivain, résistant, pied noir, né d'une mère sourde qui ne parlait pas, vivant dans la rue au milieu de toutes les religions, il n'a pu prendre parti lors de la guerre d'Algérie. Pieds noirs et Algériens du FLN le lui ont reproché. Etre déraciné ou menacé de l'être ne permet de choisir, tant vous êtes attachés, viscéralement, charnellement, à cette terre et à ceux qui y vivent. L'Algérie était à la synthèse des cultures méditerranéennes. Je comprends qu'il n'ait pu se prononcer, quand ne pas s'engager, c'est aussi faire preuve d'exigence et de courage, de résistance face à la pression.

Camus, c'est surtout et avant tout les livres de jeunesse, là où s'exprime le panthéisme naturaliste, cette perception de l'être méditerranéen sous le soleil et la mer. Relire Camus, c'est un témoignage que nous pouvons tous réaliser, ce que nous ne manquerons pas de faire dans le cadre de notre débat.

Je vais maintenant vous présenter le message, sous forme de DVD, de Jean Daniel, qui n'a pas pu être présent, et qui va vous exposer sa première rencontre avec Albert Camus.

Jean DANIEL (DVD)

Fondateur, éditorialiste, coprésident du comité éditorial de l'hebdomadaire *Le Nouvel Observateur* J'ai rencontré Camus à l'âge de 27 ans. Je dirigeais à cette époque une revue littéraire du nom de *Calibre*. Camus m'a téléphoné un jour pour me demander quelle serait notre prochaine parution. Je lui ai répondu qu'il s'agirait d'un texte de Tolstoï. Il m'a alors conseillé de publier au contraire *La Maison du Peuple* de Louis Guilloux. Nous en avons discuté, et en bon éditorialiste, je lui ai proposé d'en faire la préface. Nous avons alors convenu de nous rencontrer et une heure plus tard, je me présentais chez Gallimard.

Tel fut le cadre de notre première rencontre, point de départ des liens que nous avons tissés. Ainsi, Camus m'a encouragé à écrire ; il m'a d'ailleurs publié dans sa collection. Au décès de mon père, il m'a rendu visite. Enfin, lorsque j'ai perdu mon emploi, il m'a trouvé une nouvelle situation. Nous discutons de tout, et je passais souvent « à la question » puisqu'il m'interrogeait sur mes lectures, la politique etc. Ses critiques constantes du journalisme littéraire me passionnaient. Camus disait qu'il lui fallait écrire comme il lui fallait nager, lui, l'homme de la Méditerranée. Il avait envie d'écrire, et tout de suite. Ce sont là les deux fondements du journalisme.

Les rapports de Camus avec la pauvreté ont été essentiels, et ce dans tous les domaines. Il a été accusé, à l'instar de Guilloux, de la pauvreté apparentée à la sainteté. Mais ses nouvelles insistaient notamment sur des pensées vertueuses et sur la loyauté. Les personnes soumises à la nécessité étaient pour lui des nécessiteux, un terme sur lequel il portait un respect absolu quand ce mot est aujourd'hui dévoyé. Il saura d'ailleurs toujours contrebalancer sa notoriété et son aisance matérielle par le respect de la pauvreté et la sanction de la maladie. Son écriture frémissante n'était pas portée par le pathétique dans le champ de la beauté, mais par le fait que le temps lui était compté. Nul ne se doutait qu'il allait mourir si jeune. Sartre en écrira son plus bel article, à travers une remise en question profonde.

La rencontre avec Camus a illuminé ma vie, et sa disparition l'a enténébrée. J'ai beaucoup regretté d'avoir à préférer la justice à Camus. A un moment, j'ai d'ailleurs douté de celle-ci car elle m'a séparé de lui. J'ai eu la chance de rencontrer des êtres exceptionnels, de vivre des moments mémorables. Mais de ma rencontre avec Camus, je ne puis parler qu'avec des mots d'amour.

Jean-Yves GUÉRIN

Le cinquantenaire de la disparition de Camus a tourné à l'apothéose. Il est des écrivains celui dont l'audience est universelle. Son œuvre est ainsi traduite dans plus de 60 langues. *L'Etranger* bat tous les records de vente, en France mais également à travers le monde, à l'instar du Japon où il s'en est vendu 4 millions d'exemplaires. La postérité fut davantage prospère à Camus que le furent ses contemporains. Les résistances à son art, de Sartre à Bourdieu, ont été politiques car il avait le tort, à son époque, de ne pas être marxiste. Pour les mêmes raisons qu'il fut jadis vilipendé, il est désormais le juste, le franc-tireur auxquels les événements – de Gdansk à Alger – ont donné raison.

L'œuvre de Camus se décompose en trois parties. *L'Etranger*, *Noces*, *le Mythe de Sisyphe* sont des fictions ou des proses lyriques, détachées de l'actualité. Ses écrits civiques ou politiques sont à l'opposé, comme ceux dans *l'Alger Républicain*, du *Soir Républicain*, les éditoriaux de *Combat* et les chroniques de *l'Express*. Entre les deux, Camus a aussi écrit des essais et des fictions avec des résonances politiques, tels que *la Peste*, *l'Etat de Siège*, *les Justes* etc. Cette œuvre, intégralement connue, gagne en cohérence et en complexité. Elle n'appartient à quiconque. La ferveur de ses lecteurs en est le panthéon.

Camus a d'abord écrit quotidiennement pour les lecteurs d'*Alger Républicain*. Il rédigeait également les éditoriaux dans *Combat*. Il se sentait responsable à l'égard de ceux qui le lisaient, estimant que le journaliste devait être un éducateur du citoyen. De cette expérience, il gardera un sens aigu du concret et un respect du fait, considérant qu'il fallait être sur le terrain, face à l'événement, pour l'analyser. C'est ce qu'il fit par exemple en 1945 lors des incidents de Sétif.

Camus refusait le fanatisme, mais pas le militantisme. Son rapport au débat politique s'est fait en tant que journaliste citoyen. Il n'a jamais pensé que tout fut politique, et encore moins que la politique fut tout. L'homme révolté, disait-il, est obligé de s'occuper de politique, ce qu'il faisait à son corps défendant car il se devait de répondre aux obligations. Il n'était ni idéologue, ni doctrinaire, et pas plus brasseur de banalités. Les limites de son savoir déterminent d'ailleurs ses interventions. Il choisit ainsi soigneusement les causes qu'il défend, telles que la Résistance ou la construction de l'Europe. Il a refusé l'idée d'une littérature engagée ou militante. Lors de son discours de prix Nobel, il s'est défini comme un artiste et non comme un intellectuel, témoin de sa génération.

Camus se présente comme un écrivain immergé dans l'Histoire, et non le prisonnier de celle-ci. Il considère d'ailleurs qu'elle n'est pas l'espace-temps de la raison tant elle est marquée par la violence. L'écrivain, à son sens, se doit de servir la liberté et la vérité quand – disait-il – l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression. Ainsi, comme il l'exposait lors de son discours du Prix Nobel, plus l'époque est tragique et plus les artistes sont nécessaires. Les œuvres de Camus renvoient le monde à son histoire. Ses écrits ne sont pas enfermés dans le moment de leur rédaction. Ils peuvent donc voyager dans le temps comme dans l'espace et se charger de signification, ce qui explique leur fortune. *La Peste* suggère ainsi dans sa finalité que nous n'en terminerons jamais avec l'intolérance et la barbarie.

Camus a été un passeur de l'idée démocratique, à l'époque des idéologies triomphantes. Il le reste désormais en France et surtout à l'étranger. La démocratie est assurément le moins mauvais des systèmes politiques, répétait-il à de nombreuses reprises dans ses écrits ; elle est l'exercice social et politique de la modestie. Selon lui d'ailleurs, la politique est la sublimation des antagonismes, dans son aspect totalitaire. Il répugnait ainsi au clivage manichéen, considérant que le mécanisme binaire du suffrage universel ne sépare pas pour autant un camp du bien face à celui du mal. L'éthique démocratique, dont Camus est le porteur, exclut une représentation guerrière de la vie publique.

Dans ses écrits, Camus définit les principes de la démocratie, considérant que personne n'est propriétaire du bien commun ni l'incarnation du bien général. La vérité est ainsi partagée, et non officielle. L'exécutif issu de l'élection a en outre besoin de l'opposition, ajoutait-il, le démocrate acceptant que son adversaire puisse avoir raison, et de discuter de ses arguments. Il considérait que dès lors que des hommes ou des partis refusaient la contradiction et la réprimaient par la violence, la démocratie n'était plus. Selon lui, décideurs et militants doivent s'installer dans la réalité d'une situation sans se réfugier dans des abstractions, créant ainsi une dynamique du dialogue fondamental à la démocratie.

Camus estimait également qu'un autre principe démocratique réside dans la limitation du pouvoir étatique, à travers des contrepoids que sont une presse libre et un syndicalisme puissant. La décentralisation n'était pour lui réduite qu'à une plus grande autonomie des communes. Il considérait ainsi que la démocratie était la protection de la minorité, et non la loi de la majorité. Selon lui, seules les sociétés démocratiques étaient dès lors capables de corriger leurs défauts en se réformant. Cette thèse, aujourd'hui évidente, ne l'était pas dans les années 1950.

Camus aime à associer la liberté et la démocratie dans ses textes, au risque d'être perçu comme un libéral. Il a rejeté fermement la distinction marxiste entre libertés formelle et réelle, notamment dans *Actuelles II*. Il expose ainsi que le suffrage universel et le pluripartisme sont des préalables et non des garanties. Selon lui, la démocratie est à la fois une fin et un moyen, politique mais également économique et social. Après 1944, il répudiera toute phraséologie révolutionnaire, estimant que la seule voie de la démocratie est celle des réformes, celles-ci ne devant être prises que dans un cadre national. Il devient ainsi un partisan résolu de la construction européenne.

Il se proclame réformiste intransigeant au moment où il écrit *l'Homme révolté*. Il oppose ainsi la révolte à la révolution. Camus s'inscrivait de fait dans une gauche morale, à l'écoute de la gauche sociologique, une gauche responsable et s'interdisant toute démagogie, une gauche qui préfère la discussion à l'affrontement. Il trouvera ses alliés à l'étranger, et non dans la société littéraire française. Sa critique du marxisme-léninisme, qui lui vaudra tant d'avaries, est à la fois ferme et raisonnée. Il demeure toutefois un homme de gauche par sa critique de l'argent et de l'injustice.

Des écrits de Camus, nous pouvons tirer des idées simples en temps de crise ou d'incertitudes. Il faut ainsi s'informer avant de trancher. Aucun intellectuel n'est par ailleurs détenteur de la vérité révélée. L'effort d'exactitude et la recherche des nuances sont en cela essentiels à l'exercice de la pensée. Il convient également d'être cohérent, de refuser les indignations unilatérales et la victimisation, les principes n'étant pas à géométrie variable. Toute victime appartient de fait à l'espèce humaine avant tout autre rattachement. Pour défendre une cause, il faut enfin en apprécier

la logique et non les programmes qui font chanter les lendemains. La responsabilité ne peut enfin être la politique du pire.

Camus appartient au monde d'avant 1989, d'avant 2001, mais comme Jean Daniel le dit, notre époque est pourtant camusienne, et il reste notre contemporain. Nul n'est autant conscience morale et politique à la fois. Le parler juste de Camus, son sens du dialogue, son souci de l'autre, son absence de manichéisme nous font défaut en ces temps de crispations identitaires et d'inégalités croissantes.

Jean-François MATTEI

Je souscris complètement à vos propos, tant sur le plan politique qu'institutionnel. Je vais pour ma part essayer de développer l'image de l'homme révolté sur le plan philosophique.

Camus se démarque en bien des points de l'*intelligentsia* française. Sa principale originalité réside, à mon sens, dans l'indissolubilité de son existence et de ses choix philosophiques, et même ontologiques. Il est l'un des rares, voire le seul penseur français, à être cosmique. Par ce terme, j'entends un homme qui pense le monde dans sa naturalité immédiate. Il se rapproche ainsi de Jean Giono ou d'Henri Bosco, mais également de William Faulkner. Pour eux, il n'existe pas de séparabilité de l'homme de la cité et du monde.

Sartre n'avait ainsi aucune vision du monde, ni même de la nature qui lui donnait la nausée. Camus lui y adhérerait pleinement. Il ne distingue ni l'existence de la politique et du monde, pas davantage le choix moral du choix existentiel. Cette originalité est unique dans la littérature française du 20^{ème} siècle. Il est dans la lignée des grands moralistes du 16^{ème} et du 17^{ème} siècle que furent Montaigne ou Pascal. Il ressentait le même besoin non pas d'une « moraline », comme le disait Nietzsche, mais d'une véritable *morale* qui définit l'existence humaine. Cette morale n'était ni de gauche ni de droite, encore moins du centre. Camus était dans une dimension de l'équilibre.

Camus était homme à dire les vérités, quels que soient les éclats de celle-ci dans l'homme. J'ai beaucoup apprécié la sentence de Monsieur le Député-Maire concernant un Camus qui n'a pas su choisir. Il me semble que cette absence de choix est liée à une puissance qui va au-delà du choix personnel ou suggestif. L'existence est elle-même au-delà du choix. Camus entraînait l'éthique sur le plan humain et le monde sur le plan cosmique qui fait que l'homme, jeté dans la bataille de la vie, doit trouver un équilibre. C'est d'ailleurs la définition faite par Camus de l'homme révolté. Il n'était pas dans le mode de pensée dialectique de son temps, germanopratin, où les tensions des contraires appelaient une dialectique négative, voire diabolique. Camus n'a lui jamais déshonoré ses adversaires de peur, en bon hidalgo, de se déshonorer lui-même.

Camus n'a jamais eu de pensée dialectique, laquelle se traduit par l'art de développer des oppositions que nous connaissons scolairement par thèse et antithèse. Finalement, l'affirmation et la négation aboutissent à un surmontement – appelé « synthèse » – que Hegel nommait « négation de la négation ». Les mathématiques, pour rappel, démontrent qu'une double négation aboutit à une affirmation, elle-même contredite pour être mieux affirmée. Cette spirale dialectique est l'antithèse de la pensée de Camus, qui lui pensait de façon *polaire*. Une polarité exclut le surmontement et l'accablement de l'adversaire. Nul ne se relève ainsi de la tension des contraires, car l'existence humaine, tendue entre ces deux polarités que sont la vie et la mort, n'a pas de synthèse supérieure. La tragédie dans la vie de Camus est de s'être rendu compte qu'il ne pouvait y avoir de solutions face à la tension des opposés. Cette tension entre le jour et la nuit, entre l'histoire et le monde ainsi qu'entre bien d'autres opposables, se retrouve constamment dans ses romans et ses essais.

Camus n'a été tenté ni par le progressisme ni le marxisme, car il croyait à l'Humain et non à l'historisme, vision qui emporterait les hommes dans un flux désordonné vers une pensée utopiste. Cette polarité – méditerranéenne et même grecque – fait de Camus un penseur de la mesure entre

une tension de deux oppositions qui ne peuvent se réaliser en tant que telles. Les titres de la plupart de ses ouvrages, voire de ses chapitres, en sont la preuve. Camus écrivait dans *L'Été* que « c'est sur ce balancement qu'il faudrait s'arrêter. » La balance est, je le rappelle, l'image même de l'équilibre et de la justice. S'y arrêter, c'est ne pas se jeter dans ce développement insensé de l'histoire qui charrie tout, y compris les monstruosité. Dès sa première œuvre, *L'Envers et l'Endroit*, la synthèse dialectique n'existe pas. L'envers et l'endroit du monde cohabitent en nous et se rejoignent, pour mieux se retourner.

L'œuvre de Camus se concentre sur cette opposition polaire permanente, que ce soit dans ses écrits littéraires, dramatiques ou philosophiques. Il en tire une conception de l'homme, dans l'ordre politique, mais également existentiel dans le monde. L'opposition des contraires permet de rechercher un équilibre, celui du midi et du minuit. Nietzsche a grandement influencé Camus, en particulier dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, lorsqu'il écrivait que « midi le juste » divisait la journée en deux. Camus a traduit cette pensée par celle du basculement, notamment dans *L'Étranger*, en indiquant que la journée *bascule* dans la nuit. La notion d'un contraire dans son contraire se retrouve ainsi tout au long de son œuvre. Ce basculement dans l'ordre cosmique correspond parfaitement à ce que Camus appelle la révolte dans l'ordre politique.

Camus était un révolté, et non un révolutionnaire. Ce dernier terme est, selon lui, lié à la dialectique, alors que le révolté est lié à la polarité. La rugosité d'une terre qui fait celle de son peuple peut ainsi basculer dans la littérature. Camus est en le meilleur exemple, lui *le misérable* au sens de Victor Hugo qui a basculé dans la grandeur et le Prix Nobel de littérature. Camus rend également hommage à l'école républicaine, basculant – grâce à son instituteur, Monsieur Germain – de la misère vers la culture. Ce type d'oppositions conduira Camus à toujours rechercher un balancement harmonieux et un équilibre qui n'est autre que ce qu'il appelle la mesure grecque. Camus s'inspire des Grecs dans le déchirement reconnu entre l'*hubris* – ou la démesure chère à Sophocle ou Euripide – et *Diké*, la justice.

Camus est également le seul auteur philosophique ou politique français à parler de la *mesure*. Ce choix de la mesure a pu le faire apparaître comme ridicule auprès des intellectuels parisiens. Les débuts de la philosophie, avec Platon et Aristote, sont pourtant une analyse de ce que les Grecs appelaient *métron*, qui donnera le mot *mètre* en français et donc l'étalon de *mesure*. Ce sens de la mesure se retrouve dans toute l'œuvre de Camus, mais surtout dans son essai *L'Exil d'Hélène (L'Été)*, où il développe la mesure de chacun dans l'existence et dans l'univers à travers une série de balancements. La grande littérature ou la philosophie jouent sur ce balancement incertain entre l'exil et le royaume comme l'écrivait Camus.

Table ronde

Jean-Yves Guérin

Les grands écrivains de notre temps ont reconnu Camus comme leur pair. Soljenitsyne lui rend ainsi hommage dans son propre discours du Prix Nobel. Mario Vargas Llosa, le prix 2010, a préféré Camus à Sartre dont il avait été l'ami et le lecteur. Jamais ces grands écrivains ne l'auraient pris pour un philosophe de classe terminale.

Jean-François Mattéi

Je ne puis qu'être d'accord. Le discours de Camus à Stockholm, sur l'artiste et son temps, était d'une telle élévation morale que la plupart des personnes ne l'ont pas compris. Curieusement, plusieurs intellectuels ou pseudo-intellectuels ont repoussé ce texte. Interrogé de manière agressive à cette occasion par un étudiant algérien, Camus avait répondu qu'il préférait la justice à une justice aveugle qu'il assimilait au terrorisme.

Or, Camus a refusé toutes les formes de terrorisme, comme le prouve sa critique de la Terreur de 1793 (date à laquelle cette notion, en étant décrétée, prendra pour la première fois un sens politique). Le terme se déclinera par la suite en « terrorisme ». Camus démontrera ainsi à quel point une dialectique révolutionnaire peut dégénérer, malgré les bons sentiments initiaux. Saint Just disait par ailleurs que « *le bonheur était une idée neuve.* » Ce bonheur a déclenché un malheur pour le pays tout entier quand le terrorisme devint terrorisme d'État. Jamais Camus n'a suivi cette démarche justifiant la Terreur.

Jean-Yves Guérin

Camus a baigné dans une culture pacifiste et non violente, comme ceux de sa génération. La guerre a éclaté, et Camus a alors préféré l'antifascisme au pacifisme. La guerre lui a appris que la non-violence absolue n'était plus tenable. Il explique dans *Lettres à un Ami Allemand*, que la violence peut être un moyen, et non une fin absolue. Il reprend cette idée dans sa pièce *Les Justes*. Il y formule la nécessité de fixer des limites à la violence par la sélection des cibles et le refus d'un dommage collatéral pouvant entraîner la mort d'un enfant par exemple. Son expérience de la guerre et de la Résistance a été décisive en cela. Cette pièce avait été très mal reçue par la gauche dite progressiste, qui acceptait, elle, le dommage collatéral. Camus est ainsi un des seuls auteurs à avoir affronté le défi du terrorisme.

Jean-François Mattéi

Dans l'œuvre que vous citez, Camus écrivait que « l'homme est la force qui finit toujours par balancer les tyrans et les dieux. » L'homme est à mi-chemin des tyrans de la terre et des dieux qui sont inaccessibles. La force de l'humanisme est donc cette recherche d'un équilibre, rendue difficile par la précarité de ce dernier.

Jean-Yves Guérin

Ces *Lettres à un Ami Allemand*, écrites en 1943 et 1944, sont d'une grande singularité. Camus oppose en effet à l'idéologie impérialiste allemande une éthique humaniste et un pari pour l'Europe. Il est là à l'unisson d'écrivains européens, tel qu'Altiero Spinelli, qui ont publié une déclaration pour la création de l'Europe. Ce texte n'est ni germanophobe ni nationaliste.

Jean-François Mattéi

Chez Camus, il existait une exigence de modestie. Pour autant, il se trouvait balancé entre d'une part le côté orgueilleux de ses origines espagnoles, d'autre part le côté humble de l'écolier modeste qui a réussi. Cette modestie n'était pas seulement psychologique et subjective ; elle était l'expression de l'être humain confronté à ses limites et celles du monde. Camus pensait également qu'il revenait aux artistes de nous montrer les limites du monde. Selon lui, c'est ainsi – à l'instar de Michel-Ange dans la Chapelle Sixtine – que la démesure crée sa propre mesure. Tel est le miracle de l'art.

Jean-Yves Guérin

La démesure pour l'intellectuel qu'est Camus résidait dans l'idéologie, la doctrine qui donne réponse à tout. Il pensait bien entendu au marxisme des années 50. N'oublions pas que c'est lui, et non Raymond Aron, qui a lancé en 1946 la formule "la fin des idéologies". Cette formule, à un moment où celles-ci étaient à leur zénith, le place à contre-courant. Il avait trente ans d'avance. Sartre a commencé par être philosophe, puis il est devenu philodoxe. Pour Camus, pour la philosophie est contradictoire avec l'esprit de système, comme le déclarait Nietzsche ou son maître Jean Grenier.

Jean-François Mattéi

Alain Badiou, philosophe à la mode du moment, défend la Terreur en 1793 mais également toutes les formes de terrorisme, et notamment maoïste. Il y a là un retour du refoulé terroriste dans la philosophie, mais l'intelligence s'autodétruit elle-même en étant entraînée dans la spirale de la violence. Une violence verbale, ou verbeuse, risque en effet de se transformer en actes. On a ainsi reproché à Nietzsche les camps de concentration nazis pour avoir évoqué la bête blonde allemande, alors qu'il était en perpétuelle quête d'équilibre. Il est de même souvent attribué à un auteur les conséquences néfastes – sur le plan politique et historique – de l'approximation de ses thèses.

Dans le cas de certains intellectuels, les excès sont perceptibles. Pascal disait « *Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison.* » Celui qui n'admet que la raison veut l'imposer par la force. Les camps de concentration n'étaient pas raisonnables, mais rationnels, administratifs. La raison poussée à l'extrême perd donc toute mesure. Il est dès lors difficile de trouver chez un penseur, un artiste ou tout un chacun, cet équilibre latent qui mesure la modération.

Camus était un penseur original parce que, d'une part, il était révolté face aux injustices du monde ; d'autre part, parce qu'il était l'homme de l'accord dans son ivresse du consentement au monde. La difficulté réside à équilibrer la révolte et le consentement. Le défaut des révolutionnaires, selon Camus, était de durcir la révolte en révolution, alors qu'ils ne consentaient à rien, à commencer par l'art. En tant qu'artiste, il considérait comme le plus grand crime le fait de ne pas consentir à la beauté du monde, avec ou sans Dieu.

Jean-Yves Guérin

Camus s'est en effet posé la question d'une existence sans Dieu, d'une éthique sans transcendance, mais il n'a pu trouver de réponse.

Trop souvent les intellectuels des années 1950, 60 et 70 ont fait prévaloir le principe de radicalité. Camus préférait lui celui de responsabilité. Il s'est toujours soucié de la lecture qu'on peut faire d'un écrit. La conclusion du *Retour de l'URSS* en est le meilleur exemple, lorsque André Gide admet s'être trompé après avoir amené tant de jeunes vers le communisme. De tirades véhémentes l'on peut tirer des actes barbares.

La préface de Sartre *aux Damnés de la Terre* de Frantz Fanon légitime et exalte le meurtre brutal, suscitant autant d'assassins. Camus disait que ceux qui préconisaient la violence extrême avaient une vision confortable de la violence. Il écrivait ainsi qu'il les prendrait au sérieux le jour où ces intellectuels tiendraient eux-mêmes le fusil. L'exemple de Camus, à travers sa rigueur éthique, est parfait.

Jean-François Mattéi

J'ai toujours été intrigué de voir à quel point Camus était séduit par le Christianisme, depuis que j'ai lu son Diplôme d'Études Supérieures sur Saint Augustin et Plotin. Dans son dernier ouvrage, *Le Premier Homme*, le narrateur, Jacques Cormery, a les initiales de Jésus Christ. À deux reprises, dans les notes de ce texte, il définit sa mère comme étant le Christ. Comme lui-même s'identifie à sa mère, il s'identifie donc au Christ. Camus n'était donc pas un véritable athée déserté par Dieu.

Jean-Claude Guibal

Je m'interroge sur la place qu'aurait pu tenir Camus dans l'analyse de Marcel Gauchet sur l'évolution des totalitarismes, nourris par les idéologies. Gauchet y définit la fin de ces totalitarismes comme le désenchantement de la démocratie. Pourtant, vos propos établissent que Camus aurait pu être une source d'enchantement dans une démocratie d'aujourd'hui qui fonctionne presque mécaniquement. La philosophie, l'éthique de vie de Camus, auraient probablement nourri et donné du sens à la démocratie.

Jean-François Mattéi

Son outillage conceptuel et sa vision du monde dépendaient de ce qui était disponible à l'époque. Certains événements contemporains peuvent se lire avec ses instruments, mais nous ne pouvons savoir comment il aurait réagi. Camus est décédé voici 50 ans. Il admettait d'ailleurs que son dernier ouvrage était le commencement de son œuvre.

Il avait défini lui-même trois stades dans son œuvre : celui de l'absurde, celui de la révolte et celui de l'amour, marqué par *le Premier Homme*. Il se rendait alors compte que le temps était renversé, « *hors de ses gonds* » comme disait Shakespeare. Camus était un penseur affirmatif, comme Nietzsche le fut à la fin de sa vie.

Jean-Yves Guérin

Camus disait que cette saga aurait été son *Guerre et Paix*. Il voulait y évoquer son enfance et son adolescence algéroises, ses expériences du journalisme, la guerre d'Algérie. Il souhaitait aussi réécrire du théâtre. Son œuvre était loin d'être terminée.

Débats avec la salle

De la salle

Je souhaiterais que soit abordé le combat d'Albert Camus contre la peine de mort.

Jean-François Mattéi

Camus a été préoccupé par cette question toute sa vie. Il cite dans nombre de ses textes le fait d'avoir vu vomir son père après que ce dernier ait assisté à l'exécution d'un criminel. Camus a milité contre la peine de mort, et cela explique ses choix politiques, à l'instar de celui-ci qu'il fit vis-à-vis du terrorisme. Il a par ailleurs écrit, en 1956, un essai philosophique et politique contre la guillotine. Ce texte a encore de l'écho dans les pays où l'abolition de la peine de mort est évoquée, comme en Ukraine notamment. Il y écrivait que cette abolition devait être un des principes fondateurs de la création européenne. En Chine ou en Iran, pays dans lesquels les exécutions sont massives, circulent des extraits de Camus.

De la salle

Monsieur le Député-Maire, vous avez mentionné qu'Albert Camus avait refusé de choisir lors de la guerre d'Algérie. Tout montre dans son œuvre et son humanisme combien il était lié au peuple algérien. N'a-t-il pas choisi finalement chaque homme et chaque femme de ce pays qu'il aimait tant ?

Jean-Claude Guibal

Vous avez mieux que moi défini ma pensée. Il n'a pas choisi un camp contre l'autre, mais a été solidaire de ceux qui constituaient l'Algérie à cette époque, à savoir des Européens, des Arabes, des Musulmans, des Juifs et des Chrétiens.

De la salle

L'amour de la liberté qu'éprouvait Albert Camus ne trouve-t-il pas ses racines dans la pauvreté ? N'était-il pas par ailleurs un philosophe du sens, et même des sens, à l'image d'un Spinoza, un fervent défenseur de l'altérité comme l'a été Emmanuel Levinas au siècle dernier ?

Jean-Yves Guérin

Je crois que l'enfance miséreuse mais « ensoleillée » de Camus a décapé son existence. Il a été lavé de toute souillure par la pauvreté. Passionné de natation, il allait se jeter dans la mer pour se laver de tout ce qui le blesse dans l'humanité, des autres mais également la sienne propre. La misère l'a empêché tout à la fois de devenir un barbare et un intellectuel. Il se définissait comme un artiste, et non un intellectuel ou un philosophe. Comme chez Spinoza, il y avait cette idée d'équilibre, d'être lui-même.

Camus serait en ce sens spinoziste et anti-spinoziste, car il n'avait pas en lui l'intellectualité de Spinoza. Il est plus proche de Saint Augustin, Plotin, Platon et Nietzsche. Spinoza était la clôture du système pour Camus, qui exérait tout ce qui était systématique. L'ouverture vers l'autre si chère à Camus se retrouvait, pour partie, chez un Levinas dont l'œuvre ne se traduisait pas forcément dans sa réalité.

Jean-François Mattéi

Camus a utilisé les termes de pauvreté et de misère, comme s'ils étaient interchangeables. Son œuvre commence avec *Les Voies du Quartier Pauvre* et s'achève avec le *Premier Homme*, un éloge des pauvres. En 1948, il écrivait dans *Actuelles* qu'il n'avait pas appris la liberté chez Marx mais dans la misère. Charles Péguy considérait pour sa part que la pauvreté était le manque de ressources mais se vivant dans la dignité quand les misérables sont privés de celle-ci. Camus a vu cette misère, qu'il démontre dans son récit, *Misère de la Kabylie*.

De la salle

J'ai bien compris que Camus n'avait pas fait de choix lors de la guerre d'Algérie. Des millions de Français ont fait cette guerre, mais sans avoir le choix. Par ailleurs, je me rappelle que Jean Guiton aimait dire que sa croyance était de douter de celle-ci. A mes yeux, cette incertitude traduit le balancement entre la foi d'un chrétien et son doute permanent. J'y retrouve celui de Camus.

Jean-Yves Guérin

Ce balancement, il existe depuis le début du christianisme, dès Jésus Christ lui-même. Le doute de l'intérieur a toujours existé, conforme à la pensée européenne qui veut que le scepticisme soit perpétuellement présent dans l'affirmation. Le regard est toujours un regard critique, qu'il soit grec

ou chrétien. En bon Européen, davantage peut-être même qu'Algérien, Camus était donc toujours en proie au balancement, sans assise parfaite.

De la salle

Au regard de l'éclat de l'œuvre de nos contemporains passés par des périodes d'exil ou de déracinement, certains systèmes dans lesquels nous sommes embarqués confient la violence à un pouvoir, qu'il soit juridique ou politique. Que pensait Camus du pouvoir de trancher par rapport à son expérience vécue du compromis ?

Jean-Yves Guérin

Les textes de Camus tels que *Caligula* ou *Réflexion sur la guillotine* abordent son refus caractérisé de la pratique légalisée de la violence qu'est la peine capitale. Selon lui, la violence doit être limitée dans les institutions. Dans l'histoire, des souverains fous refusent le monde injuste en le rendant plus injuste encore. La violence du monde est raffinée, cultivée et exagérée. Mais à la fin, Camus fait dire à Caligula qu'il s'est trompé de voie. Au grand dam de l'auteur, cette image de Caligula a été déclinée dans les grands dictateurs du 20^{ème} siècle.

Dans la première version de *Caligula*, la question de la violence arbitraire était abordée. Caligula fait tuer au hasard, tel un terroriste. C'est un héros de l'absurde quand ses adversaires sont des héros de la révolte, elle-même tempérée par la mesure. Cela a été mal perçu à l'époque.

Jean-François Mattéi

Je rajouterais que Camus ne pouvait pas apprécier l'exercice du pouvoir. Comme le constatait Max Weber, sociologue de son état, ce qui définit la politique au 20^{ème} siècle est le monopole de la violence légitime. Ce constat dessine ainsi les démocraties, y compris modernes. L'Etat a donc le droit légitime de demander la vie de ses citoyens pour la patrie. Pour un Camus frappé par l'exercice de la mort, le pouvoir est fondamentalement attaché à celle-ci et cherche à transcender la violence du pouvoir dans l'œuvre d'art. Les monstruosité décrites dans son œuvre sont transposées dans le drame. L'art est une fonction d'esthétisation de la violence permettant à celle-ci de trouver sa mesure.

De la salle

Vous avez rappelé que le panthéon de Camus était bâti de la ferveur ses lecteurs. La décision de transférer sa dépouille au Panthéon est-elle pour vous mesurée ou démesurée ?

Jean-Yves Guérin

Il revient à la famille – qui paraît divisée sur ce point – d’accepter ou non ce transfert. Je dirais que Lourmarin est le Colombey de Camus. Il me semble donc qu’il doit rester dans sa demeure.

Jean-Claude Guibal

Sans parler de panthéonisation, à Menton nous souhaitions donner le nom de Camus à un établissement scolaire. Nous avons donc demandé au Conseil d’Administration du collège André Maurois s’il acceptait d’être rebaptisé. La réponse a été négative. Je peux le comprendre, mais j’avoue ma surprise. Camus est dans notre époque, et nous devons nous reconnaître en tant qu’hommes politiques dans son éthique et sa modestie.

De la salle

Il me semble que le pavillon de Sciences Politiques pourrait à juste titre être baptisé du nom de Camus. Sciences-Po englobe tout le bassin méditerranéen, y compris les pays du Maghreb. Ce serait à la fois le respecter et l’honorer.

Jean-Claude Guibal

Nous soumettrons cette proposition pertinente à Sciences-Po.

De la salle

Je suis étonné de constater que la fille d’Albert Camus n’assiste pas à ce colloque.

Jean-François Mattéi

Les colloques sur Camus se sont multipliés en ce cinquantenaire de sa disparition, à raison pratiquement d'un par jour si ce n'est plus. Catherine Camus ne peut se rendre tout simplement à toutes ces réunions.

Jean-Claude Guibal

Nous avons pensé qu'il était davantage pertinent de donner la parole à ceux qui avaient travaillé sur l'auteur et l'artiste qu'était Camus.

Je vous remercie infiniment de votre participation. Je félicite très chaleureusement Jean-Yves Guérin et Jean-François Mattéi, pour leurs interventions passionnantes. Nous nous retrouverons en 2011 pour de nouveaux colloques.